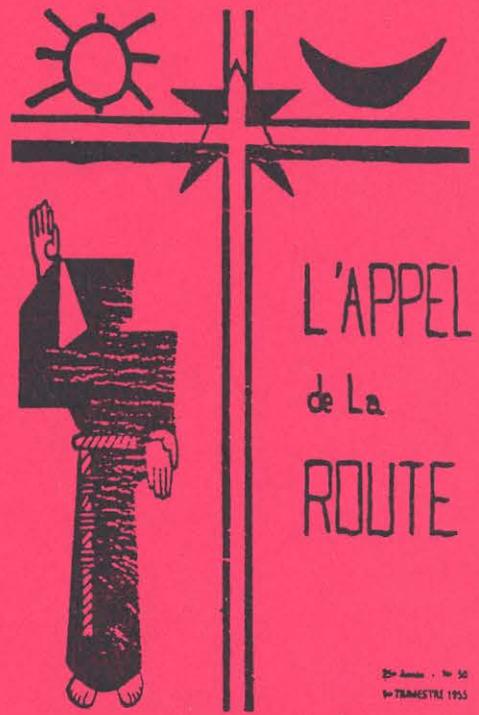


ORGANE MENSUEL DES COMPAGNONS DE ST FRANÇOIS
31, rue de Bellechasse - PARIS (7^e)
Le numéro : 0 fr 50



REVUE INTERNATIONALE
des Compagnons, Compagnes & Foyers Compagnons
de Saint François



L'APPEL DE LA ROUTE



REVUE INTERNATIONALE
des Compagnons, Compagnes & Foyers Compagnons
de Saint François

2^e Année - N° 40 Juillet 1952

l'appel de la ROUTE



COMPAGNONS DE SAINT FRANÇOIS

1^{er} Année - N° 30 JUILLET-AOÛT-SEPTEMBRE 1948 Prix de vente : 25 fr.

J. FOLLIET

LES COMPAGNONS DE ST FRANÇOIS

in France

DE 1926 A 1958



Université Jean Moulin Lyon III
U.E.R. des Lettres et Civilisations

1986 DEN

J. Folliet
et les Compagnons de St François
de 1926 à 1958



Mémoire de Maitrise présenté en Juin 1986.
Sous la direction de Monsieur Ladous et de Monsieur Gadille
Par Florence Denoix de Saint Marc.

Remerciements

J'exprime ma reconnaissance à toutes les personnes qui ont bien voulu m'accueillir et me consacrer du temps pour répondre à mes questions, afin de m'aider dans mon travail.

En particulier, je remercie Monsieur L. Achille, le père Berthelon, le père M. Chartier, le père Guéhenneux, Monsieur H. Hours, Madame C. Huissoud, le père P. Lathuilière, le père C. Ponson et Monsieur R. Voog.

Enfin, je tiens à faire part de ma gratitude à Monsieur L. Lathuilière qui a mis à ma disposition la collection de l'Appel de la route ainsi que de nombreux numéros de La Brindille et de La main dans la main, sources qui m'ont été très précieuses.

Liste des abréviations

A.C. : Ame commune

A.C.J.F. : Association Catholique de la Jeunesse Française

A.R. : L'Appel de la Route

C.S.F. : Compagnons de St François

G.I. : Gardiennat International

M.M. : La Main dans la Main

T.C. : Témoignage Chrétien

INTRODUCTION GENERALE

L'étude présentée ici, porte sur "J. Folliet et les Compagnons de St François de 1926 à 1958".

Au départ de mes recherches, je pensais étudier J. Folliet et son rôle dans le catholicisme lyonnais du XXe siècle. Au fur et à mesure de mes entretiens oraux, une idée essentielle m'est apparue : J. Folliet, personnalité bouillonnante, a une activité qui touche à de nombreux domaines. Un prêtre m'explique : "Vous disiez que Folliet c'est un monde, pour moi c'est un immense programme" (1). Ainsi, il apparaît difficile de consacrer une maîtrise à cette personnalité lyonnaise. Une telle ambition déborderait largement le cadre d'un simple mémoire.

Mais attirée par le mouvement dont il est le fondateur, j'oriente mon étude sur J. Folliet et les Compagnons de St François.

Ce mouvement né entre les deux guerres, précocise le rapprochement entre les nations et notamment entre la France et l'Allemagne. En cela, il rejoint les précurseurs : sillonnistes des beaux temps du Sillon et certains milieux catholiques des années 1920. Deux compagnons illustrent tout spécialement cet idéal : J. Folliet et l'abbé L. Rémillieux. Leur ambition est d'arriver à ce que "l'équation catholique = international" parut aussi normale que l'était maintenant "catholique = sociale" (2). Ceci correspond à une prise de conscience de certains

(1) Entretien avec le Père Bertheion - 12.07.85.

(2) J. Gadille : Histoire du diocèse de Lyon - Paris 1983- p. 291.

milieux catholiques. La paix ne peut être sauvegardée que grâce à la bonne entente et au rapprochement avec l'Allemagne. Je réalise ainsi que l'étude ne correspond plus à un sujet spécifiquement lyonnais mais déborde nettement un tel cadre géographique. Les Compagnons de St François sont bien un mouvement national à ambition internationale. L'aspect lyonnais n'en demeure pas moins important, puisque le fondateur J. Folliet arrive à Lyon en 1938 et que cette ville sera, du fait de la guerre, la plaque tournante du mouvement.

f Pour la documentation, je ~~entre~~ entre en contact avec de nombreux compagnons (3), prêtres ou aumôniers du mouvement. D'une part, mes sources sont ainsi basées sur des témoignages oraux (4). D'autre part, j'ai la chance d'accéder à la collection presque complète de la revue du mouvement : l'Appel de la Route (5). Ceci constitue une des sources essentielles de mon travail, complétée par les archives personnelles des compagnons (6). Cette

- (3) Au cours de cette étude, j'utiliserai alternativement le terme de "compagnons" ou "Compagnons de St François" comme le font couramment les membres du mouvement.
- (4) La liste des entretiens se trouve dans les sources orales. 1. . . .
- (5) L'Appel de la Route est une revue au départ mensuelle. En 1955, elle devient trimestrielle. Le nombre de pages varie entre 30 et 40 ~~pages~~. Le format est de 16 x 20. La couverture des premiers numéros fait penser à une bande dessinée. Elle représente des jeunes compagnons. A partir de 1935, les couvertures ont pour thème St François et la paix. Après la guerre, une série de couvertures apparaît autour du thème de la route (1946 - 1951). A partir de 1952, le dessin prouve que les foyers ont pris une place importante au sein du mouvement. En 1955, le graphisme devient plus moderne, mais la croix est toujours présente.
- (6) Documents personnels et revues du mouvement sont indiqués dans les sources imprimées et manuscrites.

seconde source présente des documents inédits. Pour la plupart, ils n'ont pas été exploités jusqu'ici, puisqu'ils proviennent de bibliothèques privées (7).

Le choix des dates m'est dicté par l'évolution même du mouvement.

- Début de l'étude, 1926 : le congrès de Bierville, où dans l'esprit de J. Folliet germe l'idée de la fondation d'un mouvement de jeunesse.

- Fin de l'étude, 1958 : plusieurs raisons m'ont amenée à retenir cette date.

Il est intéressant de noter que la période qui suit la seconde guerre mondiale jusqu'en 1958, voit paraître au sein de l'Appel de la Route de nombreuses réflexions et de nombreux articles relatifs à la liturgie, à la communauté chrétienne, à la mission et à l'oecuménisme. Les compagnons apparaissent comme des novateurs dont il convient d'analyser attentivement l'oeuvre. En tout cas, leurs préoccupations précèdent les grandes orientations de l'Eglise conciliaire. En 1958, quatre ans avant le concile, pour eux, les choix fondamentaux sont faits.

En 1958, c'est la deuxième raison du choix de cette date, Jean XXIII succède à Pie XII. C'est le début d'une nouvelle période de l'Eglise.

Enfin, la vie politique française est fortement marquée, surtout à partir de 1958, par la guerre d'Algérie

(7) Il est question actuellement de rassembler les archives éparpillées chez certains compagnons dans une bibliothèque ou à la Faculté Catholique.

qui provoque des remises en cause, des prises de conscience et des clivages dans les milieux catholiques et dans ceux des Compagnons de St François. Dépasser la date de 1958 m'aurait amenée à aborder cet aspect très complexe et qui, sans doute, m'aurait entraînée trop loin.

*

L'étude se présente sous la forme de trois chapitres, articulés suivant l'histoire chronologique du mouvement :

* Le premier chapitre couvre la période de 1926 à 1938. Il comprend :

- une première partie sur les origines du mouvement.

- une seconde partie présentant les structures telles qu'elles sont définies dès les dix premières années de la vie du mouvement.

* Le deuxième chapitre explique le rôle tenu par les compagnons pendant la seconde guerre mondiale, de 1939 à 1945. Deux parties le composent :

- l'une concernant l'histoire des compagnons pendant la guerre, à Lyon tout particulièrement.

- l'autre décrit la vocation exemplaire d'un compagnon allemand : F. Stock.

* Le troisième chapitre aborde les orientations d'après-guerre de 1946 à 1958. Il est articulé en deux parties :

- l'une expliquant les nouvelles préoccupations du mouvement. D'une certaine manière, c'est un nouveau départ.

- l'autre relate les principaux thèmes retenus par les compagnons, dans la période pré-conciliaire.

CHAPITRE PREMIER

1926 - 1938

"Naissance et épanouissement

d'un mouvement"

Première partie :

Les origines

INTRODUCTION

"Un mouvement ne s'apprécie que si l'on regarde son point de départ et si l'on mesure la force qui l'a lancé dans la vie" (1).

Cette première partie est consacrée aux origines du mouvement Compagnons de St François, fondé par Joseph Folliet en 1927, avec deux de ses amis. Pour comprendre cette naissance, il convient d'étudier successivement :

- le contexte historique dans lequel il a été créé, en évoquant les lendemains de la première guerre mondiale et le congrès de Bierville pour la paix, qui se situe dans la ligne du rapprochement franco-allemand.

- ensuite, le lancement du mouvement marqué par la tradition du Sillon Catholique et l'influence de la jeunesse allemande.

- enfin, la place donnée à St François qui est le maître spirituel du mouvement.

(1) La belle aventure de la route - Cahiers de la nouvelle journée - Paris, 1935 - p. 87.

I - OEUVRER POUR LA PAIX

A - Contexte d'après-guerre

1926, la guerre de 14 - 18 est encore proche dans l'esprit de tous les français. Une volonté farouche les anime : éviter que tout conflit ne réapparaisse. Aussi les questions internationales constituent un problème majeur à cette époque. L'Allemagne est au centre de leurs préoccupations. Les années de 1919 à 1925 voient l'application du traité de Versailles. Les français optent pour la sécurité de leur pays. Cependant, dans les milieux politiques français entre 1919 et 1933, on observe deux courants (2) :

- d'une part, l'un animé par les hommes partisans d'une tentative de rapprochement entre la France et l'Allemagne, situés en majorité à gauche mais qui seront rejoints par une partie des milieux conservateurs.

- d'autre part, un autre courant animé par les hommes qui refusent le rapprochement et qui se situent parmi les nationalistes.

J. Folliet, qui comme nous le verrons par la suite deviendra l'âme des Compagnons de St François, comprend au lendemain de la guerre la nécessité d'un rapprochement. Il écrit : "Avec quelques Français clairvoyants" et quelques Allemands courageux, j'ai compris, au lendemain de la première guerre mondiale, que la route de l'Europe

(2) J.C Delbreil : Les tentatives de rapprochement Franco-Allemand (1920 - 1933) - Metz, 1972 - p. 6.

" et de la paix passait par la réconciliation franco-allemande, qu'il n'existait pas d'autre chemin disponible vers l'Europe et vers la paix" (3). Avant la création du mouvement, J. Folliet est un homme qui milite. Déjà, ses principales occupations sont orientées d'une part vers la paix et d'autre part vers le désir d'une entente entre deux pays que l'histoire jusqu'alors avait dressés l'un contre l'autre. Depuis 1923, il fait partie de la "Jeune République" de Marc Sangnier (4). Ce dernier développe son mouvement dans une perspective d'action internationale et démocratique.

C'est dans ce contexte que J. Folliet participe à une action politique en faveur du rapprochement. En effet, la "Jeune République" estime que français et allemands ont les moyens de trouver un terrain d'entente.

Au sein de la "Jeune République", ceux qui entourent M. Sangnier pour une action internationale sont G. Hoog, L. Rolland, M. Coquelin, M. Lacroix et G. de Ferron. En marge de ce mouvement, des initiatives qui vont dans le sens du rapprochement sont prises par l'abbé Demulier et par le père Doncoeur. L'abbé Demulier, aidé par des catholiques, lance un bulletin franco-allemand. Le premier numéro paraît en juillet 1923. Il s'intitule La correspondance Catholique Franco-Allemande. Dès les années 1920, un futur Compagnon de St François oeuvre également d'une manière originale pour le rapprochement entre la France et l'Allemagne : l'abbé L. Remillieux.

(3) J. Folliet : Le ferme propos - Lyon, 1958 - p. 93.

(4) "Marc Sangnier et ses amis fondèrent le 1er juillet 1912, la ligue de la Jeune République "ligue politique et économique se proposant non pas simplement "une action électorale mais une action sociale dans "le pays"."

L'école nationale des cadres d'Uriage, Les mouvements de jeunesse - non daté - p. 26.

Né à Lyon en 1882, il participe avec son frère aux débuts du Sillon lyonnais. Ils y retrouvent des personnalités marquantes comme Victor Carlhian, Eugène Pons et l'abbé Vallier. Après la première guerre mondiale où son frère trouve la mort, l'abbé Remillieux fonde en 1924 une paroisse dans la banlieue Est de Lyon : Notre Dame de saint Alban (5). Il consacre alors une partie de son temps au rapprochement franco-allemand en développant les relations avec l'Allemagne et en acceptant des prêtres allemands comme vicaires dans sa paroisse.

Mais, malgré ce courant, une majorité de catholiques continue à refuser le rapprochement jusqu'en 1933. A cette date là, Hitler arrive au pouvoir, ce qui provoque un raidissement des milieux catholiques.

En effet, depuis 1870, l'Allemagne est l'ennemi héréditaire de la France. Le traité de Versailles paraît insuffisant aux nationalistes. Mais surtout, ils veulent éviter que l'Allemagne ne prenne sa revanche. Ces idées sont pronées par l'Action Française avec Maurras, par le nationalisme de Barrès, par Louis Marin et le général de Castelnau (6).

Si les relations franco-allemandes occupent une place importante dans le contexte d'après-guerre, des nouvelles perspectives se font jour également. 1926, c'est la condamnation de l'Action Française par Pie XI.

(5) J. Gadille : Histoire du Diocèse de Lyon - Paris, 1983 - p. 296.

(6) J.C. Delbreil - op cité - p. 68 à 80.

Les sillonnistes prennent conscience que l'Eglise relâche peu à peu l'animosité qu'elle avait manifestée à leur égard, depuis la condamnation du Sillon en 1910 par Pie X.

De plus, 1926 marque une étape importante dans l'histoire de l'évolution des mouvements de Jeunesse.

L'A.C.J.F. avait été créée en 1886 par Albert de Mun. En effet, celui-ci, pendant la commune, est confronté aux problèmes de la justice sociale. Il décide plus tard de créer un mouvement qui se propose de "réintégrer les exigences chrétiennes à la vie française, particulièrement sous l'angle des rapports sociaux" (7). L'A.C.J.F. souhaite rassembler des jeunes catholiques formés spirituellement en vue d'une action sociale. Parmi les dirigeants, on peut citer Pierre Gerlier, celui qui deviendra Cardinal de Lyon. La naissance de l'A.C.J.F. à la fin du XIXe siècle s'inscrit dans la ligne du Catholicisme social. Cette nouvelle orientation de l'Eglise, développée par Léon XIII en 1891 avec l'encyclique "Rerum Novarum" essaye d'ouvrir une nouvelle voie dans ce même sens. Dès 1926, des sections spécialisées sont créées à l'intérieur de l'A.C.J.F. :

JOC (1926) JAC (1929) JEC (1930)
JMC (1932) JIC (1936) (8).

La création de ces différentes branches répond à une nécessité. Les ouvriers, les paysans, les étudiants et les marins ne peuvent guère se rencontrer, bien qu'ils aient

(7) L'école nationale des cadres d'Uriage - op cité - p. 42.

(8) D'après un tableau tiré de : A. Dansette : Destin du Catholicisme français - Paris, 1957 - p. 97 - 98.

les mêmes buts. A. Gortais écrit : "Il est puéril, évidemment, d'affirmer qu'il y aura toujours en France des paysans, des ouvriers, des marins, des intellectuels, des techniciens, des patrons : aucun ne saurait se passer des autres. Mais il faut que tous s'entendent et travaillent dans le même esprit (...). Il ne saurait donc être question de fabriquer des Français standards, interchangeables, sans racine et sans personnalité. Nous ne voulons pas une cité uniforme et plate, mais harmonieuse et forte comme un corps bien musclé qu'anime un esprit ardent et noble" (9).

Il semble bien que le mouvement des Compagnons de St François soit lié à l'A.C.J.F. par deux aspects.

Le premier est celui d'un catholicisme où chaque individu, chaque compagnon est formé en vue d'un apostolat social. Le second est l'ouverture du mouvement à toutes les classes sociales.

Le scoutisme a été fondé par Baden Powell en 1908. Dès 1920, l'organisation de ce mouvement devient nationale. Il s'inscrit à cette époque dans la ligne traditionnelle du Catholicisme. Par là, il diffère de l'ACJF. Les scouts éduquent leur personnalité, leur volonté au contact de la nature, par des marches à pieds quotidiennes lors des camps. L'ordre, la hiérarchie et l'autorité y ont leur place (10). Les Compagnons de St François rejoignent le mouvement scout par cet aspect de marche à pied, de pèlerinage et de retour à la nature. Il faut

(9) L'école nationale des cadres d'Uriage - op cité - p. 52.

(10) P. Laneyrie : Les scouts de France : l'évolution du mouvement des origines aux années 80 - Paris, 1985 - p. 118.

noter que le père Doncoeur s'inspire du mouvement des Quickborn pour fonder en 1924 des compagnies de cadets, branche aînée des Routiers scouts. Hors, c'est sur ce modèle des Quickborn que J. Folliet fonde le mouvement des Compagnons de St François (11).

Ainsi, la naissance des Compagnons de St François s'inscrit dans une époque marquée par le catholicisme social. Elle bénéficie du développement important des différents mouvements de jeunesse et en particulier de ceux, tel le scoutisme, qui centrent leur action autour du thème de la route.

La période qui suit la première guerre mondiale est marquée par le problème de la paix. D'une part, la paix est au centre des préoccupations. Il faut éviter la renaissance d'un conflit. D'autre part, les tentatives de rapprochement entre la France et l'Allemagne constituent la condition indispensable pour l'éviter. Et c'est au moment même où les mouvements de jeunesse prennent un essor remarquable que se situe la naissance du mouvement des Compagnons de St François. Nous allons voir comment.

(11) id. - p. 135 - 136.

B - Bierville, le congrès de la paix

"Bierville 1926. J'ai honte d'employer le cli-
ché : souvenir inoubliable. Seul, pourtant, il corres-
pond à ma pensée. La longue et blanche alignée de tentes
où demeurent, venus de tous pays et parlant tout idiome,
les pèlerins de la paix ; (...) Et, dominant tout comme
le haut parleur domine la rumeur d'une masse humaine,
l'éloquence claire, allante, vibrante de Marc Sangnier"
(12).

C'est à travers ces lignes, que J. Folliet re-
late le congrès de Bierville qui se déroule en Août 1926.
Organisé par M. Sangnier dans sa propriété en Seine et
Oise, il constitue une des plus importantes manifestations
d'après-guerre pour la paix.

Né à Paris en 1873, Marc Sangnier fonde le Sil-
lon en 1894. Au départ, c'est une revue (1902), qui de-
vient par la suite un mouvement.

Le Sillon a pour but de recréer une certaine
unité dans un monde perturbé. Il attache une grande impor-
tance à la notion de démocratie. Pour comprendre le sens
de ce mouvement, il convient de retourner à l'étymologie
même du nom qui lui a été donné. "Qu'est-ce qu'un sil-
lon ? Eh ! bien, un Sillon c'est une marque que le soc
imprime à la terre pour qu'on puisse dans cette terre
remuée, dans cette terre bouleversée, semer des grains
qui germeront un jour. Si le grain ne meure pas" (13).

(12) La Belle aventure de la route - Cahiers de la nou-
velle journée - Paris, 1935 - p. 84.

(13) J. Madaule : "M. Sangnier, prophète de notre siècle"
A.C. 2ème trimestre 1985 : "Le rayonnement de la
pensée de Marc Sangnier" - p. 4.

Le congrès de Bierville d'Août 1926 constitue le sixième congrès démocratique en faveur de la paix. 10 000 personnes y participent. L'appel est lancé spécialement aux jeunes et à tous les amis de la paix. Le thème abordé est : "La paix par la jeunesse". Le congrès dure un mois. Pendant la première semaine, un pèlerinage de la paix est organisé. La seconde semaine est consacrée à un enseignement international et la troisième au congrès. Des réceptions dans la région parisienne ont lieu lors de la quatrième semaine. Treize pays sont présents. Ce congrès provoque de grands remous dans la presse. L'Eglise notamment, semble réticente vis à vis des idées pronées lors de ce rassemblement (16).

Mais quels sont donc les liens qui unissent le congrès de Bierville et la création des Compagnons de St François ?

C'est à Bierville que, dans l'esprit de J. Folliet, germe l'idée de la création d'un mouvement qui s'adresse aux jeunes. R. Closset écrit : "Parmi ces derniers " (les français), on en remarque un qui n'était déjà plus " dans l'anonymat de la grande foule de Bierville, mais " intervenait comme orateur et porte-parole de la jeunesse " catholique française : J. Folliet" (17).

J. Folliet participe à ce congrès qui correspond à ses principales convictions pour lesquelles il compte bien combattre et s'engager. C'est à Bierville qu'il ren-

(16) L. Lathuilière : "Ce congrès de la paix en 1926 représente quelque chose de révolutionnaire dans le monde catholique français" - Entretien du 18.06.85.

(17) R. Closset : Franz Stock l'aumônier de l'enfer - Paris, 1964 - p. 42.

contre Franz Stock, ce jeune allemand qui va devenir aumônier dans les prisons françaises, lors de la seconde guerre mondiale. Une amitié va naître entre les deux hommes. Ils oeuvreront tous les deux pour le rapprochement entre leurs deux pays.

L'objectif du congrès de Bierville peut se résumer ainsi : orientation générale vers la paix et vers le rapprochement entre les peuples et les races. Pour J. Folliet, se dessine déjà "la décision d'étendre dès que possible le mouvement sur le plan international" (18). Dès le départ, le principal est dit : le mouvement des Compagnons de St François sera un mouvement s'adressant à des jeunes dont le but sera le rapprochement entre les pays et notamment entre les nations jadis ennemies. La vocation internationale est présente dans l'esprit de J. Folliet. C'est par cet aspect de vocation internationale que le mouvement des Compagnons de St François se rapproche du Sillon de Marc Sangnier. Le même idéal de paix les anime tous les deux. En ce qui concerne le Sillon Catholique, l'influence réciproque entre les deux mouvements se situe au niveau des hommes. Nombreux parmi les premiers Compagnons de St François viennent du Sillon Catholique. Celui-ci constitue une des sources humaines du mouvement.

(18) La belle aventure de la route - Cahiers de la nouvelle journée - Paris, 1935 - p. 87.

II - ORGANISATION DU MOUVEMENT

A - Les fondateurs

A côté de J. Folliet, deux personnes sont à l'origine de la création du mouvement Compagnons de St François : René Beaugey et le père Boulier. Leur intention à tous trois est de créer un mouvement chrétien, axé vers l'universel, mais en même temps, rattaché à des traditions nationales, "comme l'arbre se relie, par ses racines, " à la terre maternelle, chantant nos vieilles chansons, " remettant en vigueur nos antiques coutumes, soucieux " de mieux connaître le vrai visage de notre patrie, pour " le mieux révéler à ceux du dehors" (19).

En effet, J. Folliet tout particulièrement est un homme attaché aux traditions familiales. Par ses parents, il a des ascendances dauphinoises et savoyardes. Si J. Folliet apparaît comme un novateur, puisqu'il fait partie de ceux qui prônent le rapprochement dans un contexte difficile, il n'en reste pas moins enraciné dans sa terre natale. C'est un homme épris de la terre de ses ancêtres, de la foi religieuse de ses aïeux. Il confie à ses amis : "Ma foi me vient du fond des âges, (...). " Trois cents ans, mes ancêtres ont chanté au lutrin, " d'une voix dont la fausseté légendaire prouvait la pureté de leurs coeurs. Mes aïeux m'ont transmis un folklore familial et religieux qui vaut ce qu'il vaut, " mais dont je suis fier" (20).

(19) id. - p. 85.

(20) J. Folliet - op cité - p. 49.

J. Folliet est né à la Croix Rousse, le 27 novembre 1903. Il poursuit ses études à Oullins puis aux facultés catholiques. En 1923, il part faire son service militaire en Tunisie. A son retour, il rentre au séminaire des Carmes. Son supérieur, le futur cardinal Verdier, lui déconseille la prêtrise.

"Le cardinal Verdier pensait que J. Folliet n'était pas assez stable pour devenir prêtre. Il lui avait dit : "vous êtes trop indépendant, trop bouillonnant d'initiatives pour devenir prêtre. Ce qu'il vous faut, c'est le laïcat"." (21). Cette même année de 1926, J. Folliet participe au congrès de Bierville. L'année suivante, il songe à créer le mouvement des Compagnons de St François. Dès 1934, J. Folliet se consacre au journalisme à Paris jusqu'en 1938. A cette date, il succède à Marius Gonin à la Chronique Sociale de France. Pendant la seconde guerre mondiale, il rentre dans la Résistance en participant à Témoignage Chrétien. 1945, il fonde avec G. Hourdin la Vie Catholique illustrée. Pendant la guerre d'Algérie, il crée le Comité Lyonnais pour la défense des droits de la personne (1957 - 1962). En 1964, il cède la direction de la Chronique à G. Blardon.

Désormais, il vit de plus en plus avec les prêtres du Prado à Limonest. Le 19 mars 1968, il est ordonné prêtre par Monseigneur Ancel. Il meurt un soir de Novembre 1972 (22).

(21) Entretien avec le père Berthelon - 12.07.85.

(22) M. Chartier : "Elements de Bibliographie" - Bulletin des Facultés Catholiques - Janvier 1983 - p. 27-28.

Mais revenons aux débuts du mouvement. L'année de sa création, René Beaughey est alors secrétaire général du "Sillon Catholique de Paris". Le Père Boulier est un jeune jésuite. De ses deux amis, J. Folliet dit : "Nous sommes trois, un grand jeune homme maigre, aux gestes larges, à la voix harmonieuse et forte (...), le père Boulier, tête pleine et féconde, coeur chaud, des yeux qui ne vous sortent plus de la mémoire" (23).

Leur alliance se concrétise un jour de Juin 1927, sur la passerelle de la Concorde à Paris. Ils se trouvent assez démunis car, avec une quinzaine de jeunes d'un cercle du Sillon Catholique, ils doivent organiser une marche. Mais ils veulent que cette sortie ne soit pas simplement une sortie de plein air, mais qu'elle soit source de réflexions spirituelles. Il faut alors choisir un nom à la communauté naissante. "Compagnons" est adopté. Mais compagnons de quoi ? Il se trouve qu'un courant franciscain traverse la tradition sillonniste. L'image de St François au labour, est étroitement liée au Sillon Catholique (24). Et c'est bien cette spiritualité franciscaine qui marque l'influence réciproque entre le Sillon Catholique et le mouvement. Elle détermine le choix de l'appellation de celui-ci. Le mouvement est né. Il s'appelle : "Compagnons de St François". De plus, certains sillonnistes deviennent compagnons. Cependant, tous les compagnons ne sont pas issus du Sillon Catholique. S'il y a eu influence du Sillon Catholique, J. Folliet tient à préciser que le mouvement n'adhère pas à toutes les idées du Sillon Catholique. J. Folliet et R. Beaughey doivent une certaine reconnaissance au Sillon Catholique

(23) La belle aventure de la route - Cahiers de la nouvelle journée - Paris, 1935 - p. 84.

(24) Il s'agit ici de l'influence du Sillon Catholique et non du Sillon de Marc Sangnier.

sur lequel au début, il se sont appuyés pour lancer leur mouvement. "Mais ils n'ont pas le même but que le Sillon Catholique. Celui-ci possède un minimum d'idées politiques ; il travaille à christianiser la démocratie. Les compagnons ne se prononcent en faveur d'aucun régime politique. Le Sillon Catholique se consacre aux réalisations sociales ; les compagnons ne font qu'une action sociale indirecte, par l'éducation qu'ils donnent à leurs camarades. Le Sillon Catholique a pour cellules les cercles d'études ; les compagnons sont un mouvement de plein air. C'est pourquoi les deux mouvements d'abord distincts, sont devenus complètement séparés" (25).

B - Un souffle venu d'Allemagne

Les mouvements de jeunesse qui voient le jour à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, sont à peu près tous marqués, sauf le Sillon, par des exemples étrangers (26). La création de l'A.C.J.F. est liée aux expériences de jeunes belges et suisses. L'abbé Cardijn fonde en 1925 la JOC. L'Allemagne et l'Autriche fournissent des éléments pour la création des "Jeunesses socialistes" et des "Faucons rouges". Le scoutisme fondé par Baden Powell est d'origine anglaise. D'Allemagne également, viennent les auberges de jeunesse.

(25) Les C.S.F. Esprit Idées Méthodes - Paris, 1932 - p. 100. Ce livre constitue la seconde édition du manuel des Compagnons de St François, la première ayant été éditée au lendemain du premier pèlerinage en 1928.

(26) G. Cholvy : Les mouvements de Jeunesse - Paris, 1985 p. 113.

C'est en voyant la jeunesse allemande, au congrès de Bierville que J. Folliet se pose cette question "Pourquoi ne pas susciter un mouvement qui ferait, en français, ce que ceux-ci et ceux-là font en allemand ?" (27)

En 1926, J. Folliet, M. Sangnier et les jeunes sillonnistes rentrent en contact à Bierville avec la jeunesse catholique allemande : le mouvement des Quickborn, des Jungborn, les Kreuzfährer, les Grossdeutsche et les Neudeutsche. J. Folliet et ses amis sont assez impressionnés par ces mouvements de jeunesse allemande et notamment par les Quickborn dont faisait partie Franz Stock.

Le Quickborn est un mouvement né en 1909 sous l'impulsion de trois prêtres de Silésie. Le premier est l'abbé Hoffmann, qui donne l'idée de l'aventure, de la marche et de la nature. Le second, l'abbé Neumann développe le goût des chants pour les jeunes, notamment le goût pour "les vieilles chansons folkloriques allemandes, pleines de poésie et de joie de vivre" (28). Le troisième est l'abbé Strehler qui insiste sur l'aspect chrétien de ce mouvement de jeunesse. Le nom de Quickborn signifie : "Triple source jaillissante de joie" (29).

Séduits par cette vie au grand air, par l'aventure de la route, par la joie et la chanson, J. Folliet et ses deux amis décident d'orienter leur mouvement dans ces principales perspectives. Leur projet est de rassem-

(27) La Belle aventure de la Route - Cahiers de la nouvelle journée - Paris, 1935 - p. 85.

(28) R. Closset - op cité - p. 36.

(29) id. - p. 37.

bler un groupe de jeunes, pèlerins de la paix, qui partiraient pendant les vacances sur les routes de France. Ainsi, une influence allemande marque ce mouvement. P. du Roux écrit en 1927 : "... nous l'avons admirée, aimée" (la jeunesse allemande). Pourquoi ne partirions-nous pas, nous aussi, (...) pour un voyage d'aventures ? Pourquoi, pendant quelques semaines, n'oublierions-nous pas notre civilisation artificielle (...) ? Pourquoi, pèlerins de la paix, n'irions-nous pas sur nos routes de France, un chant aux lèvres ? Pourquoi n'imiterions-nous pas nos ancêtres qui (...) marchaient inlassablement vers Rome, vers St Jacques de Compostelle ou vers la Jérusalem paradisiaque ?" (30).

C - Premières routes, premiers compagnons

Deux mois après la rencontre de J. Folliet et de R. Beaughey sur la passerelle de la Concorde, un pèlerinage est organisé à Ste Odile, Juillet-Août 1927. Le père Boulrier est le premier aumônier des Compagnons de St François. En 1931, le père Boulrier est remplacé par le père Aubertin.

La vie de ce mouvement est un peu difficile à reconstituer au cours des premières années de sa création. En effet, le premier numéro de la revue du mouvement : L'appel de la Route ne paraît qu'en Avril 1930. Entre 1927 et 1930, le père P. Lathuilière a pu retrouver

(30) P. du Roux : "Pour les vacances prochaines, un projet à réaliser" - L'âme populaire - mai 1927.

des encarts réservés aux Compagnons de St François dans la revue L'âme populaire, organe du Sillon. Ainsi, ces premières traces journalistiques permettent de mieux suivre l'évolution du mouvement à ses débuts.

Vingt compagnons participent au premier pèlerinage de sainte Odile. Le thème abordé pendant cette route est : "Ce que nous voulons être". R. Beaughey est gardien, J. Folliet est chansonnier général.

Mais qui sont ces premiers compagnons ? Ils sont issus pour la plupart d'un groupe de jeunes du Sillon Catholique, qui est le cercle Saint Louis de Gonzague à Charonne. Ils vont fournir les éléments de la première bande de Compagnons de St François.

Le second pèlerinage a lieu en Août 1928, au Puy en Velay. Vingt cinq compagnons sont présents. Ils abordent le thème de la pauvreté. En Août 1929, a lieu un grand pèlerinage à Notre Dame du Folgoët en Bretagne. Le mouvement commence à prendre de l'ampleur. Il existe désormais plusieurs bandes : une à Paris, une dans la région du Nord et une en Picardie. On dénombre 40 compagnons. Le premier compagnon allemand est présent : c'est Rudolf Dietrich.

1929, c'est aussi la date de naissance des compagnes. A Lyon, elles sont créées sous l'influence de Sylvie Mingeolet, personnalité qui sera évoquée plus loin. Dès maintenant, signalons que Sylvie fut un témoignage vivant de l'esprit des Compagnons de St François. "Car " c'est par la paix et la joie que s'achevait sa spiritualité. Ces deux termes de la devise des Compagnons

" de St François, elle les avait fait siens jusqu'à la
 " pleine réalisation, jusqu'à l'incarnation dans les moin-
 " dres actes de sa vie. Elle vivait dans la paix et la
 " répandait autour d'elle" (31). C'est en ces termes que
 J. Folliet évoque S. Mingeolet. Cette jeune fille qui
 lance le mouvement Compagnes de St François à Lyon, va
 profondément marquer la vie de J. Folliet. Ensemble, ils
 écriront des chansons pour le mouvement et à partir de
 1938, elle deviendra le bras droit de J. Folliet à la
 Chronique Sociale de France. Le Père M. Chartier l'évoque
 en ces termes : "J'ai travaillé pendant plusieurs années
 " avec Sylvie à la Chronique. Elle était souvent fatiguée,
 " mais c'était sûrement une lumière, un soleil dans la
 " maison et quand elle n'était pas là nous étions tous
 " un peu en veuvage" (32). En 1929, les compagnes orga-
 nisent leur premier pèlerinage à l'Abbaye des trappistes
 de Tamié. L'année 1930 est marquée par le quatrième grand
 pèlerinage des compagnons à Notre Dame de Tamié et à Notre
 Dame de Fourvière. Quatre bandes sont constituées. Du
 côté des compagnes, deux bandes naissent et on compte
 cette année là, quarante compagnes.

En trois ans, le mouvement Compagnons de St
 François s'est développé. Désormais, il s'adresse autant
 aux compagnons qu'aux compagnes. Et J. Fallaix écrit :
 " Il existait de fait, entre compagnes et compagnons,
 " au plan du mouvement une amitié dont l'exemplaire pri-
 " mitif, (...) se trouvait dans l'amitié de François et
 " de soeur Claire" (33).

- (31) Sylvie Mingeolet : Souvenirs et Témoignages - Lyon,
 1958 - p. 40
 (32) Entretien avec le père Chartier - 5.12.85.
 (33) Sylvie Mingeolet : Souvenirs et Témoignages - Lyon
 1958 - p. 89.

III - LES COMPAGNONS SUR LES PAS DE ST FRANÇOIS

A - St François et son temps

C'est en 1923, au cours d'un pèlerinage à Assise que J. Folliet découvre St François. L'abbé Chartier relève une confidence de J. Folliet dans son livre Histoire d'une vocation : "La plus bouleversante, la plus foudroyante rencontre fut celle de St François, en 1923, à Assise, durant un pèlerinage purement touristique. Je ne savais pas grand chose de St François, et le hasard seul, ou plutôt la providence, me conduisit à Assise. (...) je reçus le doux éclair qui m'a fait franciscain pour toujours" (34).

Les compagnons choisissent St François pour être celui qui cheminera sur leurs routes. Pourquoi un tel choix ? D'une part, les problèmes que rencontre St François, au XIIIe siècle, sont pour eux actuels et applicables à leur vie quotidienne. D'autre part, le message laissé par St François semble être le parfait fil conducteur de leur vie de compagnons. C'est pourquoi il m'est apparu indispensable d'évoquer en parallèle la vie de St François et la manière dont elle était perçue par les Compagnons de St François à travers l'Appel de la Route et autres sources.

La vie de St François se déroule de la fin du XIIe siècle au début du XIIIe siècle (35). L'Italie comme l'Europe voit un développement extraordinaire du commerce, faisant apparaître une classe nouvelle, celle des mar-

(34) Abbé Chartier "19 mars 1968" - A.R. - 2ème trimestre-1973 - p. 29.

(35) St François est né en septembre 1182 et meurt en octobre 1226.

chands. La jeunesse de St François est marquée par la création dans les villes de communes libres. Car, au XIII^e siècle, on assiste à la naissance du mouvement communal, qui a pour but de libérer les villes du pouvoir seigneurial. Vivant dans ce monde des communes, St François en partage les aspirations. Il est le fils d'un riche marchand de drap et de toile : Pietro Bernadone. Mais très vite, il comprend les aspects négatifs que peut entraîner la puissance de l'argent. Peu à peu, des classes sociales se créent : d'un côté le "popolo grosso" ou les "majores" qui constituent la classe des riches marchands, et de l'autre le "popolo minuto" ou les "minores" qui constituent la classe la plus défavorisée (36).

Ceci est très important, car les compagnons qui ont choisi St François pour marcher à sa suite comprennent que les problèmes du temps de St François et ceux de leur époque ne sont guère éloignés. Des classes sociales se forment, dressées les unes contre les autres, le plus souvent à cause du pouvoir de l'argent. Devant de telles oppositions, St François décide de devenir pauvre parmi les pauvres. Il part sur les routes d'Italie, prêcher la bonne nouvelle. Son but est d'améliorer les relations entre les hommes. Il cherche à instaurer une vraie fraternité entre eux, en s'élevant contre la haine, le mépris ou l'indifférence. Devant l'injustice de leur temps, les compagnons à l'image de St François adoptent la pauvreté. Un des leurs écrit : "François d'Assise apparaît comme le maître d'oeuvre, celui qui enseigne la grande et belle pauvreté, celui qui a porté le plus haut leur revendication terriblement actuelle contre

(36) cf. E. Leclerc : Le retour à l'Évangile - Paris, 1982. Pour les Compagnons, E. Leclerc constitue une source importante de bibliographie sur St François.

" toutes les tyrannies du monde : l'efficacité matérielle
 " recherchée exclusivement, l'argent roi, (...), les mon-
 " tées de la violence, (...), les fausses sécurités et
 " le mépris de la nature et de la vie" (37). Si St Fran-
 çois a essayé de surmonter les conflits de son temps,
 les Compagnons de St François entendent bien eux aussi,
 surmonter les leurs de la même manière. D'une part, pour
 eux, la pauvreté est le plus puissant levier des trans-
 formations sociales (38). D'autre part, l'exemple même
 de la vie de St François, la manière dont il a rempli
 sa mission sur la terre doit être le modèle à suivre des
 Compagnons de St François. Un des leurs écrit alors :
 " "Si chaque chrétien avait dans les veines une goutte
 " seulement du sang de St François d'Assise, le monde
 " serait transformé" (39). Le sang de St François ? C'est
 " toute son âme magnifique et simple, souverainement déta-
 " chée de l'argent, (...). Une âme qui chantait, qui par-
 " donnait, qui était bonne aux êtres, (...). Une âme pai-
 " sible et pacifiante (...). Une âme image de Jésus-Christ
 " ivre de lui. Totalement chrétienne, branche authentique
 " de la vigne unique. (...) un enfant du père, un servi-
 " teur universel" (40).

Ce modèle de vie, les Compagnons de St François
 ont décidé de l'adopter. Il se concrétise par l'applica-
 tion dans leur vie quotidienne de la spiritualité fran-
 ciscaine.

(37) L. Lathuilière : "L'aventure du Pèlerin" - J. Folliet
notre ami - Lyon, 1973 - p. 100.

(38) id. - p. 115.

(39) Citation de Clémenceau.

(40) G. Davallon : "Une goutte du sang de St François" -
A.R. - Avril 1935 - p. 50.

B - La spiritualité franciscaine

Celle-ci se résume par quatre aspects : la pauvreté, la joie, l'humilité et la simplicité.

St François choisit tout d'abord comme compagne la pauvreté. Quand il traverse l'Italie pour annoncer la bonne nouvelle, il part à pied, il porte l'habit paysan, alors que ses parents sont de riches marchands. St François va créer une communauté. Il écrit pour elle une règle. Les frères ne possèdent rien, ni maison ni quoi que ce soit. A l'image de Jésus, ils sont pèlerins et étrangers dans ce monde, pauvres parmi les plus pauvres.

Comment les compagnons perçoivent cette pauvreté ? Le manuel Compagnon de St François précise : " Ne pas confondre pauvreté et misère. La pauvreté, ce n'est pas le manque du nécessaire, (...) mais le dépouillement de l'accessoire et du superflu, l'émondement du surcroît, la réduction à l'essentiel" (41). Les Compagnons de St François veulent vivre la pauvreté telle que l'a enseignée leur maître spirituel. Pendant le pèlerinage, ils pratiquent l'ascèse. En cela, ils rejoignent la pauvreté. J. Folliet écrit : "Il ne faudrait pas me presser beaucoup pour me faire dire que, pratiquement, ascèse et pauvreté se confondent. Car elle n'est pas simplement le détachement des biens matériels (...) mais encore le dépouillement de soi-même, de son amour propre, de sa volonté propre (...)" (42). En effet, la route est considérée pour les Compagnons de St François

(41) Les C.S.F. Esprit Idées Méthodes - Paris, 1932 - p. 18.

(42) J. Folliet : La spiritualité de la Route - Paris, 1936 - Nouvelle édition-Chambray, 1984 - p. 77.

comme une école d'apprentissage à la pauvreté. Pourquoi? Le départ des compagnons sur la route est un dépouillement et une rupture avec la vie quotidienne. La fatigue des marches quotidiennes apprend à chacun l'humilité et la modestie. Puis le contact quotidien avec la nature enseigne la simplicité. Enfin, la marche est formatrice de volonté et de patience (43). En dehors du pèlerinage, les Compagnons de St François essayent d'appliquer aussi la pauvreté dans leur vie quotidienne, selon leurs moyens. Les compagnons adoptent également l'humilité et la simplicité comme idéal de vie. La recherche de ces deux vertus est étroitement liée à celle de la pauvreté. Le dépouillement conduit à la simplicité. Il permet également de refuser toute domination sur les autres compagnons. Un des leurs écrit : "La simplicité et l'humilité, ces deux " vertus soeurs de la pauvreté, qui rejoignent chez Folliet le sens aigu de la lucidité intellectuelle, faisaient également l'objet de vigoureuses recommandations: " clarté de l'Esprit, simplicité du coeur, deux notions " plus complexes qu'elles n'en ont l'air" (44). Enfin St François enseigne la joie parfaite. De même, les compagnons vivent leur spiritualité en acceptant dans la joie, tout ce qui peut leur arriver. Ils disent le "Tant mieux" compagnon, face aux difficultés quotidiennes.

C - Le message de St François

St François a laissé derrière lui un message, choisi par les compagnons car ils ont trouvé en celui-ci des réponses à leur temps.

(43) L. Detuncq : "La pauvreté et la route" - A.R. - Août 1932 - p. 73 à 77.

(44) L. Lathuilière - op. cité - p. 117.

1 - La démarche du pèlerin

St François part à pied sur les routes d'Italie. C'est un des aspects les plus importants pour le mouvement Compagnons de St François. Le pèlerinage est l'activité essentielle de ce mouvement. Au moment de la parution du livre de J. Folliet sur La spiritualité de la Route, M. Carité écrit : "Les compagnons ne sont pas certes les " seuls routiers ; mais ils ont apporté à la fréquentation " de la route un esprit original qui lui a donné un sens " tout à fait nouveau, au plus conscient. (...) Car cette " spiritualité de la Route, c'est l'application aux condi- " tions d'une vie nouvelle des règles séculaires de la " spiritualité catholique" (45). Cet aspect de pèlerinage et de route sera étudié dans la seconde partie de ce chapitre.

2 - La fidélité de St François à l'Eglise

Au sein des structures de l'Eglise, St François apparaît comme un novateur pour son temps. A cette époque, les structures de l'Eglise étaient statiques. St François dans un esprit tout nouveau, veut faire revivre l'Evangile. Il envoie les frères de l'ordre sur les routes, pour annoncer la bonne nouvelle. Sa démarche est originale et novatrice. Cependant, St François reste fidèle au souverain pontife. Plusieurs faits le prouvent. Il invite les frères de l'ordre à se soumettre aux évêques (46). En 1209, il a recours à la curie romaine afin d'obtenir

(45) M. Carité : "Compagnons, voici votre livre" - A.R. Août-Septembre 1936 - p. 15 - 16.

(46) R.P. Raphaël : "François, le catholique" - A.R. - Février 1934 - p. 17.

l'assentiment du Pape Innocent III pour la confirmation de sa règle.

Les compagnons ont hérité de cet esprit propre à St François. Ils apparaissent d'une certaine manière comme des novateurs, tout en restant fidèles à l'Eglise. En effet, un des leurs, l'abbé Remillieux, va être à l'origine vingt ans à l'avance du renouveau liturgique par l'oeuvre réalisée dans sa paroisse de Notre Dame de St Alban. Pourtant les compagnons respectent la hiérarchie catholique. Ils reconnaissent en l'Eglise, leur mère, ce qui leur permettra de réaliser l'idéal chrétien. J. Folliet écrit alors : "Il y a un sens catholique dans notre raison et notre volonté qui nous fait penser catholiquement, sentir catholiquement, prier catholiquement. (...) L'Eglise nous a aimés un par un, personnellement. Si nous la considérons comme notre mère, (...) alors nous sentirons et nous comprendrons qu'elle a pris notre coeur pour toujours et que rien, ni les démons, ni les princes, ni les bourreaux, ni la mort, ne pourra le lui arracher" (47).

3 - Le message de paix

St François enseigne la paix intérieure. Il prêche également la paix entre les hommes et entre les cités. St François essaye de réconcilier "le popolo grasso" et "le popolo minuto". Il souhaite rapprocher les deux cités ennemies : Assise et Pérouse. St François parcourt les villes et les bourgades d'Italie. Son idéal

(47) J. Folliet : "L'Eglise" - A.R. - Septembre-Octobre 1934 - p. 106 - 107.

est de créer entre les hommes une véritable fraternité.

Dès le début de leur mouvement, les compagnons comprennent, eux aussi, le sens de ce message. En 1930, le thème de réflexion est centré sur "la paix en nous-mêmes, entre individus et dans la famille". En 1931, il est orienté vers la "paix internationale". Enfin, en 1932, les compagnons abordent : "La paix sociale par le retour à l'esprit franciscain"(48). Un compagnon explique l'importance que revêt la notion de paix dans le monde de l'entre deux guerres : "D'ailleurs, tout s'enchaîne dans " notre monde d'effets et de causes. La paix internationale " est fonction de la paix intérieure qui vit dans les " coeurs des hommes, (...). Compagnons de St François, " nous avons encore des devoirs plus précis et des res- " ponsabilités spéciales. Il nous faut nous efforcer de " marcher vers la paix, quel que soit le succès de notre " effort" (49).

4 - L'acceptation de la souffrance sur le chemin qui mène à la lumière

Dans son livre La sagesse d'un pauvre, E. Leclerc présente St François en conflit même avec l'ordre qu'il a créé . Plusieurs années de souffrances le conduiront alors vers la paix intérieure. En effet, des difficultés importantes s'annoncent pour St François lorsque l'ordre prend une certaine extension. Au départ, l'unité se fait autour de St François. Mais au fur et à mesure

(48) D'après la chronologie sous forme de tableau, établie par le père P. Lathuilière.

(49) J. Folliet : "La paix internationale" - A.R. - Janvier, 1932 - p. 9.

que le nombre des frères grandit, le contact avec St François devient plus difficile. François part en Terre Sainte en Juin 1219. C'est à ce moment que les choses s'aggravent. Deux groupes se sont formés pendant son absence: d'une part, ceux qui veulent vivre l'Évangile comme l'enseigne St François ; d'autre part, les novateurs qui veulent organiser l'ordre d'une manière plus structurée.

Pour redonner l'unité à l'ordre, François décide de récrire la règle en 1223. C'est la règle actuelle de l'ordre des franciscains.

Les Compagnons de St François, eux aussi, sont conscients que leur appartenance au Christ signifie souffrance. Vivre l'Évangile sur les pas de St François, ce n'est pas prendre le chemin le plus facile. Être Compagnon de St François, c'est accepter les contraintes, les difficultés, d'une foi exigeante. Un compagnon écrit : "On ne me demande pas de marcher pieds nus et couvert d'une bure ; mais là où je suis, dans mon devoir d'état, suis-je, come mon patron St François, un disciple authentique de Jésus-Crucifié ?" (50).

L'idéal compagnon s'inscrit dans l'héritage franciscain qui privilégie la souffrance, l'effort, en vue d'un monde meilleur.

J. Folliet, dans le résumé et les conclusions des chapitres du pèlerinage majeur de 1932, explique l'importance pour les Compagnons de St François de prendre

(50) R. Plus : "François d'Assise et la dévotion au crucifix"- A.R. - Juin 1931 - p. 64.

leurs responsabilités devant la mission à remplir en ce monde, malgré les difficultés. Il écrit : "Il faut des " saints, car rien ne changera sans de grands exemples, " de grands dévouements et de grands sacrifices. Si les " saints manquent, tout s'écroulera" (51).

Désormais, les Compagnons de St François vont accompagner St François qui, parmi les hommes, a suivi Jésus-Christ, dans sa quête inlassable, dans sa fidélité à l'Eglise, dans sa recherche de la paix, et dans l'acceptation de la souffrance. St François est donc bien pour eux, un exemple actuel à imiter dans leur vie quotidienne.

CONCLUSION

Le mouvement des Compagnons de St François voit le jour à une époque favorable au développement et à l'épanouissement des mouvements de jeunesse. Il se réfère au message de St François. L'impulsion est donnée par des fondateurs hors du commun. Ce sont là ses deux grandes originalités.

Forts de leurs premières expériences et de leurs premières routes, ils sont prêts à poser les jalons des structures du mouvement.

(51) J. Folliet : "La paix sociale par l'Esprit de St François" - A.R. - Septembre-October 1932 - p. 110.

Deuxième partie :

Un mouvement de jeunesse en route

INTRODUCTION

De 1931 à 1938, le mouvement Compagnons de St François met en place ses principales structures. Elles permettront au mouvement de prendre de l'essor et d'acquiescer une nouvelle dimension. J. Folliet qui quitte le mouvement à la fin de cette période, sans pour autant se détacher de lui, va marquer de sa personnalité ce premier départ des compagnons.

Il apparaît intéressant d'étudier successivement :

- le pèlerinage et son environnement puisqu'il constitue l'élément essentiel de la vie des compagnons.
- Ensuite, la chanson conçue comme une forme d'apostolat.
- Puis, le portrait du compagnon idéal.
- Enfin, la volonté du mouvement de s'ouvrir à tous ceux qui sont différents.

I - LE PELERINAGE, SON ENVIRONNEMENT

A - La route

"Renouant la tradition des innombrables pèlerins
" qui, depuis les débuts du haut Moyen-Age jusqu'à la
" Renaissance, portèrent leur amoureuse ferveur vers Notre
" Dame de France, vers St Jacques de Compostelle, ou vers
" le St Sépulcre de Jérusalem (...)" (1), les Compagnons
de St François font du pèlerinage l'activité essentielle
de leur mouvement.

Qu'est-ce que le pèlerinage ? Il est une coupure
avec la vie quotidienne. C'est aussi une rupture avec
soi-même. C'est accepter de partir, quittant pour un temps
le présent, avec les joies et les tristesses de ses jour-
nées quotidiennes. L. Lathuilière le définit ainsi : "Le
" pèlerinage est un témoignage d'insatisfaction et de
" refus, c'est le geste spontané de l'homme inhabituable
" par essence à la cité imparfaite, à la cité finie et
" qui prend conscience de sa vocation à l'absolu" (2).
Ce départ conduit vers un lieu de prières. Il répond donc
à un appel de Dieu. Le pèlerinage est tout d'abord un
acte de foi. Il constitue ensuite un acte d'espérance
envers Dieu. Les compagnons sont des pèlerins incarnant
la marche de son peuple vers lui, concrétisant ainsi la
vitalité de l'Eglise.

(1) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932
p. 12.

(2) L. Lathuilière : "L'aventure du pèlerin" - J. Folliet,
notre ami - Lyon, 1973 - p. 109 - 110.

Les Compagnons de St François choisissent la route comme moyen d'effectuer leur pèlerinage. P. Archambault, en parlant des compagnons explique : "Eux ont choisi si, en plein XXe siècle, la forme la plus ancienne, la plus rude, mais aussi la meilleure : ils vont à pied, le bâton à la main et le sac au dos" (3). Chaque année, les compagnons organisent un "pèlerinage majeur" ou "grand pèlerinage" de dix à quinze jours. Par plusieurs bandes de vingt jeunes à peu près, ils partent d'un lieu de rassemblement, vers un but de pèlerinage, connu ou peu connu. Ce pèlerinage majeur constitue une sorte de halte dans la vie de chaque compagnon. Elle est l'occasion d'un retour sur lui-même, d'une pose, d'une retraite favorisée par le cadre géographique.

Deux aspects de la route peuvent être étudiés successivement :

1 - La route, comme démarche physique (4).

En effet, elle constitue un appel à l'aventure, mais aussi un retour à la nature. L'appel à l'aventure, c'est l'imprévu, l'inouï, l'insolite. On aime bien partir au hasard, à l'heure qu'on veut. "Il est bon, il est doux de ne plus obéir aux aiguilles de la montre bracelet, d'attendre le signe de l'évènement" (5).

Le retour à la nature invite les compagnons loin de la ville, sur les routes de campagne. La route proposée par les Compagnons de St François est une éduca-

(3) P. Archambault : "La spiritualité de la Route" - A.R. Mars-Avril 1934 - p. 52.

(4) J. Folliet : La spiritualité de la route - Paris, 1936 - Nouvelle édition - Chambray, 1984 - p. 35 à 56.

(5) id. - p. 29.

tion de la personnalité. Tout d'abord, elle est éducation de la volonté. En effet, il faut continuer à marcher malgré le froid, la tempête, la chaleur ou la fatigue. Ensuite, elle apprend à se supporter mutuellement. Le compagnon n'est pas seul, il est confronté à d'autres personnes différentes de lui. Enfin, le compagnon est amené à se dépouiller de tout ce qui est artifice en lui : sur les routes, il ne peut se montrer que tel qu'il est, au plus profond de lui-même.

2 - La route, comme démarche spirituelle

"Ce n'est pas seulement un divertissement ou
 " une détente, ce n'est pas seulement un endurcissement
 " physique ou un élargissement du savoir que les Compa-
 " gnons de St François demandent à la route, mais un re-
 " nouvellement, un approfondissement de leur vie spiri-
 " tuelle" (6). Cette vie spirituelle est favorisée par
 les heures de prières. Le matin a lieu la messe. Des chants
 sont entonnés sur la route. Lorsque l'occasion s'en pré-
 sente, les compagnons visitent les églises et les sanc-
 tuaires. La vie spirituelle des compagnons s'accompagne
 de la retraite que constitue ce départ sur les routes.

Dans le manuel des compagnons, la route est
 présentée comme offrant plusieurs symboles (7) :

- le symbole de la vie. Suivre la route, c'est cheminer
 sur la route de la vie, en acceptant toutes ses peines
 et ses joies.

(6) P. Archambault - op. cité - p. 52.

(7) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932
 p. 14.

- le symbole du devoir. Il faut suivre ce chemin. Il n'est plus question de faire marche arrière, il faut avancer.

- le symbole de la foi, car Jésus a dit : "Je suis la route, la vérité et la vie".

Comme il y a une spiritualité du pèlerinage, il y a une spiritualité de la route que Monsieur Achille définit ainsi : "C'est une discipline, une ascèse, un but spirituel, par l'idéal franciscain et la vie communautaire" (8).

Les responsables du mouvement sont cependant conscients des difficultés à réaliser pleinement cet idéal. Certains compagnons viennent pour passer de bonnes vacances, d'autres considèrent le pèlerinage comme une retraite, d'autres encore le vivent en esprit de pénitence. Le manuel publie ces lignes : "A chacun, en toute simplicité, de suivre sa vocation et l'appel de la grâce. A chacun de préparer sa voie propre. A personne de juger inférieure la voie d'autrui" (9).

B - Structures et organisation

Les journées de pèlerinage ne se ressemblent pas, mais les éléments suivants s'y retrouvent. La prière tout d'abord tient une place importante. Le matin, l'aumonier du mouvement prononce la messe. Par la suite, méditations et haltes dans les Eglises vont scander la journée. Ensuite, est organisé un cercle d'études. Il dure normalement une heure mais en fait, il se prolonge souvent

(8) Entretien avec Monsieur L. Achille - 11.06.85.

(9) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932 p. 68.

beaucoup plus longtemps. Les compagnons ont l'habitude de le nommer Chapitre. Chaque année, les responsables du mouvement décident d'étudier un thème. Le Chapitre constitue une source de réflexions sur un sujet donné. Enfin, le soir, les compagnons préparent un grand feu, autour duquel on danse, on chante, on mime et où sont invités les habitants de la région (10).

Dès le début du pèlerinage, les compagnons se divisent par bandes (11), au nombre de vingt ou vingt-cinq dans chacune d'entre elles. Chaque bande est autonome mais soumise à la direction générale. Très souvent, dans les grands pèlerinages, les bandes cheminent deux à deux, une plus ancienne accompagnant une plus récente. Elles sont organisées en fonction de l'appartenance géographique. En effet, il s'agit de regrouper des compagnons qui pourront se retrouver durant le reste de l'année. C'est pourquoi, elles ont le nom de bandes locales. Le manuel compagnon précise : "Tout groupement nécessite une autorité. Au sein de chaque bande, l'autorité s'exerce, grâce à quelques intermédiaires" (12). En effet, l'organisation de la bande repose sur trois éléments : le gardien, la mère et le chansonnier.

1 - Le gardien. Il est élu par l'ensemble des membres de la bande. C'est lui qui s'occupe de la direction générale du pèlerinage. Il prépare les étapes, fixe l'emploi

(10) La Belle aventure de la route - Cahiers de la nouvelle journée - Paris, 1935 - p. 95 - 97.

(11) C'est ainsi qu'on appelait autrefois les troupes de pèlerins. Tous les termes qui sont utilisés par les compagnons dans la vie de leur mouvement sont calqués sur le franciscanisme.

(12) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932 p. 79.

du temps. Deux aspects essentiels du rôle du gardien sont à noter :

* établir une certaine harmonie entre les compagnons afin de favoriser le rayonnement général de la bande. Il veille au bien commun, c'est-à-dire au bien de tous les membres de la bande. Il assume la charge des relations avec les autres bandes, avec la direction générale, et avec les habitants du pays traversé.

* son rôle est également de favoriser une atmosphère de paix et de dévouement qui permet à chaque compagnon de s'oublier et de penser aux autres.

2 - La mère a des responsabilités plus matérielles. Le compagnon qui est chargé de ce rôle s'occupe des finances. Il tient les comptes, fait les achats et assure le ravitaillement. Souvent, le mot de "surintendance" est employé car il désigne des compagnons qui travaillent sous son contrôle.

3 - Le chansonnier. Il est celui que l'on surnomme : le commissaire général à la bonne humeur. En effet, c'est lui qui apporte joie et gaieté au milieu des compagnons. Il s'intéresse tout spécialement aux nouveaux venus, pour les orienter dans l'esprit général du groupe. Son rôle se situe sur deux plans :

- d'une part, il prépare les feux de joie. C'est lui alors qui animera en partie la soirée. Il dirige les chants sur la route ; il prend à coeur de développer le sens artistique des compagnons.

- d'autre part, il prépare, conduit, et conclut les chapitres (13). Cela exige ainsi une assez grande culture générale. Devant l'importance de son travail, la fonction de chansonnier est souvent partagée entre deux hommes: le chansonnier de feux de joie et le chansonnier de chapitre (14).

Ces trois personnes constituent le "gardiennat général", propre à l'organisation temporelle du pèlerinage. Ainsi, L. Lathuilière qualifie le mouvement de trinitaire organisatrice (15).

Le pouvoir spirituel est remis entre les mains de l'aumônier. Celui-ci a une place très importante puisqu'il représente l'Eglise. Il rappelle la doctrine catholique. Il s'occupe des cérémonies liturgiques. Il désigne et conseille les compagnons qui préparent la méditation. En 1934, le thème de chapitre est "l'Eglise" ; en 1935, c'est "la chrétienté". Les compagnons définissent le rôle qu'ils ont à jouer au sein de l'Eglise. L'aumônier compagnon, par sa présence, témoigne de la catholicité du mouvement. Un aumônier de la bande de Rennes écrit : "Je suis un "chrétien" et plus chrétien parce que compagnon" (...). Suis-je vraiment conscient de la "chrétienté" dont je fais partie ? C'est important... Parce que j'y ai mon rôle à jouer (...), croire à l'esprit du Christ, l'aimer, le pratiquer, le répandre (...). Etre "apôtre" en "chrétienté", conclusion inexorable... Seigneur, comptez sur moi" (16).

(13) Les chapitres ou cercles d'études concernent la vie intellectuelle du pèlerinage abordés dans le "C" de cette partie.

(14) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932 p. 80 à 82.

(15) Entretien avec L. Lathuilière - 18.06.85.

(16) P. Raymond : "Je suis en chrétienté" - A.R. - Janvier 1935 - p. 4.

Sur cette route de pèlerinage annuel, des amitiés naissent entre les compagnons. Pour prolonger les effets de cette route, le mouvement Compagnon de St François propose aux bandes locales de se retrouver au cours de l'année soit dans des réunions de travail, soit dans des rencontres amicales soit au cours de "petits pèlerinages" qui sont limités à la région. Ainsi peu à peu, outre le pèlerinage majeur, des pèlerinages régionaux de moindre ampleur se développent, signe de la vitalité du mouvement. Des bandes de compagnes se forment en 1932, à Dijon, Orléans, Rennes, Le Mans, en Normandie. Comme J. Folliet le souhaite, le mouvement ne se limite pas à la France. Les Allemands sont présents dès 1929. Des belges fondent des bandes dans leur pays en 1931. Dès 1932, il existe des compagnons hollandais et luxembourgeois.

C - La vie intellectuelle

"Ni pragmatistes, ni anti-intellectualistes, les compagnons ne se désintéressent pas des choses de l'intelligence" (17).

C'est pourquoi, lors des pèlerinages, les compagnons, quoi qu'il arrive, tiennent tous les jours un chapitre. Ce chapitre, ou cercle d'études, dure une ou deux heures. Réflexions spirituelles et problèmes liés à la route y sont abordés. Pour les compagnons, ce chapitre est nécessaire à la vie intellectuelle de leur mouvement. De plus, constituer un cercle d'études en pleine nature

(17) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932 p. 69.

est l'idéal. Les compagnons l'expliquent ainsi : "Cercles
 " d'études originaux, dont les sessions ont pour théâtre
 " les sommets des montagnes, les prairies au bord des
 " ruisseaux ou les clairières des forêts. Dans cette li-
 " berté, il semble que les âmes sont plus dégagées, plus
 " déchargées des préjugés pesants, plus portées à la con-
 " ciliation et à l'harmonie" (18).

Outre les chapitres qui se déroulent lors des pèlerinages majeurs, chaque année est organisé un chapitre général. Il rassemble tous les compagnons. Il constitue une sorte d'assemblée générale au cours de laquelle est lancé le thème de chapitre. C'est le gardiennat général qui propose un sujet d'études, pour le thème de chapitre, commun à tous les groupes de compagnons. Cela se présente sous la forme d'un questionnaire détaillé, suivi d'une bibliographie et d'un mode d'emploi (19). Les thèmes de ces chapitres se retrouvent soit dans l'esprit, les idées ou les méthodes des Compagnons de St François. L'organisation de ces chapitres demande une grande préparation. C'est pourquoi un compagnon est tout spécialement désigné à cette tâche, c'est le frère chansonnier. Il est chargé de tracer le plan de chapitre, de suivre le déroulement des discussions et de tirer des conclusions. J. Folliet a été chansonnier au sein du mouvement de 1927 à 1938. L. Lathuilière écrit : "En fait, J. Folliet préparait
 " avec soin les chapitres de l'année par un questionnaire
 " détaillé et publiait dans L'Appel de la route un solide
 " résumé de doctrine et d'histoire sur chacun des thèmes
 " abordés. La densité de la pensée et de la foi qui en
 " était le trait dominant n'y offusquait ni le bonheur

(18) L. Lathuilière - op. cité - p. 103.

(19) cf. Annexes.

" ni la simplicité de l'expression. Même relus à distance, " ils frappent encore par la clarté et la solidité..." (20). En effet, J. Folliet est habité par une curiosité intellectuelle insatiable. De plus, il est servi par une prodigieuse mémoire et un grand talent.

Pendant le déroulement des chapitres, l'aumonier est présent. Il ne préside pas, mais il rectifie les erreurs commises par certains compagnons. Rappelons qu'il représente l'Eglise et la hiérarchie catholique.

Dès les origines, les thèmes de chapitre abordés sont les suivants : "Qui sommes-nous, que voulons-nous" (1927), "La pauvreté" (1928), "La clarté de l'esprit et la simplicité de coeur" (1929), "La paix en nous-mêmes, entre individus et dans la famille" (1930), "La paix internationale" (1931), "La paix sociale" (1932), "La vie familiale et l'esprit franciscain" (1933), "L'Eglise" (1934), "La chrétienté" (1935), "La spiritualité de la route" (1936), "St François et nous" (1937), "La Vierge-Marie, la Femme et le Christianisme" (1938) (21).

Si les compagnons retrouvent par le pèlerinage la vie de plein air, il n'en reste pas moins que la formation intellectuelle tient une place importante. "Par les multiples et intéressantes conversations qui jailliront de la rencontre de classes sociales diverses, (...) par le cercle d'études tenu tous les jours, les compagnons forment une université populaire itinérante" (22).

(20) L. Lathuilière - op. cité - p. 103.

(21) D'après la chronologie sous forme de tableau, du père P. Lathuilière.

(22) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932 p. 13.

II - L'APOSTOLAT PAR LA CHANSON

A - Une vocation : l'apostolat

Dans le manuel compagnon, la vocation de chacun est précisé d'une manière très claire : "Tout chrétien " est un témoin du Christ, un apôtre. Nul ne peut et ne " doit garder égoïstement pour lui-même les richesses " départies par la munificence divine. Les compagnons " ont le souci de l'apostolat" (23). Le Compagnon de St François ne peut se contenter de dire qu'il est catholique. Il doit vivre cette foi et en témoigner auprès des autres hommes. La vie du mouvement prépare chaque compagnon à l'apostolat. Par exemple, la route est un moyen d'y arriver. Le fait de marcher, d'avancer toujours en évitant de s'arrêter permet aux compagnons d'annoncer la bonne nouvelle. J. Folliet écrit : "Passer, ne pas " s'arrêter, ne pas se fixer (...). Passer en faisant " le bien, en chantant l'air qu'on n'oublie pas, en répandant sur les seuils des portes rencontrées, la vie de " la grâce et le sang de nos coeurs" (24). Au sein même du mouvement, les compagnons reçoivent une formation qui leur permet de témoigner en toute liberté. En effet, les chapitres amènent les compagnons à réfléchir sur leur vie spirituelle, et même à s'engager. Louis Achille explique que les compagnons reçoivent une formation au sein du mouvement. Le but est ainsi de créer des chrétiens responsables. Ils sont libres par la suite de porter ce témoignage. Au cours du pèlerinage, les compagnons organisent des feux de joie. C'est l'apostolat le plus typique du mouvement. Après une longue journée de marche, les

(23) id. - p. 71 - 72.

(24) J. Folliet - op. cité - p. 137.

compagnons invitent hommes et femmes de la région à partager leur soirée. Elle est ponctuée de chants du mouvement. Un compagnon expose brièvement l'esprit et le but de ce rassemblement. Quand l'occasion se présente, la paix et le rapprochement des peuples sont évoqués. J. Folliet rappelle le sens des feux de joie :

" Pourquoi nos feux de joie quotidiens ? (...)
 Pour notre détente, notre amusement ? Certes un peu.
 Pour notre gloriole ? Assurément non (...).
 Pour récolter un peu d'argent ? non encore (...)
 Quel est donc notre but ?
 Un seul mot le définit : Apostolat" (25).

En résumé, le Compagnon de St François est confronté à plusieurs formes d'apostolat :

- Un apostolat indirect qui se traduit par l'exemple qu'il donne. Il doit tendre vers l'image de St François incarné par la pauvreté, l'humilité et la simplicité.
- Un apostolat direct, manifesté par les services rendus.
- L'apostolat le plus caractéristique du mouvement qui est l'apostolat par la chanson, c'est-à-dire exprimé en union avec le feu de joie (23)

B - J. Folliet, chansonnier général

J. Folliet est chansonnier général du mouvement Compagnons de St François de 1927 à 1938. Il semble bien que cette fonction est créée pour lui. L. Lathuilière

(25) J. Folliet : "Les feux de joie chez les Compagnons de St François"- A.R. - Juin-Juillet 1933 - p. 75.

écrit : "... c'est à cette fonction surtout que nous l'avons connu et Joseph Folliet restera par excellence, dans le souvenir des compagnons, le frère chansonnier. C'est une fonction qui avait d'ailleurs été créée à sa taille exceptionnelle" (26).

Trois points essentiels caractérisent le rôle du chansonnier (27) :

- Le chansonnier est, tout d'abord, celui qui met une bonne ambiance. Nous l'avons déjà dit, il est commissaire général à la bonne humeur. Il veille également à intégrer les nouveaux venus au sein du mouvement.

- Le chansonnier est, ensuite, celui qui dirige les chants lors des feux de joie. La chanson prend une place importante dans le mouvement. Le manuel compagnon explique : "Mais il y a un art entre tous populaire : la chanson, forme élémentaire du lyrisme, qui berce l'enfance des hommes et l'enfance des peuples, qui est l'expression la plus spontanée des joies et des douleurs humaines. Les compagnons chantent" (28). Elle est pour eux le moyen de faire passer le message du Christ. Après une longue journée de marche, ils se réunissent avec les habitants de la région, partageant avec eux les chants compagnons. On peut dire qu'ils sont vraiment des apôtres par la chanson. Enfin, rappelons à nouveau que le chansonnier est également responsable des chapitres. Devant la lourde tâche que cela représente, deux compagnons se partagent le travail : l'un est responsable du feu de joie, l'autre des chapitres.

(26) L. Lathuilière - op. cité - p. 101.

(27) id.

(28) Les C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes - Paris, 1932 p. 27.

Si J. Folliet est chansonnier, il est également le grand compositeur du mouvement compagnon. Il écrit pour le mouvement des chants comme : "Jeunesse Jeunesse", "La réponse à la route", "La chanson de l'attente", "Le pauvre bourgeois", "L'hymne à la joie" (29). Certains chants sont adaptés sur des airs populaires connus, d'autres le sont sur des mélodies créées par des hommes comme Henri Colas. Franz Stock, l'ami de J. Folliet, chante un jour, au cours d'un pèlerinage, un cantique populaire allemand. J. Folliet y adapte des paroles françaises et crée "Notre Dame de la Route", dédié en 1932 à ce frère compagnon : Franz Stock. J. Folliet explique en quelques lignes, la nécessité et la beauté des chants pour un mouvement de jeunesse. Il écrit : "Un mouvement de jeunesse " prouve qu'il est un mouvement lorsqu'il marche ; il " prouve sa vie profonde et généreuse lorsqu'il chante. " (...) Le mouvement donnera son plein, son maximum, révélera son visage le plus pur et le plus énergique dans " les chants programmes clamés en commun, quand les corps " se relèvent et se tendent d'instinct, quand les pieds " et les mains suivent automatiquement la mesure, (...) " alors l'esprit du mouvement semble sortir de chaque " âme pour se fondre en une réalité presque tangible, " à la fois immanente et transcendante aux personnes " (30).

Si J. Folliet est chansonnier des compagnons, Sylvie Mingeolet est la chansonnière des compagnes. Elle n'a pas le don de J. Folliet pour composer mais elle aime chanter et entraîne ses compagnes dans cette voie-là.

(29) cf. Annexes.

(30) J. Folliet, préface datée de 1932, Jeunesse ! Recueil des chants de l'A.C.J.F. - Paris, 1946 - p. 7.

Pour Emile Poulat, les chansons écrites par J. Folliet en collaboration avec S. Mingeolet sont des reprises d'Henri Colas et de Théodore Botrel. Il écrit dans un de ses livres : "Le répertoire catholique doit beaucoup à la chanson traditionnelle, à laquelle il a rendu cours. Il a aussi été profondément renouvelé depuis Théodore Botrel et Henri Colas, les pionniers; reviennent en mémoire : Sylvie Mingeolet, Joseph Folliet ..." (31).

- Le chansonnier est enfin chargé de l'éducation artistique des compagnons. J. Folliet, quand il écrit dans la revue du mouvement en 1933, a le souci de faire découvrir à ses amis le sens du beau. Cette notion a une place toute particulière au sein du mouvement. Lors des pèlerinages, les compagnons n'hésitent pas à faire halte devant paysages ou sites de beauté. De plus, il se réfèrent à St François qui lui-même à travers ses poèmes, a aimé le beau.

C - Les compagnons et l'A.C.J.F.

C'est par l'intermédiaire de la chanson, que le mouvement Compagnon de St François a une influence sur l'A.C.J.F.. J. Folliet, chansonnier général des compagnons, compose certains chants pour la J.A.C., la J.O.C., la J.M.C. et la J.E.C.. Les compagnons font partie de l'A.C.J.F. à partir de 1932. René Beaughey est à ce moment-là gardien général du mouvement. Il le sera jusqu'en 1937. Dans la région lyonnaise, une bande est créée dès 1934 ?

(31) E. Poulat - Une Eglise ébranlée - Paris, 1980 - note 13 - p. 82.

autour de Jean Duplacy, Michel Chartier et Laurent Lathuilière. En liaison avec l'A.C.J.F., les Compagnons et Compagnes de St François lyonnais organisent des journées de la chanson avec la J.A.C.. Sylvie Mingeolet est une des principales animatrices. Jean Fallaix écrit d'elle: " Sylvie chantait beaucoup avec les Compagnes de St François, avec les jeunes, avec la foule. Elle chantait en se donnant. Elle trouvait le trésor des chants populaires dont elle possédait la clé. Toute une poésie rejaillissait inlassablement avec une vigueur de source, sans rien perdre de son mystère" (32). Pendant ces journées de la chanson, les compagnons et compagnes réalisent un véritable apostolat.

Si J. Folliet compose des chants pour l'ACJF, le chansonnier H. Colas en écrit également pour ce mouvement de jeunesse. J. Folliet a une très grande admiration pour cet ancien sillonniste qui toute sa vie a su garder la vraie jeunesse, celle du coeur. Pour lui, la chanson d'Henri Colas revêt trois aspects (33) :

- La chanson programme : ses chansons sont écrites pour faire passer des idées et porter un témoignage.
- La chanson rustique : Henri Colas est un amoureux de la campagne française. Ses chansons sont le reflet de cet amour.
- La famille : il écrit également pour la famille. Il n'est pas le seul à le faire. Mais il le fait avec tout son coeur et sans doute mieux que les autres.

Dans l'histoire de la chanson française, J. Folliet situe H. Colas à une place de choix. Il écrit:

(32) Sylvie Mingeolet, Souvenirs et Témoignages - Lyon, 1958 - p. 86.

(33) J. Folliet : "Henri Colas : il chantait à la fois par plaisir et par enthousiasme apostolique" - A.C. - 4ème trimestre 1983.

" Si j'avais cependant à dresser ce palmarès, je mettrais
 " H. Colas à une place d'honneur, tout près de Pierre
 " Dupont et de Théodore Botrel. Sa veine fut probablement
 " moins populaire mais elle est plus fine et plus délica-
 " te. Il restera dans l'histoire de la chanson comme un
 " homme qui chantait à la fois par plaisir et par enthousiasme apostolique" (34).

Le fait d'appartenir à l'A.C.J.F. correspond pour les responsables du mouvement Compagnons de St François à une ouverture aux autres mouvements de jeunesse. Par l'A.C.J.F., les compagnons se font connaître et attirent des jeunes. Le père P. Lathuilière précise que le fonctionnement du mouvement compagnon, basé sur le rôle du chansonnier et de l'animateur, favorise une convivialité ; ainsi par rapport aux autres mouvements, les compagnons ont un recrutement qui leur est propre (35). Cependant, les responsables du mouvement expliquent bien qu'il n'est pas question d'attirer à eux les jeunes des autres mouvements. Le mouvement a une place bien marquée dans l'A.C.J.F.. Les nombreux jacistes, jécistes, jicistes et jocistes en participant à leurs routes de pèlerinage apportent dans leurs mouvements respectifs, l'expérience acquise chez les Compagnons de St François. L. Pierrieau, gardien général écrit : "Répondons avec plus d'empressement encore s'il est possible à l'obligation que nous crée notre état de compagnon lorsqu'il nous demande de militer de notre mieux et dans toute la mesure de nos forces dans les mouvements spécialisés de l'ACJF" (36).

(34) id.

(35) Entretien avec le Père P. Lathuilière - 7.12.85.

(36) L. Pierrieau : "L'A.C.J.F. et les Compagnons de St François"- A.R. - Juin 1930.

III - LE COMPAGNON IDEAL

A - Une foi vivante

"Le Compagnon de St François doit nécessairement accorder sa vie avec les idées qu'il professe, (...). Etre Compagnon de St François, c'est être compagnon du Christ, l'un d'eux, puisque St François n'avait d'autre but que d'imiter le plus près possible son modèle" (37). Si les compagnons ont à leur disposition un manuel sur l'esprit et les idées du mouvement, ils ne peuvent se contenter d'une adhésion livresque. Leur vie concrète et quotidienne doit s'en inspirer. Mais quels sont les moyens pour atteindre un tel but ? Le compagnon va au Christ par St François, c'est-à-dire qu'il adopte la spiritualité franciscaine. Elle doit guider sa vie. Grâce à elle, le compagnon essaye de se rapprocher du modèle de St François.

Nous avons déjà évoqué la spiritualité franciscaine telle qu'elle est perçue par les compagnons. Maintenant, nous examinons la manière dont compagnons et compagnes la vivent concrètement. Les Compagnons de St François sont des militants catholiques. En effet, ils veulent vivre leur catholicisme, ce qui prouve qu'ils l'ont compris. J. Folliet écrit : "Il (le compagnon) veut offrir un catholicisme vivant, (...) un catholicisme pur, un catholicisme qui donne aux spectateurs, aux auditeurs l'envie d'être catholique" (38). Cette marque du catholicisme s'exprime tout d'abord par la joie. Le

(37) Abbé Aubertin : "Idéal et aspirations des compagnons" A.R. - Juin 1930.

(38) La belle aventure de la route - Cahiers de la nouvelle journée - Paris, 1935 - p. 90.

le compagnon tend à ramener les choses à l'essentiel afin de retrouver l'unique vérité. La spiritualité franciscaine conduit à la simplicité. Par elle, le compagnon s'abandonne à la providence, il accepte tout ce qui est moyen pour lui d'aimer le Christ. Par la route, également, le compagnon est simple. Il lui est impossible de se montrer précieux ou maniéré. Pour J. Folliet, la route des forts, c'est la route des simples alors que la route des compliqués, c'est la route des faibles (41).

L'humilité se rapproche assez de la simplicité. Mais le manuel précise : "... elle (l'humilité) a quelque chose de plus héroïque, de plus directement surnaturel. Par elle, l'homme situe sa place dans le monde et vis à vis de Dieu connaît son âme, avoue sa petitesse et son indignité" (42). Dans la spiritualité de la route, J. Folliet observe qu'il a toujours été frappé par la foi inébranlable de ces montagnards ou marins. Il donne une raison à cela : ils sont en contact permanent avec la nature, leur rappelant leur petitesse face à l'oeuvre du créateur.

Enfin, la pauvreté est aussi un aspect caractéristique du compagnon idéal. Les compagnons eux-mêmes la définissent ainsi : "Elle est, de soi, un état ; mais cet état peut devenir une vertu quand on l'accepte et qu'on la recherche pour embellir et purifier son âme, pour se configurer au Christ-Pauvre" (43). L'Evangile dénonce le danger des richesses et béatifie les pauvres. La spiritualité franciscaine amène directement le compa-

(41) J. Folliet : La spiritualité de la route - Paris, 1936. Nouvelle édition-Chambray 1984 - p. 102.

(42) L. Lathuilière - op. cité - p. 119.

(43) J. Folliet : "la pauvreté et le temps présent" - A.R. - Mai-Juin 1932 - p. 47.

gnon à se dépouiller physiquement. Elle conduit à la vie spirituelle basée sur l'humilité et le détachement de son amour propre. Elle conduit ainsi à l'ascèse. Pour les compagnons, la route est un excellent moyen de formation à la pauvreté. Dans la vie familiale, cet esprit de pauvreté est plus difficile à vivre puisqu'il n'engage pas le compagnon seul. Du point de vue économique et social, face au capitalisme et au marxisme, les compagnons recherchent la justice. Ils se réfèrent à Gandhi et expliquent : "Seul l'esprit de pauvreté nous délivrera : il " est nécessaire pour la solution de la crise actuelle " (...), pour l'ascension collective des classes sociales " (...), pour l'instauration d'un ordre social chrétien " et humain qui substitue l'ordre à l'anarchie et la coo- " pération à la lutte" (44).

Les Compagnons de St François ont un idéal. Ils sont conscients des difficultés de le réaliser pleinement. Mais ils savent que leurs efforts ne sont pas vains et qu'ils contribuent à la préparation du Royaume de Dieu.

B - L'engagement

Le mouvement des Compagnons de St François constitue un carrefour d'hommes qui, venus de toutes parts sont appelés à l'engagement. L'apprentissage compagnon dure à peu près deux ans. Au bout de deux pèlerinages majeurs ou d'un certain nombre de pèlerinages mineurs, l'apprenti est admis à faire sa promesse. "C'est un enga- " gement spécial et complètement libre d'orienter toute

(44) id. p. 48.

" sa vie dans l'esprit du mouvement, de faire de toute sa vie un pèlerinage sur les pas de St François" (45). La promesse n'est donc pas obligatoire. Elle correspond à un engagement et à un certain nombre d'observances, les unes relatives aux commandements de Dieu et de l'Eglise, les autres relatives aux conseils évangéliques. La promesse n'est donc pas une affiliation au mouvement. On est compagnon dès que l'on part en pèlerinage. Pourtant, il est bien précisé qu'"elle (la promesse) a une valeur psychologique : celle de sanctionner l'appartenance au mouvement par un geste affirmant l'intention d'une vie chrétienne droite et loyale" (46).

Faire sa promesse nécessite un temps de préparation. Il ne suffit pas d'avoir suivi tant de pèlerinages mais il s'agit surtout de savoir si spirituellement, au fond de son coeur, le compagnon est préparé à cet engagement.

La cérémonie de la promesse constitue pour chaque compagnon un départ en pèlerinage. Mais cette fois, c'est un départ pour le pèlerinage de la vie. Tous se rassemblent autour de l'autel, l'aumonier présidant la cérémonie, entouré des postulants et de leurs parrains. L'aumonier s'adresse tout d'abord aux compagnons. Ensuite, ces derniers lisent le texte de la promesse (47). Enfin, le compagnon, nouvellement admis, reçoit l'insigne du mouvement. C'est l'insigne des Compagnons de St François. Il représente un "chrisme" rouge, entouré d'une corde blanche à trois noeuds. Le chrisme, figure que l'on retrouve sur les plus anciennes catacombes, n'est autre que le monogramme de : Christ, formé avec les deux lettres

(45) Coutumier des pèlerinages - non daté - p. 27.

(46) L. Lathuilière - op. cité - p. 99.

(47) cf. Annexes.

grecques Rau et Chris (P et X) qui commencent le mot Christos. Il indique l'abandon du compagnon à l'amour de Jésus. Le Chrisma fait également songer aux lettres latines : P et X, première et dernière lettre du mot Pax. Le compagnon reste attaché à la volonté de la paix : la paix intérieure, la paix dans la famille, la paix du Christ, la paix entre les nations. La corde blanche, à trois noeuds, est la corde franciscaine dont les moines ceignent leurs reins. Les trois noeuds symbolisent :

- Les trois voeux religieux, pauvreté, chasteté, obéissance, pratiqués à leur manière.
- Les trois vertus théologiques, foi, espérance et charité qui représentent la lumière et la vie pour les Compagnons de St François.

L'insigne compagnon est un rappel de l'engagement pris devant Dieu, devant St François et devant ses frères (48).

La promesse implique le compagnon non seulement dans le mouvement mais également vis à vis de sa foi. L'engagement n'est pas un embrigadement, mais plutôt la réponse à un appel. Du jour où le compagnon accepte cet engagement, il admet les responsabilités qui lui incombent au niveau de la vie du mouvement, mais aussi sur le plan spirituel. Par la promesse, voilà le compagnon engagé. Comme dit la devise du mouvement : "Compagnon une fois, " compagnon toujours. Compagnon au pèlerinage, compagnon " partout".

(48) Coutumier des pèlerinages - non daté - p. 40 à 42.

C - L'amitié

"... d'après ces antiques coutumes d'hospitalité qui survivent encore chez les pasteurs d'Afrique ou d'Asie, la manducation d'un même pain à la même table institue une espèce de lien familial entre l'hôte et l'étranger" (49). Ce lien familial chez les compagnons, c'est le lien de l'amitié. Comme il y a une manière-compagnon de suivre la route, il existe également une manière-compagnon de vivre l'amitié. Les Compagnons de St François ont le culte de l'amitié. Celui-ci s'inscrit dans la lignée directe de la spiritualité franciscaine héritée de St François. La vocation du compagnon animée par la joie, la simplicité, la pauvreté et la paix, est tournée vers la pleine réalisation de cette amitié. Un aumonier du mouvement écrit : "A tout regard simple et droit, notre mouvement apparaît bien, en effet, comme une sorte de "sanctuaire" où l'amitié s'épanouit dans une atmosphère de pureté et de droiture, comme une sorte de cénacle où se réalise l'ardent désir d'unité qui tourmentait le coeur du Christ Jésus. A ceux qui douteraient, je répons d'avance : "Venez et voyez"." (50)

D'où vient cette amitié et comment se manifeste-t-elle ?

Pour les compagnons, cette amitié n'est pas uniquement terrestre. En effet, elle ne provient pas seulement des hommes mais essentiellement de Dieu lui-même. Afin de réaliser leur vocation de compagnon idéal, Dieu

(49) J. Folliet : La spiritualité de la route - Paris, 1936. Nouvelle édition-Chambray 1984 - p. 120.

(50) Abbé F. Fauconnier : "Vivre notre vocation" - A.R. Mai-Juin 1939 - p. 4 - 5.

a permis l'union sur terre des uns et des autres compagnons. Seuls, livrés à eux-mêmes, leur tâche aurait sans doute été plus difficile.

Par l'intermédiaire de la route, les compagnons se lient d'amitié. En effet, ils partagent les mêmes difficultés, les mêmes joies, le même idéal. Un compagnon explique qu'avec la tradition du pèlerinage, on a une tradition de fidélité et d'amitié, qui correspond chez les compagnons à quelque chose de vécu. Il existe ainsi une grande solidarité entre eux. Ces pèlerins, marchent ensemble sur la route, nouant une amitié indéfectible (35).

Par la messe, rassemblés autour de l'autel, les compagnons communient au même pain. Si l'on retourne à l'étymologie même du mot compagnons, on retrouve "cum pane" en latin, "compaigns" en vieux français, et "copains" en argot. Tous ont la même signification : ceux qui partagent le même pain. Par cette célébration, non seulement les compagnons prient ensemble, mais ils contribuent également à l'unité de leurs frères de route. Ils recherchent ainsi par tous les moyens à rester fidèles à l'amitié, celle qui unit tous les pèlerins, ainsi que celle qui rassemble les frères compagnons. Un des leurs écrit : "Nous sommes les membres d'une grande famille " dont l'unité est plus vivante que jamais. Dans notre " rude montée vers le Christ Jésus, nous sommes assurés " de la prière et de l'amitié de nos frères, et c'est " là notre force" (50).

Comment, dans ce grand réseau d'amitiés-compagnons, ne pas évoquer l'amitié de Sylvie Mingeolet pour ses compagnes. Tous ceux qui l'ont connue sont unanimes pour dire qu'elle est celle qui réalise pleinement l'idéal compagnon. L'insigne compagnon explique d'une manière entière toute sa vie. L'amitié de J. Folliet et S. Mingeolet remonte à l'année 1926. Elle jouait, à cette date-là, le premier rôle dans une pièce "Gringoire". Dès 1929, elle fonde la bande lyonnaise des compagnes et en devient chanssonnière. En 1936, elle rentre comme secrétaire de M. Gonin à la Chronique Sociale de France. En 1938, elle sera celle de J. Folliet. Pendant la seconde guerre mondiale, elle sauvegarde toute l'organisation lyonnaise mise en place par Gonin, aidée de ses deux collaboratrices : Madame Pagès et Madeleine Picard. En 1945, elle s'occupe de la relève des semaines sociales. Elle meurt en 1955 (51). Toujours simple et effacée, son passage sur terre est rempli d'activités diverses : l'action militante, celle d'assistante sociale, celle de secrétaire, celles concernant enfin la chanson, les poèmes et le théâtre. A tout moment, son amitié est disponible pour chacun quel qu'il soit. Elle reste ouverte aux autres malgré ses soucis. Le cardinal Gerlier écrit : "Je n'ai pas rencontré une fois S. Mingeolet sans être frappé de la profondeur de tout ce qu'elle dissimulait sous un inviolable sourire. On devinait pourtant qu'il y avait dans sa vie des souffrances, physiques et morales, et que d'autres les auraient laissé paraître plus facilement. Chez elle, la joie de l'âme enveloppait tout" (52).

Comment aussi ne pas citer F. Stock, ce compagnon allemand. Animé de l'idéal franciscain, nous verrons

(51) cf. Sylvie Mingeolet, Souvenirs et Témoignages - Lyon, 1958 - chap. 1.

(52) id. - p. 5.

plus tard qu'il réserve à tous les prisonniers qu'il visite pendant la seconde guerre mondiale et à ceux qui s'acheminent vers la mort, son amitié, sa compréhension (53).

De son côté, l'abbé L. Remillieux est un compagnon qui témoigne du Christ auprès de ses frères. Ancien sillonniste, ce prêtre s'intéresse aux jeunes. L'esprit de sa paroisse, Notre Dame de St Alban, est imprégné de l'esprit franciscain des Compagnons de St François. Il crée et anime une paroisse qui devient le carrefour ouvert aux courants nouveaux de l'Eglise lyonnaise (54). Dès le congrès de Bierville, il entend parler du mouvement. Au cours du pèlerinage à l'Abbaye de Tamié en 1930, J. Folliet lui propose de devenir l'aumonier des compagnes. Il le sera jusqu'à sa mort. J. Folliet écrit : "Nos âmes " s'accordaient sur l'essentiel : la pleine catholicité " d'une église vivante, la totale imprégnation de la vie " personnelle et sociale par l'évangile" (55). Dès lors, il accomplit auprès des compagnes son apostolat. Très fidèle aux pèlerinages, il est celui qui explique la catholicité, qui conseille et oriente les compagnes soit dans une vie religieuse, soit dans un foyer chrétien, soit vers le laïcat consacré. Tous les témoignages des compagnes concordent. Une des leurs écrit : "Il nous a " aidés à devenir "Compagnons de St François", à croire " à la route, au pèlerinage, comme moyens de cheminer " à la rencontre de Dieu. Il nous a fait croire à l'amitié

(53) Le rôle de F. Stock pendant la seconde guerre mondiale est évoqué dans le chapitre II, seconde partie.

(54) "Si l'on tente de distinguer entre générations de prêtres qui mirent leur marque successive sur l'école théologique lyonnaise (...) un peu à part au rang des formateurs de prêtres et parce qu'il était avant tout pasteur, figure le curé de Notre Dame de St Alban". J. Gadille - Histoire du Diocèse de Lyon - Paris, 1983 - p. 283.

(55) J. Folliet - Le père Rémillieux - Lyon, 1962 - p.

" "compagnon", et nous a fait rester fidèle à notre idéal, " à nos amis. Il a fait de nous des pèlerins" (56).

Enfin, J. Folliet a sa place dans ce grand réseau d'amitiés. Toute sa vie, il est resté attaché à ce mouvement. Sa manière de vivre reflète l'idéal franciscain qui l'habite. Pour comprendre l'amitié que J. Folliet suscite parmi tous ceux qui l'entourent, citons ce témoignage d'un de ceux qui l'ont bien connu : "Aujourd'hui, " où tant d'êtres s'imaginent trouver en dehors de quoi " s'enrichir, on regrette que notre société ne nous offre " pas un plus grand nombre de ces êtres de plénitude, " de liberté et de joie" (57).

IV - LA DIVERSITE, SOURCE D'ENRICHISSEMENT

Un trait caractéristique des Compagnons de St François est sa diversité. Faisant partie de l'A.C.J.F., ils créent des liens avec les mouvements de jeunesse spécialisés. Une volonté de plus en plus affirmée apparaît: celle des compagnons d'ouvrir leurs portes aux jeunes venus de tous les horizons. Un compagnon explique : "Dans " nos bandes, nous tâchions qu'il y ait un peu de tout, " du clochard à l'intellectuel, de l'ouvrier à l'étudiant. " Le rêve pour nos pèlerinages, était de faire rencontrer " 15 jours dans l'année, des gens de partout. Et cela " ne se rencontre plus guère. C'est la grande richesse " des compagnons" (58).

(56) J. Fournier : "Pasteur des âmes" - A.R. - Janvier 1950 - p. 36.

(57) L. Achille : "Son audience non hexagonale" - Bulletin des Facultés Catholiques - Janvier 1983 - p. 35.

(58) Entretien avec le père M. Chartier - 5.12.85.

Au sein du mouvement des Compagnons de St François se retrouvent des membres de la JEC, de la JAC, de la JOC. Dans L'Appel de la route d'Avril 1931, des indications sont données sur les compagnons qui participent au pèlerinage de l'année précédente à Tamié en Haute Savoie. Sont présents des étudiants, des ouvriers, des commerçants, des employés, des séminaristes, des fonctionnaires, des membres des professions libérales : avocats, notaires. Se mêlent également au pèlerinage, un ébéniste, un cultivateur, un peintre, un coiffeur et quelques collégiens. Au sujet des compagnes, C. Huissoud explique qu'elles travaillent presque toutes. Cependant, en majorité, le mouvement Compagnon de St François accueille des membres issus de la classe moyenne.

Du point de vue numérique, il est très difficile de donner un chiffre quantitatif pour deux raisons. La première est que les compagnons n'ont jamais voulu se compter. Ce n'était pas dans leur esprit de tenir des tableaux d'effectifs. La seconde est que certains compagnons participent au pèlerinage annuel sans suivre la vie du mouvement le reste de l'année. D'autres compagnons ne suivent pas la route des pèlerins mais s'abonnent à la revue du mouvement : L'Appel de la route. Il est ainsi impossible de préciser l'importance numérique de ce mouvement.

Au niveau de son recrutement, un élément intéressant se développe. Il s'agit du phénomène de "transmission de générations à générations". A plusieurs reprises, le Compagnon de St François répond à la question : Depuis quand êtes-vous compagnon ? "Je l'ai toujours été, même depuis ma naissance, puisque mes parents sont compagnons. Et je continue à l'être en suivant la vie du mou-

vement" (59).

Ainsi, le mouvement des Compagnons de St François représente une grande famille toujours prête à accueillir autrui. Son désir d'ouvrir ses portes à ceux qui sont différents, constitue une grande richesse. Les compagnons estiment qu'on ne doit jamais refuser quelqu'un. Ils estiment que si c'est eux qui le rejettent, où ira-t-il ?

"Le mouvement des compagnons est difficile à définir parce que depuis toujours et depuis les origines, c'est un carrefour par conséquent c'est un endroit où les hommes se heurtent et se rencontrent. C'est cela la richesse des compagnons. (...) Nous en sommes fiers. Et J. Folliet y tenait beaucoup" (58).

CONCLUSION

Le mouvement Compagnon de St François a mis en place ses structures.

- La route constitue l'élément essentiel de la vie du mouvement.
- Son action est centrée autour de l'apostolat par la chanson.
- Le compagnon se définit surtout par une manière de vivre.
- Enfin, le mouvement se veut ouvert et accueillant.

(59) Entretien avec le père P. Lathuilière - 7.12.85.

En 1938, J. Folliet quitte le mouvement pour laisser la place aux plus jeunes (60). Il écrit à cette date : "Si je vous ai laissés, compagnons et compagnes, " marcher de votre propre initiative, à vos risques et " périls, sur la route, si j'ai senti le besoin de re- " mettre l'autorité du mouvement en d'autres mains que " les miennes, c'est parce que je voulais que vous restiez " jeunes" (61). Ce départ n'est pas une rupture avec le mouvement. La personnalité de J. Folliet, marquée par St François, ne pourra se détacher complètement du mouvement. Malgré ses autres préoccupations, il sera toujours là, soit pour annoncer une conférence ou écrire un article, soit pour conseiller les responsables du mouvement, soit pour partir tant qu'il le pourra, sur les routes de pèlerinage avec les Compagnons de St François. 1938, J. Folliet quitte Paris où pendant huit ans il s'est consacré au journalisme (62). Il s'installe à Lyon afin de succéder à Marius Gonin à la Chronique Sociale de France. De terribles épreuves, celles mêmes que va connaître la France, attendent J. Folliet et les Compagnons de St François.

- (60) Deux dates sont possibles pour le départ de J. Folliet du mouvement : 1933 ou 1938. Il semble bien que ce soit l'année 1938 qui marque son départ. Dans l'A.R. de Novembre-Décembre 1938, trois articles sont consacrés à lui. Un retrace ses dernières paroles lors de la veillée d'adieux organisée par les compagnons. (cf. annexes).
- (61) J. Folliet : "Compagnes, restez jeunes" - A.R. - Novembre-Décembre 1938 - p. 4.
- (62) Il participe à l'Aube (1930), devient secrétaire de rédaction de Sept (1934) et rédacteur en chef de Temps présent (1937).

CHAPITRE DEUXIEME

1939 - 1945

"Les compagnons pendant la seconde

guerre mondiale

Première partie :

Le choc de l'occupation et de la défaite : conséquences

INTRODUCTION

1938, malgré les événements qui se succèdent les Français ne croient pas à la guerre, ou plutôt ils ne la veulent pas, car ils se rappellent les atrocités de la première guerre. Dans l'Appel de la route de Septembre-Octobre 1938, un compagnon écrit : "L'angoissante " étreinte de ces dernières semaines se desserre peu à " peu. Nous avons frôlé l'horrible, et ceux qui gardent " en leur mémoire le souvenir des charniers d'il y a vingt " ans, peuvent apprécier pleinement le don incomparable " de la paix" (1). Malgré ces espoirs, la guerre éclate un an plus tard. Elle dure cinq ans. Comment s'organise la vie des compagnons pendant cette épreuve ?

- D'une part, Lyon s'affirme encore plus comme le centre vivant et essentiel des Compagnons de St François, au moment où cette ville devient la capitale de la Résistance. Et c'est à Lyon qu'est édité la revue des compagnons : La Brindille puisque la parution de l'Appel de la route est interrompue.

- D'autre part, certains compagnons entrent dans la Résistance en participant au lancement et à la diffusion des cahiers et courriers du Témoignage Chrétien. L'histoire

(1) Léon Pierrieau : "Au travail" - A.R. - Septembre-Octobre 1938 - p. 3.

des compagnons ne peut alors, à cette époque, se dissocier de celle de Témoignage chrétien.

- Enfin, les Compagnons de St François font de la Chronique Sociale de France, leur principal lieu de rassemblement, de rayonnement et d'action. La vie des compagnons se trouve ainsi étroitement liée à celle de la Chronique.

I - LYON, NOUVEAU CONTEXTE

A - Les débuts de la Résistance

Le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni s'engagent dans la lutte contre l'Allemagne. Les allemands mènent une guerre éclair qui se solde par un effondrement pour la France, neuf mois plus tard. L'armistice est signée le 22 juin 1940. La France est coupée en deux zones :

- une zone occupée au nord de la ligne de démarcation (2).
- et une zone libre, au sud de cette ligne.

C'est dans ce contexte que Lyon va jouer un rôle essentiel et nouveau, pendant la seconde guerre mondiale.

Une question se pose : Pourquoi Lyon va-t-elle jouer ce rôle ? Trois raisons essentielles l'expliquent. D'une part, du fait que la France soit coupée en deux zones, Lyon devient la capitale de la zone libre où se réfugient beaucoup d'intellectuels, de journalistes et d'écrivains. D'autre part, une tradition historique marque cette antique cité. L'archevêque de Lyon est primat des Gaules. Enfin, le catholicisme social s'affirme d'une manière particulièrement vivante à Lyon, avec la Chronique Sociale, J. Folliet et les Compagnons de St François (3).

- (2) La ligne de démarcation relie Nantua au sud de Tours par Moulins et Bourges puis descend jusqu'à la frontière espagnole par Poitiers et Mont de Marsan.
- (3) M. Ruby - La Résistance à Lyon (19 juin 1940 - 3 septembre 1944) - Lyon 1979 - p. 240.

Jusqu'en novembre 1942, Lyon demeure relativement libre sans occupation allemande. C'est ainsi que se développent les premiers mouvements clandestins de zone sud. Le 14 juillet 1940, est publié à Nantes le dernier numéro d'un hebdomadaire parisien : Temps présent, qui a pris en 1937 la suite de Sept. Stanislas Fumet, ancien directeur de Temps présent réfugié à Lyon, veut faire revivre son journal sous une autre forme. Temps présent devient Temps nouveau. Le premier exemplaire est publié le jour de Noël 1940. Louis Cruvillier, un ancien de l'A.C.J.F. et Compagnon de St François, et des amis de Temps Présent vont prendre la direction de la diffusion et de la propagande. Louis Terrenoire est rédacteur en chef. Son but est de résister au nazisme en rappelant les positions chrétiennes. Dès lors, Temps nouveau constitue une sorte de plaque tournante où se retrouvent tous les catholiques décidés à suivre de telles orientations.

Durant cette période, d'autres initiatives naissent. D'une part, la maison de Stanislas Fumet, dans le quartier lyonnais de St Just, devient le lieu de rassemblement pour ceux qui partagent les mêmes idées. D'autre part, un groupement s'organise autour d'E. Mounier, réfugié lui-aussi à Lyon, et autour d'Esprit (4). Enfin, un autre groupe se constitue : "Les amitiés chrétiennes" autour de l'abbé Glasberg, vicaire à Notre Dame de St Alban. Cette paroisse, c'est la paroisse de l'abbé Remilieux, Compagnon de St François, qui va devenir un précurseur en ce qui concerne la liturgie et la vie communautaire (5).

(4) Autour d'E. Mounier, des personnalités lyonnaises sont à noter : S. Fumet, R. d'Harcourt, F. de Menthon, J. Lacroix et J. Hours, tous deux faisant partie de la Chronique.

(5) cf. Chapitre III - Première partie.

Dès la fin de l'année 1941, le père Chaillet fonde le premier cahier du "Témoignage chrétien", auquel vont participer des Compagnons de St François. Ainsi voient le jour toute une série d'initiatives, de regroupements, de réflexions suite au choc de la défaite et de l'occupation. J. Folliet et les compagnons vont y trouver une place de choix.

B - Une lumière dans la nuit : La Brindille

Pendant que des centres de résistance se forment peu à peu à Lyon, les Compagnons de St François eux aussi, vont faire de cette ville le lieu de leur unité.

En effet, dès 1940, la parution de la revue des Compagnons de St François : L'Appel de la route est interrompue. Certains compagnons de la zone nord occupée se replient en zone sud. Ils décident alors de choisir La Brindille comme revue de leur mouvement. La Brindille qui existe depuis Octobre 1934, était une revue de liaison pour la bande de la région lyonnaise. Elle s'intitulait: La Brindille, lien mensuel. Bandes du Lyonnais et du Dauphiné. A partir d'Avril 1939, elle s'intitule : La Brindille, lien mensuel. Bandes de la Vallée du Rhône. Elle va en fait devenir l'organe national de la revue compagnons, jusqu'en 1946.

Que deviennent les compagnons sous l'occupation ?

Dès 1940, certains sont mobilisés et faits prisonniers. C'est le cas de J. Folliet. En Juillet 1940, il est pris par les allemands sur la ligne Maginot puis

envoyé en captivité. Il écrira plus tard : "... je prenais
 " de "grandes vacances" derrière les barbelés à l'oflag
 " XIII B de Nuremberg, puis en Prusse Orientale au Stalag
 " I A, camp des aspirants d'où je fus rapatrié pour mala-
 " die, en Août 1942" (6). L'abbé Michel Chartier (7) est
 également fait prisonnier. Quant aux compagnons lyonnais
 pour une grande part, ils entrent dans la Résistance.
 Ils travaillent dès 1941 à l'élaboration des cahiers du
 Témoignage Chrétien. Mais si certains optent pour cette
 voie, tous ne prennent pas une orientation aussi rapide.
 " J. Folliet au départ était pétainiste. Il était pour
 " l'unité française. Mais à son retour de captivité, en
 " 1942, il rentre dans la Résistance. Quelles sont les
 " raisons de ce choix ? Il semble d'une part que la capti-
 " vité l'ait beaucoup marqué. D'autre part, il y a eu
 " des exactions contre les juifs. Enfin, une partie de
 " ses amis résistaient. Ce système des amitiés a pu l'in-
 " fluencer" (8).

La revue La Brindille va être le lien qui permet
 de maintenir une certaine unité entre les compagnons dis-
 persés. Le bulletin se constitue au départ de quatre pa-
 ges. Jusqu'en Février 1942, une flamme rouge est imprimée
 en tête de la couverture. C'est un lien mensuel, il paraît
 tous les mois. A partir d'Avril 1942, l'entête change.
 Elle représente l'insigne des compagnons, avec les deux
 lettres P et X, première et dernière lettre de Pax (la Paix).
 Le nombre de pages varie entre 5 et 10. En 1943, un bulletin
 de La Brindille est imprimé d'un format plus petit. Il
 compte entre 15 et 25 pages. La

- (6) J. Folliet : "La vie secrète de la Chronique pendant
 la guerre et sous l'occupation" - Chronique Sociale
 de France - Décembre 1962 - p. 635.
- (7) L'abbé M. Chartier sera en 1945 le fondateur de la
 branche "Foyers" des Compagnons de St François. Il
 sera également aumonier international en 1952.
- (8) Entretien avec le père Ch. Ponson - 30.04.85.

mission de ce mensuel est de faire passer un message d'espoir et de courage. Le père Fauconnier écrit : "... être " Compagnon de Saint François, c'est être au service du " Christ, dans nos frères, jusqu'au don total de nous- " mêmes, c'est préférer la mort à la trahison de notre " idéal de paix totale" (9). Par l'intermédiaire de ces paroles, la Brindille rappelle l'idéal qui doit habiter les compagnons durant l'épreuve de la guerre infligée au pays. Beaucoup de familles compagnons ont éclaté. Elles souffrent à cause de la séparation de l'éloignement, ou des conditions difficiles de vie. Un des leurs écrit: " Ah, quelles heures pénibles nous vivons... Dans beau- " coup de foyers des coeurs saignent toujours parce que " l'exil d'un être cher se prolonge... Des enfants endu- " rent dans leur corps innocent le tourment de la faim... " Par l'acceptation de la souffrance, nous collaborerons " à l'expansion du royaume de Dieu. Notre Seigneur a sauvé " l'humanité par sa croix. Nos douleurs peuvent avoir " une valeur rédemptrice" (10). Durant ces années de souffrances, la Brindille apporte la permanence de l'idéal franciscain, de sa spiritualité. Les compagnons ne doivent pas oublier qu'ils sont amenés à souffrir pour le Christ. Leurs regards doivent se porter vers St François qui lui aussi a connu le calvaire chrétien.

La Brindille est un lien d'unité. Il publie lorsqu'il en a la possibilité, des nouvelles de ceux qui sont loin. En 1941, un paragraphe est réservé à J. Folliet. Il écrit : "Aujourd'hui, 20 mai, me voilà bien loin " de Nuremberg. J'ai quitté l'oflag XIII (...), je suis " arrivé au Stalag I A, où se trouvent rassemblés beaucoup

(9) Abbé Fauconnier : "Avons-nous compris ? ..." - La Brindille - Septembre 1940 - p. 2.

(10) Père Basile - La Brindille - Mars 1941 - p. 1.

" d'aspirants. (...) Evidemment, ici, la vie sera un peu plus rude qu'à l'Oflag, où nous avons fini par nous aménager une vie intellectuelle et spirituelle, mais il nous reste le bon Dieu, la chanson, l'amitié et la pensée par laquelle, au moins sur le plan divin, nous servons la France, l'Empire et la paix du monde" (11).

Pendant l'occupation, les pèlerinages ne sont pas interrompus. En 1940, un pèlerinage à Chartres et à Lisieux ont lieu. En 1941, un pèlerinage à La Salette et à Notre Dame du Puy se déroulent. En 1942, des compagnes partent pour Notre Dame du Chêne et vers la Somme (12).

Grâce à la Brindille, les compagnons continuent leurs routes. Ils reçoivent des nouvelles de ceux qui sont partis. Elle constitue une sorte de lumière, durant ces cinq années de souffrance. Elle permet de faire passer un message d'espoir aux compagnons.

Dans un poème, écrit pendant sa captivité, J. Folliet exprime ce qu'il ressent :

"Du plus noir de notre misère,
Voyez tendre, vers vous Seigneur,
Nos mains dolentes et nos coeurs,
Comme des fleurs vers la Lumière.

Nous vous désirons, ô clarté,
Parce que la nuit qui nous hante,
Roulant son flux d'ombre démente,
Nous assiège de tous côtés.

(...)

Ah, donnez-nous la patience,
De l'amour, plus fort que la mort,
Et dispensez-nous à pleins bords,
Le sang vermeil de l'Espérance" (13).

(11) "Nouvelles des prisonniers" - La Brindille - Juillet 1941 - p. 5.

(12) Ces indications proviennent de la chronologie établie par le père P. Lathuilière.

(13) J. Folliet : "Prière après la deuxième année de captivité" - La Brindille - Décembre 1942 - p. 4.

II - LES CAHIERS ET COURRIERS DU TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

Le père Chaillet fonde Témoignage Chrétien à la suite de trois événements : la rencontre avec Henri Frenay, fondateur de "Combat", celle qui a lieu avec Louis Cruvillier, Compagnon de St François et enfin l'influence du père Fessard qui écrit un manuscrit rappelant le caractère anti-chrétien du national-socialisme. Le père Fessard est soutenu par les pères de Lubac et Ganne, par l'abbé Glasberg et par des laïcs comme Robert d'Harcourt et J. Hours. Louis Cruvillier est un ancien de l'A.C.J.F., étudiant mais très bon organisateur. Il a alors vingt-quatre ans. Henri Frenay encourage le père Chaillet et même lui propose son appui. Combat fournit dès le départ de l'argent et une imprimerie à Témoignage Chrétien (14). Le père Chaillet se réfère essentiellement à un grand théologien de l'église : Jean Adam Moehler. Les thèmes principaux de son oeuvre sont orientés vers l'unité de l'Eglise, vers la recherche de la vérité. Ces idées s'inscrivent dans le respect de la hiérarchie catholique.

De novembre 1941 à la Libération, quinze cahiers clandestins du Témoignage Chrétien sont publiés. Les compagnons prennent une part importante dans cette publication, notamment par l'intermédiaire de L. Cruvillier. Chaque cahier se penche sur un problème particulier. Le premier numéro a pour titre : "France, prends garde de perdre ton âme". "Notre combat" (déc. 1941 - janv. 1942); "les racistes peints par eux-mêmes" (Fév. - Mars 1942); "Droits de l'homme et du chrétien" (juin - juillet 1942); "Les voiles se déchirent" (Août 1943) ; "Espoir de la

(14) M. Ruby - op. cité - p. 247 - 248.

France" (Juillet 1944). Tels sont parmi d'autres, les titres de certains cahiers.

Les objectifs de Témoignage Chrétien sont clairs: " Il s'agit de s'engager dans la Résistance, Résistance " spirituelle et chrétienne d'abord, Résistance patrioti- " que aussi - mais non Résistance politique au sens étroit " du terme" (15).

Avec l'accroissement des tirages, le problème de la diffusion se pose. Au début, ce sont les militants de Combat qui l'assurent mais, par la suite, à cause des arrestations de 1942, la diffusion se fait d'une manière autonome. Témoignage Chrétien crée son propre réseau. C'est Louis Cruvillier, C.S.F., qui est responsable de la diffusion. En effet, le père Chaillet devine chez L. Cruvillier celui qui deviendra son collaborateur de confiance. Sa mission est de répandre les "cahiers" dans Lyon, capitale de la zone libre. Stanislas Fumet le présente à des chefs clandestins comme F. de Menthon et plus tard à G. Bidault, lorsque celui-ci reviendra de captivité. L'activité de L. Cruvillier va bientôt dépasser la région lyonnaise. Il doit trouver dans les villes des hommes ou des femmes pour distribuer ce journal chrétien clandestin. Les cahiers du Témoignage Chrétien sont répartis un peu partout. Certains milieux lui font bon accueil, surtout du côté des intellectuels. Dans la région lyonnaise, la diffusion est de 7 000 exemplaires, Marseille et Toulouse en reçoivent 4 000. A Toulouse, la liaison s'est faite facilement à cause de la présence de Monseigneur Saliège qui refuse toute collaboration.

(15) id. - p. 258.

Dans les villes de Clermont-Ferrand, Béziers, Limoges, Montpellier et Avignon, des centres se forment. A Lyon, Cruvillier est aidé de deux étudiants en médecine : F. Belot et A. Drogout. En mai 1942, L. Cruvillier quitte Lyon car il a des difficultés avec la police de Vichy. Il est obligé de se réfugier en Suisse avec sa femme et ses enfants. C'est alors que se concrétise plus encore l'imbrication entre Témoignage Chrétien et les Compagnons de St François, puisqu'il choisit pour le remplacer A. Némoz, lui-même Compagnon de St François (16). De ce dernier, J. Folliet dit : "Adrien Némoz s'en tira indemne; je crois qu'il dut son salut à un sang froid inaltérable, à un flegme que rien ne pouvait démonter et à l'aisance avec laquelle il savait se composer, lui Dauphinois malin, un visage et un comportement apparemment idiots" (17).

A partir de 1943, le père Chaillet part dans l'Isère. C'est la deuxième période du Témoignage Chrétien. J. Hours et J. Folliet participent alors au comité de rédaction des numéros. André Mandouze, Compagnon de St François, joue un rôle essentiel à cette époque-là. Par la présence de J. Folliet au comité de rédaction, la chronique est amenée à prendre une place plus grande dans la mouvance de la Résistance animée par Témoignage Chrétien. A titre d'exemple, dans les bureaux de la Chronique des militants sont recrutés pour participer à l'action de Témoignage Chrétien. J. Folliet raconte : "L'aide principale que nous apportâmes à "Témoignage Chrétien" consista dans l'installation d'un relais et d'une "boîte aux lettres", tâche à laquelle nos bureaux se prêtaient

(16) J. Folliet : "La vie secrète de la Chronique pendant la guerre et sous l'occupation" - Chronique Sociale de France - Décembre 1962 - p. 645.

(17) id.

" facilement. (...) en même temps, nous assurions la diffusion de T.C. dans certains secteurs; nous fournissions des renseignements, et parfois des articles à sa rédaction, ..." (16).

Quels sont les militants de Témoignage Chrétien ?

Ceux-ci font partie essentiellement des milieux des catholiques sociaux et des démocrates chrétiens. Il y a d'abord des Compagnons de St François. Il y a aussi des militants de la "Jeune République" ou des lecteurs et anciens lecteurs de L'aube, Sept, Temps présent. On retrouve des membres de la Chronique Sociale, des Syndicalistes, des membres de la Paroisse universitaire, des membres de la JEC, la JAC et la JOC (18).

Dès 1942, quatre hommes consacrent leur temps à la fabrication des cahiers. Eugène Pons, ancien du Sillon va assurer ce travail jusqu'à son arrestation en mai 1944. Il est aidé de son gendre Pierre Barnier, Compagnon de St François, du contremaître Henri Vernier et de l'ouvrier Marcel Planchet. Ils travaillent clandestinement dans une imprimerie "Neveu et Cie" du vendredi au lundi matin, rue Vieille Monnaie, en plein coeur de Lyon.

Témoignage Chrétien s'implante de plus en plus en zone sud. Dans le Sud-ouest, la distribution s'effectue à partir de Montauban et Toulouse. Dans le Midi, il

(18) R. Bédarida - Histoire du Témoignage Chrétien - Paris, 1977 - p. 25.

se développe à Montpellier et à Marseille. A Nice, à Avignon, Robert Maddalena, Compagnon de St François, en assure l'expansion. Il est arrêté en 1944 et déporté. A Monaco, le père J. Boulier, un des trois fondateurs des Compagnons de St François, est un membre actif. Le réseau devient puissant mêlant dans la même lutte Compagnons de St François et membres d'autres mouvements.

Dans le quatorzième cahier "Exigences de la Libération", la phrase de Péguy est citée en tête du numéro : "Je désobéirai si la justice et la vérité l'exigent".

Pendant ces années de souffrance, les compagnons participent à un combat en s'engageant contre le nazisme qui représente un danger pour la liberté religieuse de leur pays. Ils orientent leur lutte contre l'antisémitisme hitlérien. Et dès Janvier 1943, les cahiers du Témoignage Chrétien mettent en accusation le gouvernement de Vichy. Témoignage Chrétien tient une place très importante dans la presse de la Résistance française. Il défend les valeurs chrétiennes essentielles.

Pour les Compagnons de St François qui constituent un des éléments fondamentaux de Témoignage Chrétien, et qui avaient tant prôné le rapprochement Franco-Allemand et la paix, c'est sans doute une prise de conscience déchirante de se trouver engagés dans une lutte sans merci contre des allemands.

" Carlhian qui fait publier ses écrits à la Chronique;
 " J. Vialatoux, qui est professeur de philosophie travail-
 " lant avec F. Gay ; le docteur R. Biot qui apporte une
 " réflexion spirituelle sur le corps et la science ; l'ab-
 " bé Monchanin qui s'est penché sur la pensée hindouiste"
 (22).

Le père de Lubac cite également les personnalités marquantes de la Chronique dans les années 1930-1940, ce qui prouve la grande richesse et la grande diversité de ce lieu. Autour de l'abbé Monchanin, se rassemblent, Victor Carlhian, Joseph Vialatoux, le maître intellectuel de la Chronique, les historiens J. Hours et André Latreille, les philosophes Pierre Lachière-Rey, Gabriel Madinier, Jean Lacroix, le colonel André Rouillet (23).

La Chronique Sociale de cette époque essaye d'aborder les problèmes du monde en y apportant des réponses animées par la foi chrétienne. C'est un organe lyonnais mais qui avait une influence sur toute la région du Sud-Est.

Ainsi, par l'intermédiaire de J. Folliet, se rejoignent un peu avant la guerre et pendant la guerre deux courants à l'origine distincts, quoique très proche: les Compagnons de St François et la Chronique Sociale de France.

(22) id.

(23) Père de Lubac - Images de l'abbé Monchanin - Lyon, 1967 - p. 29.

B - Une équipe au Travail

Dès 1940, les Compagnons de St François se mêlent à la vie de la Chronique. Jusqu'en 1942, durant la captivité de J. Folliet, c'est S. Mingeolet, compagne de St François, qui dirige la Chronique à sa place. Elle est aidée de ses deux collaboratrices : M. Pagès et M. Picard. Autour de ce noyau, des personnalités différentes viennent se greffer : les anciens comme A. Crétinon, E. Gounot, F. Charmetant, le docteur R. Biot, J. Vialatoux, les plus jeunes, l'abbé Igonin, J. Lacroix, J. Hours, L. Naillod, A. Delorme, E. Gounot, A. Némoz Compagnon de St François, les jumeaux Barnier Compagnons de St François, G. Dru, R. Radison, N. Fournier et J. Duplacy tous deux Compagnons de St François. D'autres restent captifs: l'abbé M. Lacroix, l'abbé M. Chartier, tous deux Compagnons de St François et M. Vittet (24).

Sylvie Mingeolet sauve pendant la guerre toute l'organisation lyonnaise dirigée jusqu'alors par M. Gonin: la revue La Chronique, le secrétaire social, et le secrétariat des semaines sociales. Avec ses deux collaboratrices, elle crée un bulletin intitulé La Veilleuse qui paraît dès octobre 1939. C'est avec J. Folliet que S. Mingeolet choisit ce titre. Dans le premier numéro de la Veilleuse, J. Folliet écrit : "Mais une veilleuse, " c'est un espoir. Elle conserve vive la flamme où s'allumeront les foyers et les brasiers. Quand on sera tenté " de désespérer de la lumière, il suffira de regarder " la veilleuse pour retrouver confiance en l'avenir. Nos

(24) J. Folliet - op. cité - p. 634 - 635.

" mouvements revivront, notre action ressuscitera parce " que nous garderons la flamme dans nos coeurs" (25). Ce bulletin est lancé pour tous les amis mobilisés. La présentation ressemble à celle de la Brindille. Il y a des nouvelles de ceux qui sont prisonniers. Il y a également une présentation des activités qui se déroulent à la Chronique et chez les Compagnons de St François. En parlant de Sylvie Mingeolet, J. Folliet écrit : "Dans " ces ténèbres, elle fut vraiment la "veilleuse", pour " reprendre le titre que nous avions, elle et moi, donné " au petit bulletin vert à l'usage des mobilisés amis; " il rendit coeur à quelques centaines de lyonnais mobi- " lisés" (26).

Au retour de sa captivité en Août 1942, J. Folliet rentre dans la clandestinité. En effet, par le seul fait de son appartenance à la Chronique, il est entraîné dans les milieux de Résistance. La Chronique sociale décide d'orienter son action vers la clandestinité, en écrivant et en diffusant les vérités qui ne pouvaient se dire publiquement. Tout d'abord, la Chronique diffuse des textes pontificaux contre le Nazisme et le Fascisme. Elle participe également au lancement de Témoignage Chrétien en organisant un relais de distribution. Parler, écrire ne suffit pas. Il faut agir, afin de porter secours à ceux dont la guerre menace l'existence. L'équipe de la Chronique s'occupe tout d'abord des juifs. Il faut alors accueillir tous ceux qui viennent pour obtenir des faux papiers, des fausses cartes d'alimentations et rechercher des hébergements. Le dévouement de certaines compagnes et le travail qu'elles accomplissent sont exemplaires.

(25) J. Folliet : "Avec ceux qui sont partis"- La veilleuse octobre 1939 - p. 3.

(26) Sylvie Mingeolet, Souvenirs et Témoignages - Lyon, 1958 - p. 18.

Rolande Birgy conduit clandestinement des centaines d'enfants juifs en Suisse. Juliette Vidal, aidée de son amie, Marinette Guy, transforme un foyer à St Etienne et une colonie de vacances à Chamonix, en refuges pour de jeunes israélites (27). La Chronique se tourne également vers les autres résistants, les prisonniers, les réfractaires du service du travail obligatoire. En tant qu'ancien prisonnier, J. Folliet fait partie du M.N.P.G.D. (28). Dans les notes que J. Folliet a écrit sur ses prises de position, pendant la seconde guerre, il note : "Nous ne voulions ni condamner Vichy "in toto" ni adhérer inconditionnellement "in globo" au Gaullisme. Cette position écartelée, la seule pourtant conforme à notre vocation, supposait du discernement, de la finesse... et du silence, même lorsque nous aurions eu besoin de crier" (29).

En Juillet 1944, a lieu pour l'équipe de la Chronique un évènement qui devait tous la marquer. J. Folliet raconte : "Cet après-midi de Juillet 1944, jamais je ne l'oublierai. (...) Passant par Bellecour pour me rendre à mon bureau - celui de Marius Gonin - l'éclat du soleil et le poids de la chaleur m'avaient poussé à prendre le côté de l'ombre, sous les voûtes des maronniers. Je marchais distraitement, quand je vis de l'autre côté de la place, une foule d'où échappait un gémissement continu. je m'arrêtais quelques secondes, la curiosité me sollicitant par un mouvement instinctif. La réflexion arrêta mon geste. A l'époque, foule signifiait arrivée de la police allemande ; ayant quel-

(27) J. Folliet : "La vie secrète de la Chronique pendant la guerre et sous l'occupation" - Chronique Sociale de France - Décembre 1962 - p. 646 - 648.

(28) M.N.P.G.D. : Mouvement National des Prisonniers et Déportés. Le président est F. Miterrand.

(29) J. Folliet - op. cité - p. 639.

" ques raisons de ne pas attirer sur moi la curiosité
 " policière, je poursuivis mon chemin. Au bureau, je trou-
 " vais mes collaboratrices bouleversées. L'une d'entre
 " elles avait vu : cinq cadavres étendus sur le trottoir,
 " (...) en face d'un café, dont la veille, une bombe ré-
 " sistante avait soufflé la devanture ; des soldats alle-
 " mands avaient tiré d'un camion, ces malheureux, mitrail-
 " lés sur place ; (...) sur la fin de l'après-midi, je
 " sus la vérité par un témoin oculaire. Gilbert Dru était
 " parmi les victimes, et, avec lui, un autre de mes com-
 " pagnons, Francis Chirat : deux militants chrétiens,
 " deux combattants, qui incarnaient ce que la Résistance
 " avait de plus pur. Ce trottoir était leur champ d'hon-
 " neur" (30).

Après la mort de ses deux amis, J. Folliet préfère partir de Lyon pendant quelques temps. Il se réfugie à la colonie judéo-chrétienne de Juliette Vidal, près de Roanne. En effet, la police allemande a trouvé sur les victimes des papiers de la Chronique, le citant.

Ainsi, face au choc de la défaite et de l'occupation, les Compagnons de St François bien qu'engagés dans la lutte contre l'occupant n'en continuent pas moins, à travers la Chronique Sociale, leur oeuvre d'approfondissement d'étude et de rayonnement.

(30) J. Folliet - Le ferme propos - Lyon, 1958 - p. 2-
 et 3.

CONCLUSION

En raison de la guerre et des circonstances historiques, Lyon constitue le lieu de rassemblement pour les Compagnons de St François.

Participer à la diffusion de Témoignage Chrétien , travailler à la Chronique, crée entre eux des liens indissolubles. Il se révèlent par leur courage.

Dans un de ses cahiers "Où allons-nous ?", en Août-Septembre 1943, Témoignage Chrétien publie cette phrase de Bernanos : "C'est vrai que nous ne donnons jamais notre modeste mesure que dans des circonstances exceptionnelles" (31). En cela, ils rejoignent d'autres compagnons qui, dans un contexte différent, apportent un témoignage exemplaire, comme celui de l'abbé Franz Stock.

(31) Bernanos "Où allons-nous ?" - R. Bédarida - op. cité - p. 110.

Seconde partie :

Une vie consacrée :

Franz Stock

INTRODUCTION

Les Compagnons de St François se définissent par leur spiritualité franciscaine. Ils se définissent également par un idéal, la paix et tout spécialement le rapprochement Franco-Allemand, rendu bien précaire par la seconde guerre mondiale. Un des leurs va incarner pendant ces années terribles cet idéal. Il se nomme Franz Stock.

Cet allemand, originaire de Westphalie, découvre avant le conflit, sa vocation profonde pour la France sa seconde patrie.

Ensuite, durant tout l'affrontement, il consacre son temps à soulager les souffrances des prisonniers dans les prisons françaises. Il assiste jusque dans leurs derniers instants, les condamnés à mort.

Toujours préoccupé de ceux qui souffrent, quand les combats cessent, il se tourne vers ses compatriotes: les jeunes séminaristes allemands internés à Chartres.

I - UNE VOCATION POUR LA FRANCE

Franz Stock est né en 1904 à Neheim en Westphalie. Il est l'aîné d'une famille de neuf enfants. Dès l'âge de 12 ans, il songe à devenir prêtre. Il participe à deux mouvements de jeunesse allemande dès 1918 : le "Neudeutschland" et surtout le "Quickborn" (1). C'est par l'intermédiaire de ces deux mouvements, qu'il découvre sa vocation pour l'idéal de paix et de la fraternité entre les peuples. Quelques années plus tard, il fait son entrée au Grand Séminaire de Paderborn.

En 1926, il participe au congrès de Bierville, accompagné de jeunes allemands. A cette occasion, il fait la connaissance de J. Folliet. De là, naît une amitié profonde entre les deux hommes. J. Folliet le décrit ainsi : "Grand blond, mince, racé, il évoquait par son allure " et son visage, les anges sculptés des vieilles cathédrales gothiques allemandes" (2). A Bierville, F. Stock et J. Folliet discutent beaucoup. Le jeune allemand confie ses projets : il aimerait poursuivre ses études dans une université française. J. Folliet lui conseille de venir faire ses études au Séminaire des Carmes, auquel lui-même se destine. Il arrive ainsi à Paris à Pâques 1928. Mais la vie dans ce séminaire français est bien rude moralement. Durant cette période d'après-guerre, Franz est sûrement le premier allemand à oser une telle démarche. Certains prêtres, anciens combattants de 14 - 18, lui réservent un accueil peu chaleureux. Mais F. Stock ne leur montre aucune rancœur. Entre temps, J. Folliet fonde

- (1) Le mouvement des Quickborn dont nous avons parlé dans le premier chapitre est animé par trois éléments essentiels : la route, la chanson et la foi chrétienne.
- (2) E. Michelet : "Une figure inoubliable" - A.C. - 1er trimestre 1984 - p. 6.

le mouvement des Compagnons de St François. Les aspirations de ce mouvement correspondent vraiment à celles du jeune allemand : la route, la simplicité, la chanson et la paix. Il devient le premier compagnon allemand. Il fait venir à Paris un de ses meilleurs amis : Rudolf Dietrich qui s'inscrit également aux facultés catholiques. Mais tous deux repartent à Paderborn en Juillet 1929 pour terminer leurs études. Une fois en Allemagne, Franz organise de multiples conférences sur la France, ce pays qu'il aime tant. Il parle aussi des Compagnons de St François et fonde ainsi le mouvement en Allemagne en 1930 (3).

En 1931, les Compagnons de St François organisent un pèlerinage au Luxembourg. Une étape est prévue à Grevenmacher où Franz doit les rejoindre. C'est Léon Pierrieau qui est responsable de l'organisation. A l'arrivée de F. Stock, il refuse dans un premier temps de le voir. En effet, sa haine envers les Allemands datant de 14 - 18 est trop proche. Devenu compagnon, il adhère à l'idéal de la paix et de la fraternité ; mais avec les Allemands, c'est impossible. Cependant, F. Stock ne se décourage pas. L. Pierrieau écrit plus tard : "Il vint à moi, la main tendue, son regard profond et doux fixé sur moi. J'en fus bouleversé et de ce jour date une conversion et une amitié d'éternité pour lui" (4). Déjà, F. Stock est un apôtre de la paix convaincu. Son désir de réconcilier deux peuples ennemis l'habitera jusqu'à sa mort.

En mars 1932, il devient prêtre dans la cathédrale de Paderborn. L'Appel de la route de la même année annonce aux compagnons cette bonne nouvelle : "Il faut

(3) cf. M. A. Rousseau - Franz Stock - Paris, 1969.

(4) id.

" que nous prenions une vive part à la joie de Franz,
 " notre premier compagnon allemand, qui sera désormais
 " un de nos aumoniers. (...) Nous comptons sur vos prières
 " sacerdotales (5) pour faire rayonner, en votre patrie,
 " notre esprit et nos idées comme pour nous faire connaî-
 " tre l'âme profonde et vaillante de l'Allemagne catho-
 " lique" (6).

En 1934, F. Stock reçoit une nouvelle qui le comble de joie. Il est nommé Recteur à la Mission Allemande de Paris. Il doit cette nomination à M. Verdier, supérieur du séminaire des Carmes et futur cardinal, qui a été profondément marqué par sa personnalité. Franz Stock s'installe rue Lhomond dans le 5ème arrondissement. Il a alors 30 ans. Il confie à ses amis : "Sans doute, nous disait-il, mon prénom m'a voué à la France" (7). Il ne se doutait pas encore où cette vocation allait le mener.

De 1934 à 1939, il continue à croire à la paix malgré la montée du nazisme en Allemagne. Il occupe une fonction officielle et dépend directement de l'ambassade d'Allemagne. Ses journées sont égayées par les visites fréquentes des Compagnons de St François, qui lui restent fidèles. Ensemble, ils organisent des rencontres franco-allemandes. A l'occasion de la "Saint François d'Assise", au sein de la paroisse dont il dépend, F. Stock participe, aidé des compagnons, à une soirée commune franco-allemande.

(5) Le rédacteur de cet article s'adresse à F. Stock et à deux de ses amis allemands, qui tous trois ont été ordonnés prêtres.

(6) A.R. - Mai-Juin 1932 - p. 43.

(7) P. Maureille : Franz Stock - A.C. - 1er trimestre 1984 - p. 3.

Chaque pays présente danses et folklores de ses régions (8). L'abbé Stock écrit dans un rapport consacré à la vie de la paroisse : "La collaboration avec la jeunesse française ou en général avec les catholiques français a été facile et plus spontanée dans les années passées. Mais, malgré une situation politique plus tendue, (...) nous n'avons pas eu à renoncer à une certaine collaboration et à un travail de rapprochement. (...) Ce fut le cas surtout des Compagnons de St François qui vinrent plus d'une fois prendre part ouvertement à nos manifestations" (9).

L'abbé Stock est un peu poète écrivain, peintre. Il aime la nature. Dans ses moments de liberté, il part en Bretagne. Ce coin de France est celui qui le marque le plus. Il est attiré par cette terre des Bretons où il peut redécouvrir une vie simple et rude, au son continu des vagues qui viennent s'éclater contre les rochers.

Mais déjà, les menaces de guerre se précisent. L'abbé Stock pressent qu'il va être déchiré entre sa vraie patrie : l'Allemagne, et la seconde la France. Tous ses travaux en faveur de la paix sont-ils vains ? Il n'arrive pas à le croire. Le 27 août 1939, l'ambassade lui donne l'ordre de quitter Paris. Hitler envahit la Pologne, c'est la guerre. L'abbé Stock ne sait pas qu'il reverra si tôt ce pays qu'il aime tant : la France. Mais la terre si chère à son coeur verra revenir celui qui accomplira une oeuvre étonnante de paix et celui que l'on nommera "l'archange en enfer".

(8) cf. M. A. Rousseau - op. cité.

(9) R. Closset - Franz Stock - Paris, 1964 - p. 21.

J. Folliet écrit : "Je conserve l'une de ses
" images d'ordination (...), elle porte au verso, écrite
" de sa main, la citation suivante : "Pour éclairer ceux
" qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de
" la mort et pour diriger nos pas dans le chemin de paix".
" Sans en percevoir encore la réalisation précise, Franz,
" ce jeune archange blond qui ressemblait au chevalier
" de Bamberg, traçait le programme de sa vie" (10).

(10) J. Folliet - Le ferme propos - Lyon, 1958 - p. 94.

II - L'APOTRE DU RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND

A - Le prêtre

Dès son retour à Paris en octobre 1940, F. Stock reprend son poste de recteur de la paroisse allemande. Mais déjà, une idée le poursuit : il veut rencontrer Otto Abetz, ambassadeur allemand en France. Il obtient de lui, en novembre 1940, l'autorisation de visiter les Français détenus. Commencent alors pour cet aumonier quatre années de dévouement et de souffrances dans les prisons de la Santé, de Fresnes et du Cherche Midi. En tant que recteur de la mission catholique allemande de Paris, il remplit une fonction officielle. Il s'occupe de ses paroissiens, pour la plupart des bureaucrates, des soldats et des officiers des forces d'occupation. Mais à côté de cela, tous les jours, il met en péril sa vie, en assurant la liaison entre les prisonniers et leurs familles. Edmond Michelet témoigne : "Cette activité le fit littéralement " pénétrer dans la vallée de la mort avec près de 2 000 " condamnés dont il partagea l'agonie, leur attestant " par sa présence qu'ils ne gravissaient pas seuls le " calvaire" (11).

Tous ceux qui ont connu l'abbé Stock et qui n'ont pas été condamnés à mort, gardent de lui cette même image : celui de l'homme qui est avant tout un prêtre. Toute sa vie durant, F. Stock fonde son apostolat sur la paix. Tout d'abord, il croit à la paix entre les na-

(11) E. Michelet - op. cité - p. 5.

tions. Puis il tient à réconcilier les hommes entre eux (12). Quand il entre dans une cellule, il n'y a plus de français, ni d'anglais, ni d'allemands, mais des hommes.

Précepte difficile à réaliser pendant cette période de la seconde guerre mondiale où tant d'hommes ont été déportés, torturés, massacrés. Le général de Cossé-Brissac raconte le souvenir qu'il garde de l'abbé F. Stock. Lorsque celui-ci rentre dans sa cellule, il lui dit :
 " Mon père, je me suis surpris aujourd'hui à prier pour
 " votre pays, mais je note qu'il a été converti par un
 " anglais". Lui de me répondre, de sa voix douce et égale:
 " Mon fils, aux yeux de Dieu, il n'y a ni Anglais, ni
 " Allemands, ni Français. Il n'y a que des hommes... et
 " moi qui vous parle, je ne suis qu'un prêtre de l'évê-
 " que de Paris" (13).

Si Franz Stock réalise tout ce travail dans les prisons de détenus, c'est parce que la hiérarchie militaire allemande lui fait entièrement confiance. Il est tout d'abord un prêtre et en plus un Allemand. Cette vocation de paix habite l'abbé Stock depuis longtemps. Lorsqu'il poursuit ses études au Séminaire des Carmes à Paris, il confie à un de ses amis : "... un prêtre catholique ne doit-il pas s'efforcer plus que tout autre de mettre des ponts sur les frontières nationales, politiques ou sociales" (14).

A son arrivée à Fresnes, Edmond Michelet réclame un aumonier. Il ne s'attend absolument pas à voir arriver un prêtre allemand. Sa déception est sûrement visible

(12) id.

(13) R. Closset - op. cité - p. 71.

(14) P. Maureille - op. cité - p. 3.

puisque l'abbé Stock s'en rend compte. Avant de repartir le prêtre lui propose de réciter un dernier Ave Maria: " On s'était remis à genoux en tournant le dos au Feldwebel, devant la petite table rugueuse qui avait servi d'autel. Il poursuit du même ton monocorde : Ave Maria, gratia plena... votre femme est venue me voir hier. Elle se porte très bien, tous vos enfants aussi. Dominus tecum... Elle vous fait dire de ne pas vous inquiéter. Tout va bien à la maison... Benedicta tu in mulieribus" (15).

Ces phrases qui peuvent paraître dans un autre contexte insignifiantes sont une véritable source de réconfort et d'espoir pour chaque prisonnier qui les entend. C'est de cette manière que, pendant quatre ans, F. Stock va mettre en pratique le précepte de son maître : "J'étais en prison et vous m'avez visité". Un prisonnier témoigne en disant : "De lui émanait une extraordinaire distinction - reflet d'une âme surnaturelle. Il était avant tout prêtre - Jésus Christ vivait en lui" (16).

B - Celui qui sauve

Franz Stock rentre en contact avec tous les prisonniers qui le désirent. Il est prêtre, non seulement en leur apportant les secours de la foi, mais aussi en partageant leur souffrance face aux heures terribles qui les attendent. Un prisonnier témoigne en disant : "... son apostolat était avant tout de soulager la souffrance, spécialement la souffrance morale contre la-

(15) Anne Derville : "l'abbé Stock, archange en enfer" - La vie catholique illustrée - p. 8.

(16) Général de Cossé-Brissac, R. Closset - op. cité - p. 71.

" quelle l'homme le plus fort est parfaitement désarmé" (17). Par sa seule présence et par son sourire, les prisonniers comprennent que Franz Stock communique à leurs épreuves. Il entre dans la cellule du prisonnier, vient s'asseoir à côté de lui. Très souvent il écoute. Il est très ouvert et accepte de discuter sur de nombreux sujets. E. Michelet raconte : "Je fus d'abord frappé par sa discrétion. ... lui se glissait silencieusement, venait se blottir contre notre épaule comme s'il avait voulu montrer par ce geste qu'il prenait sa part de notre vie de reclus" (18).

Dans cet univers de prisons, hommes et femmes sont coupés du monde extérieur. Ils sont isolés sans nouvelles de leurs parents et amis. Franz Stock va établir lui-même la liaison entre les familles et les détenus. Il leur apporte colis, nourriture, livres. Tout cela est interdit par le règlement, mais l'abbé dissimule les paquets sous sa soutane. De plus, il s'était fait des amis parmi les gardiens des trois prisons. A Fresnes, il avait un complice, le sergent Ghiel. Grâce à lui, il peut pénétrer dans certaines cellules dont l'accès est interdit. Certains gardiens qui partagent les convictions anti-nazies de l'abbé Stock servent de liaison entre le prêtre et les prisonniers. Mais tout ne se passe pas sans risque grave. Le sergent Ghiel est dénoncé et il sera exécuté (19).

Ses visites régulières apportent courage aux détenus. En effet, à chaque fois, il donne des nouvelles relatives aux familles des prisonniers. Il transmet aux

(17) J. Poutiers, R. Closset - op. cité - p. 110.

(18) A. Derville - op. cité - p. 8.

(19) E. Michelet - op. cité - p. 6.

uns les messages des autres. Au départ, il arrive à faire passer des billets écrits. Mais peu à peu, cela présente des dangers. Ainsi, il apprend par coeur les lettres qui lui sont confiées. Il est capable d'aller de cellule en cellule, se rappelant exactement des nouvelles qu'il doit apporter. L'abbé Stock fut vraiment une lumière d'espoir pour beaucoup. Ce Compagnon de St François sait bien que le captif n'a pas simplement besoin des sacrements. Il a aussi besoin qu'on soulage ses souffrances. Il veut surtout savoir que quelqu'un pense à lui : une mère, une épouse, des enfants.

Pendant près de quatre ans, il fut le seul lien avec l'extérieur pour des milliers de prisonniers.

La tâche la plus exemplaire de la vie de Franz Stock est sans doute son rôle auprès des condamnés à mort. Par sa simple présence, discrète et courageuse, Franz Stock ramène à Dieu des êtres qui ne croient plus en rien, brisés par l'angoisse. Sa foi si vivante les aide à affronter la mort avec plus de sérénité. Jean Poutiers écrit : " Sa sainteté rayonnait autour de lui et son sourire ramenait le calme dans les coeurs angoissés" (20). Chaque jour, il accompagne des hommes au poteau d'exécution du Mont Valérien. Il est près de ceux qui souffrent, de ceux qui désespèrent face à la mort. De nouveau, il écoute leurs dernières prières. Lui, toujours discret, avoue à propos du nombre de condamnés à mort qu'il a assistés : " C'est un nombre de quatre chiffres, et pas le plus petit" (21). Il voit mourir devant lui des hommes courageux, résignés ou révoltés. Lorsqu'il les accompagne dans le

(20) R. Closset - op. cité - p. 111.

(21) A. Derville - op. cité - p. 10.

camion qui les achemine vers le poteau d'exécution, il leur parle encore de Dieu. Il essaye d'abattre la haine des coeurs. Il leur parle jusqu'au bout de la paix. Il écrit un journal où il relate une scène qui l'a marqué. " C'est un invalide de guerre qui refuse qu'on lui bande " les yeux et dit : "Dites à ma femme et à mes enfants " que j'ai regardé la mort droit dans les yeux". Il adresse à Franz Stock une dernière demande : "Je vous en prie, restez à côté du peloton d'exécution afin que " je puisse vous voir au moment où je mourrai" (22). Mais combien de scènes semblables, l'ami de J. Folliet a-t-il ainsi vécues ?

Il est facile d'imaginer le calvaire de celui qui est là, écoutant les dernières confidences de l'homme qui meurt. Franz Stock dont l'idéal de paix guide la vie, à chaque fois sent son coeur défaillir. Entre 1940 et 1944, il accompagne plus de mille êtres humains à la mort. J. Folliet écrit : "... il a éclairé ceux qui étaient " assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort en " leur montrant, par delà les murs de la prison et les " affres de l'exécution, la clarté de l'aube éternelle" (23).

C - Celui qui souffre

Mais si Franz Stock est d'un courage et d'un soutien exemplaire pendant ces années d'enfer dans les

(22) E. Michelet - op. cité - p. 5.

(23) J. Folliet - op. cité - p. 94.

prisons, il n'en reste pas moins qu'il souffre. Cette souffrance apparaît notamment dans les notes qu'il a écrites. Les personnes qu'il rencontre quotidiennement en dehors de la prison la perçoivent également (24).

En effet, ce que F. Stock rencontre tout d'abord, c'est la haine pour l'Allemand, compréhensible d'ailleurs. Les prisonniers des prisons de la Santé de Fresnes et du Cherche Midi sont des hommes qui souffrent. Certains ne savent pas pourquoi ils sont arrêtés, d'autres ont été torturés, d'autres encore savent qu'ils sont condamnés à mort, tous vivent dans des conditions dérisoires et misérables. Ceux qui ont recours à la religion, demandent un prêtre. Ils ne s'attendent pas à voir un Allemand. L'abbé Stock reçoit souvent cette phrase en pleine figure: "Jamais je ne me confesserai à un Boche" (25). Cette haine de l'Allemand se double de la haine du prêtre pour tous ceux qui ne croient pas. Il écrit sur son cahier, le 15 mars 1942 : "Tous me refusent, ne croient plus à rien, le secours de l'église inutile... Que Dieu leur soit en aide !" (26). On lit ici l'angoisse de cet homme de Dieu, impuissant à remplir sa mission.

Ce prêtre qui, comme nous l'avons vu, partage l'agonie d'à peu près 2 000 condamnés à mort, accompagne des hommes comme Gabriel Péri, député communiste, le Comte Honoré d'Estienne d'Orves. (27). A chaque fois, il sait

(24) A. Derville - op. cité - p. 47.

(25) R. Closset - op. cité - p. 106.

(26) A. Derville - op. cité - p. 11.

(27) Honoré d'Estienne d'Orves était officier de marine. Après le désastre de la défaite, il rejoignit le général de Gaulle à Londres. Il fut un des premiers officiers de la France libre à revenir clandestinement en France. Arrêté par les allemands, il fut fusillé au Mont Valérien le 29 août 1941.

que ce sont des hommes courageux qui meurent. A chaque fois, on assassine son idéal, celui de la paix et du rapprochement franco-allemand. "Comment un homme de la sensibilité de Stock put-il supporter de pareilles scènes et cela pendant des années ?" (28). Beaucoup de personnes qui le voient en dehors de la prison, ont témoigné après. L'abbé Stock se met à parler seul. Il est pris de tremblements. Il est en proie également aux tourments et à l'anxiété. Malgré ces instants de souffrances, il continue sa mission dans les prisons. Il vit dans l'espoir qu'un jour enfin les hommes connaîtront la paix. Sa vie est guidée par la réalisation de cet espoir.

Pourtant, sa tâche est rude. Par n'importe quel temps : que ce soit la neige, la pluie, le vent, il part quand même sur sa bicyclette d'une prison à l'autre. Les médecins ne sont guère optimistes sur sa santé. Mais pour l'abbé Stock, le plus important, c'est de savoir qu'on a besoin de lui. Jusqu'à la fin, il est près des plus abandonnés. Cependant, il confie à un de ses amis : "Je pense souvent que je ne pourrai plus. Mes expériences ici sont si terribles que je reste souvent des nuits entières sans dormir" (29). Et quand il accompagne, en une journée, une trentaine d'hommes à la mort et qu'il rentre chez lui, rue Lhomond, ce n'est pas fini. Des femmes l'attendent. Ce sont des épouses, des mères effondrées qui viennent savoir comment leur mari ou leur fils est mort. Elles viennent pour apprendre quelles ont été leurs dernières prières. Des hommes aussi viennent prendre des nouvelles des prisonniers. F. Stock écrit le 13 octobre 1942 : "Je suis revenu à la maison vers 5 heures et demie, beaucoup de personnes m'attendaient environ 45, les visites se sont prolongées jusqu'à 9 heures et demie" (30).

(28) E. Michelet - op. cité - p. 5.

(29) A. Derville - op. cité - p. 11.

(30) id. - p. 10.

III - LE SÉMINAIRE DES BARBELÉS

Le 25 août 1944, Paris est libéré. F. Stock sait que son rôle dans les prisons françaises est terminé. Mais aussitôt, il songe aux siens, à ceux qui désormais vont payer les crimes de leur pays. Il se livre prisonnier volontaire. Il est envoyé au camp de Cherbourg. C'est à ce moment-là que l'abbé le Meur lui demande de former spirituellement des séminaristes allemands. Il écrit à F. Stock : "Nous voulons leur accorder cette faveur pour leur permettre de s'acheminer vers le sacerdoce et leur donner, après tant d'années d'interruption, la possibilité de devenir, sans tarder, un élément de rénovation pour le catholicisme dans leur pays. Nous souhaitons que des prêtres allemands prennent en main leur formation, puisqu'aussi bien il s'agit d'un clergé pour l'Allemagne..." (31).

C'est ainsi que F. Stock est envoyé à Orléans. Le nombre de séminaristes augmente et passe de la vingtaine à la cinquantaine. Très vite, la présence de ces séminaristes au milieu des autres prisonniers pose certains problèmes. Il faut trouver une autre solution.

Le commandant Gourut crée à la pentecôte 1945 le séminaire des Barbelés de Chartres. F. Stock devient le Supérieur de ce séminaire. Les conditions de vie sont dures. Les lieux sont exigus et mal chauffés. La nourriture est insuffisante (32). En Janvier 1946, il signale à un de ses amis qu'il n'a pas assez de professeurs de

(31) R. Closset - op. cité - p. 169.

(32) id. - p. 172 à 176.

morale, d'Écriture Sainte, de Droit Canon, de Pastorale. En écrivant à Heinrich Höfler, il lance un appel en Allemagne : "Si quelqu'un devait entendre cet appel, qu'il
" sache qu'il devra se constituer prisonnier volontaire,
" que pour lui, il en sera fini de la liberté, que des
" barbelés l'entourent et qu'il partagera la dureté du
" sort des prisonniers de guerre ; qu'il ne mangera pas
" à une table propre et bien parée... ; qu'un lit de camp
" bien dur recevra le soir son corps fatigué ; ... Tous
" les théologiens dorment dans un grand hall de béton,
" sans chauffage, avec des lits superposés à trois étages.
" Dans le même hall, se trouvent la chapelle et le ré-
" fectoire, ce dernier servant en même temps de salle
" de cours et de salle d'études" (33). Pendant encore
trois ans, F. Stock travaille sans répit pour ces séminaristes allemands. Le même idéal l'habite. Il leur enseigne la sainteté, celle qui doit bannir toute haine entre les hommes et qui doit dépasser les frontières.

Le 24 février 1948, F. Stock meurt dans une chambre d'hôpital. Seul, lui qui a accompagné tant d'êtres vers la mort. A ce moment-là, personne dans la presse ne parle de son enterrement. La guerre était trop proche. Seul, J. Folliet annonce son décès dans *Témoignage Chrétien*. F. Stock est enterré au cimetière de Thiais. C'est à l'initiative de R.P. Closset, S.M., que le corps de F. Stock est transféré en 1963 dans une chapelle de l'Église Saint Jean-Baptiste de Rechèvres, dans un faubourg de Chartres. Cette chapelle, depuis, est devenue un haut lieu de pèlerinage franco-allemand, sous le vocable de Notre Dame de la Paix.

(33) id. - p. 198.

"Lui rendre hommage, c'est aussi notre devoir
" d'homme car, par sa seule présence, il a affirmé la
" grandeur de la créature humaine dans un moment où, par
" la sottise, la brutalité et la cruauté, des millions
" d'hommes paraissaient se ravalier au dessous de la bête;
" de même qu'il prouvait qu'il ne faut jamais désespérer
" d'un pays quel qu'il soit, il montrait qu'il ne faut
" jamais non plus désespérer de l'homme" (34).

Le caractère exceptionnel et exemplaire qui termine la dernière étape de la vie de F. Stock est célébré quelques années plus tard par Monseigneur Roncalli. Ce dernier, qui devait devenir le futur Pape Jean XXIII, s'est beaucoup intéressé à ce séminaire des Barbelés. Il s'y est rendu à plusieurs reprises, notamment le 18 septembre 1945 et à Noël 1946. Plusieurs années après, en évoquant le séminaire des Barbelés, Jean XXIII dira:
" Ce séminaire de Chartres contribuera à la gloire de
" la France comme à celle de l'Allemagne, appelé qu'il
" est à devenir le symbole de la bonne entente et de la
" réconciliation des deux peuples" (35).

(34) J. Folliet - Préface - R. Closset - op. cité - p.8

(35) Jean XXIII - R. Closset - op. cité - p. 204.

CONCLUSION

Cette période de la seconde guerre mondiale est pour les Compagnons de St François une véritable épreuve. Conserveront-ils leur idéal de paix ? Peuvent-ils le concilier avec la lutte qu'ils mènent contre l'occupant allemand ?

Ils ont le mérite pendant ces cinq années, qui vont de 1940 à 1945, tout à la fois de conserver intact leur idéal et de participer à ce profond bouillonnement d'idées et d'actions que constitue la Résistance.

La vie de F. Stock est le témoignage exemplaire d'une existence qui réussit à concilier un idéal exigeant de paix, avec une réalité quotidienne plongée dans la guerre.

CHAPITRE TROISIEME

1946 - 1958

"Les orientations d'après-guerre"

Première partie :

Les nouvelles préoccupations

INTRODUCTION

L'après-guerre marque pour le mouvement des compagnons, un nouveau départ. Un compagnon écrit : "Après la guerre, les conditions de vie ont changé, les mentalités aussi, les compagnons et les compagnes bien sûr ! Cela entraîne parfois des crises, mais permet surtout un puissant redépart qui mènera le mouvement à son apogée" (1).

A travers la seconde guerre mondiale, la Société française est remise en cause. Les compagnons se mobilisent, ils souffrent, ils connaissent un brassage humain. Ils veulent de cette période tirer des enseignements.

Ceux-ci se situent dans trois domaines essentiels. D'abord, le mouvement tout en gardant ses principales structures, prend de nouvelles orientations. Une branche "Foyers" est créée en 1945, naissance de la branche "Fraternité compagnon" à la fin de l'année 1951.

Ensuite, le mouvement s'internationalise avec l'intégration de différents pays. Enfin, les préoccupations des compagnons vont vers la paix et tout spécialement vers les relations avec l'Allemagne. La Réconciliation est-elle possible ?

(1) Père P. Lathuilière - Les C.S.F. - Août 1983 - p.11.

I - NOUVEAU DEPART

A - Les bases

Dès 1946, les compagnons sont soucieux de redéfinir d'une manière claire les orientations principales du mouvement. Les difficultés de l'après-guerre les empêchent de publier une réédition du manuel Compagnons de St François paru en 1932. Dans un premier temps, ils publient Service Compagnon en 1948. Ce fascicule présente d'une manière détaillée l'organisation du Gardiennat. Le gardiennat, rappelons le, est une équipe composée du gardien, du chansonnier et de la mère. Il va devenir dans les années d'après-guerre, la base essentielle du mouvement compagnon.

Dans un second temps, en 1953, ils publient une troisième édition du manuel compagnon. Le manuel de 1932 étant épuisé, il n'était pas question de le rééditer tel quel. Les responsables du mouvement tiennent à apporter des modifications : après la guerre, le mouvement est en marche depuis vingt ans, les événements ont changé, les hommes aussi. J. Folliet écrit dans la préface : "Sur notre route, les générations se relaient. Chacune va et chante à sa manière, selon le coeur que Dieu lui a donné. Mais c'est toujours la même route. Et le même guide : Saint François. Et le même terme : le Christ, Notre Seigneur" (2).

(2) J. Folliet : Préface - En Route, Esprit et vie des C.S.F. - Lyon, 1953 - p. 4.

Du point de vue des structures générales, tout ce qui a été évoqué dans le chapitre premier reste en place. Le pèlerinage demeure la vitalité de ce mouvement. Il s'adresse désormais aux compagnons, compagnes et aux Foyers compagnons. Comme nous le verrons dans cette partie, les Foyers continuent à marcher sur les routes. C'est l'aspect principal de ce mouvement. Pour le XXe anniversaire de celui-ci, un petit billet de J. Folliet paraît en 1947 dans l'Appel de la route. Il permet de mieux comprendre les orientations du mouvement d'après-guerre. Il précise également la nécessité de donner un souffle nouveau au mouvement : "A l'heure présente, après les " bouleversements matériels et psychologiques de la guerre, " (...) en présence d'une jeunesse qui a grandi seule, " coupée, sinon entièrement, au moins profondément, des " générations antérieures, il faut que le mouvement compa- " gnon se renouvelle et s'adapte, tout en demeurant fidèle " à l'essentiel de son esprit. Il faut qu'il marche vers " le même but par des routes nouvelles" (3).

Le manuel En route qui paraît en 1953, expose d'une manière très claire l'évolution que prend le mouvement tout en restant attaché à ses racines. La présentation de ce manuel diffère de celle de 1932 (4). Cependant, il aborde les mêmes préoccupations définies dans le manuel de 1932. Les thèmes de la route, du pèlerinage, de la vie intellectuelle sont évoqués. Une place importante est donnée à St François, à sa spiritualité. La vie des compagnons est toujours guidée par la pauvreté, l'humilité, la simplicité, la joie. La paix reste au centre

- (3) J. Folliet : "Vingt ans, deux générations" - A.R. - Octobre 1947 - p. 6.
- (4) Le manuel C.S.F. Esprit, Idées, Méthodes de 108 pages est plus dense que le manuel En Route qui a une présentation plus succincte (80 pages).

de leurs préoccupations. Ils insistent sur le sens de l'apostolat et de l'engagement (5).

Cependant, des thèmes nouveaux sont abordés. Tout d'abord, celui concernant la jeunesse dans un sens plus large. Bien sûr, ce mouvement s'est toujours adressé aux jeunes, filles et garçons. Mais il concrétise sa volonté de s'adresser à des moins jeunes avec la création de branches "Foyers" destinées aux jeunes couples. Mais ainsi, il perd un peu de sa spécificité de mouvement de jeunesse. "Le mouvement n'est donc plus uniquement une organisation de jeunesse parce qu'il a suivi la vie comme la route" (6). En effet, compagnons et compagnes se sont mariés. Le mouvement a dû s'adapter à ces nouvelles exigences. Malgré cette évolution, les compagnons insistent sur la nécessité de rester jeunes.

Un thème également nouveau apparaît que les compagnons définissent ainsi : "Nous nous sommes débarrassés des inutiles détails pour nous concentrer sur l'essentiel. Nous aurons donc le sens de l'Eglise" (7). Les Compagnons de St François entendent par là, rester fidèles à la communauté chrétienne. Ils adhèrent aux orientations prises par l'Eglise : l'aspect missionnaire, le respect du sacerdoce et de la hiérarchie catholique, l'accueil aux non-croyants et enfin une vie tournée vers l'apostolat.

Un autre aspect, que les compagnons évoquent d'une manière originale, est la notion de carrefour et de communauté (8). Nous avons déjà évoqué le fait que le mouvement des Compagnons de St François se veut ouvert

(5) cf. En route, Esprit et vie des C.S.F. - Lyon, 1953.

(6) id. - p. 18.

(7) id. - p. 38.

(8) id. - p. 20 à 23.

à tous les hommes quels qu'ils soient. Cette vocation était bien présente dans les dix premières années de la vie du mouvement. Après la guerre, cette idée se précise. Le mouvement devient un véritable carrefour d'hommes. L'ambition des compagnons est de recréer "une communauté à l'image de l'Eglise catholique" (9). En effet, leur mouvement accueille des professions, des personnes, des cultures, des races différentes. Le pèlerinage réunit l'étudiant, l'ouvrier, le militant politique, le militant d'action catholique, l'allemand, le français. Ce qui fait dire à L. Achille : "La sociologie des Compagnons de St François, c'est le mélange des classes" (10).

Enfin, ils tendent à redéfinir les buts de leur action. Le manuel précise que le but premier du mouvement n'est pas l'action. Cependant, par son organisation et ses structures mêmes, le mouvement constitue une école préparatoire à l'action. En effet, il est rappelé son rôle d'apostolat par la chanson. L'aventure de la Route permet d'entretenir au sein de l'Eglise un esprit de pèlerinage avec tout ce que cela comporte : pauvreté, humilité, détachement des choses matérielles. Et puis, les compagnons expriment un témoignage vivant de la vie franciscaine. Tous ces éléments peuvent concourir au même but : la vie de l'Eglise (11).

Les bases essentielles des nouvelles orientations d'après-guerre sont posées. Elles sont résumées dans le manuel En route édité en 1953 qui constitue la Charte des compagnons.

(9) id. - p. 20.

(10) Entretien avec Monsieur L. Achille - 11.06.85.

(11) En route, Esprit et vie des C.S.F. - Lyon, 1953 - p. 63 à 67.

Un nouveau et puissant élan pour aller de l'avant, est donné aux compagnons par Pie XII, lors de son discours le 6 août 1952 à l'occasion du 25ème anniversaire de la fondation du mouvement. Il leur adresse ces paroles " ... c'est avec la plus grande joie que nous vous accueillons aujourd'hui et que nous vous félicitons pour l'oeuvre accomplie par votre mouvement et pour la magnifique leçon d'idéal qu'il donne à la jeunesse de notre temps" (12).

B - Naissance de la branche "Foyers"

"La Branche des Foyers-Compagnons de St François est née du développement normal du mouvement. Compagnons et compagnes se sont mariés, et les Foyers-Compagnons sont nés de leur désir de continuer la route, la main dans la main, de garder, toute leur vie, l'esprit de "pèlerinage" (13).

La branche Foyers voit jour en 1945, sous l'impulsion de deux compagnons : l'abbé M. Chartier et son beau-frère Noël Fournier. Aidés de Léon Pierrieau de Paris, ils deviennent les animateurs de cette branche. En 1947, des bandes "Foyers-Compagnons" se constituent à Lyon, Paris, Bruxelles, Rouen, Besançon, Metz, Lille, Rennes, Reims, Orléans et également en Hollande. Dans l'Appel de la route de Janvier 1947, une page est consacrée à la chronique des Foyers. Noël Fournier écrit : "La Branche

(12) Discours de Pie XII - id. - p. 6.

(13) Coutumier des pèlerinages - p. 14.

" Foyer est en pleine gestation. Elle cherche sa voie
 " dans l'enthousiasme, sûre qu'elle est déjà d'y arriver.
 " Et de tous côtés, des feux s'allument" (14).

Du point de vue de son organisation, la branche Foyers-Compagnons participe, elle aussi, à des pèlerinages. La route, principal élément de ressourcement, ne doit pas disparaître. En même temps, les Foyers constituent des "centres" (15). Pendant une dizaine de jours les Foyers-Compagnons s'installent dans une maison. Ils font l'expérience de la vie en communauté où chacun doit respecter l'autre. Ce centre est animé par un esprit de pèlerinage. En effet, les foyers sont tenus de former des chapitres, de prier, de chanter et de préparer des feux de joie, comme ils le faisaient sur la route, quand ils étaient jeunes compagnons ou jeunes compagnes. Ils doivent également marcher. Ils prévoient ainsi des petits pèlerinages. En général, il est prévu entre trois et cinq petits pèlerinages d'une durée d'une journée. Les enfants peuvent même participer à la vie du mouvement et en particulier au pèlerinage. Cependant, les parents restent responsables d'eux. Pendant la durée des méditations et des chapitres, ils sont confiés à des aides Foyers (16).

La constitution de cette branche Foyer permet aux compagnons et aux compagnes mariés qui le désirent, de continuer la route et de réfléchir ensemble sur des sujets communs qui se posent à eux et qui les préoccupent. Mais cette évolution n'est pas sans conséquence. Un compagnon remarque : "la route est ici réduite à quelque

(14) N. Fournier : "Chronique des Foyers" - A.R. - Janvier, 1947 - p. 20.

(15) Les centres sont créés en 1953.

(16) Coutumier des pèlerinages - p. 14 à 26.

" chose de symbolique, on ne change pas de lieux tous les jours. Cependant on va se promener. Cela a contribué à modifier la pyramide des âges des Compagnons de St François" (17).

Non seulement cette évolution modifie la pyramide des âges, mais elle provoque également de nouveaux problèmes au sein du mouvement compagnon. En effet, le mouvement des compagnons est exigeant. Chaque compagnon qui rentre dans le mouvement s'engage. Il s'engage à suivre l'exemple de St François, à vivre en pèlerin et à témoigner de l'Évangile. "Or, en face de cette exigence, sans laquelle le mouvement cesserait d'être lui-même, peut-on envisager avec optimisme une branche "Foyers"? Peut-elle répondre à ce que le mouvement attend de ses membres ? Ne risque-t-elle pas de trahir ?" (18). Mais la branche Foyers est consciente de tout cela. Elle décide fermement de ne pas être une "Amicale d'Anciens Compagnons et d'Anciennes Compagnes". Son but est d'intégrer l'idéal compagnon dans la vie familiale. En particulier, elle n'abandonne pas le pèlerinage auquel tous les foyers participent.

Cette volonté de rester fidèle à l'idéal franciscain s'exprime par une brochure, création des responsables du mouvement. Elle s'intitule La main dans la main. Le premier numéro apparaît le 20 octobre 1946. L'abbé M. Chartier en assure la rédaction. Cette brochure compte entre 25 et 30 pages. N. Fournier précise : "Ce n'est pas une revue. L'Appel de la route reste notre seule revue. C'est un instrument de recherches, un lien d'amitié

(17) Entretien avec le père P. Lathuilière - 7.12.85.

(18) Abbé M. Canard : "La branche "Foyers" risque-t-elle de trahir ?" - A.R. - Septembre-Octobre 1946 - p.14.

et un lieu d'échanges" (19). En effet, La main dans la main transmet les messages des foyers. Certains compagnons écrivent des poèmes, reflets de leurs préoccupations quotidiennes. Des nouvelles sont données. Les naissances sont annoncées. Les plans de chapitre sont publiés, permettant à chaque famille de prendre conscience des difficultés de leur temps. Ce bulletin permet ainsi d'établir des liens entre les foyers. Ceux-ci, afin de rester fidèles à leur vocation, réfléchissent, écrivent et publient des articles dans les domaines intéressant le couple et la vie familiale.

Dans le numéro 2, de décembre 1946, un foyer de Paris exprime l'importance qu'il donne à l'esprit de pauvreté au sein de la famille. Dans le numéro 3, de février 1947, un foyer écrit : "La pauvreté n'est pas la misère ; (...). Elle est, de soi, un état ; mais cet état peut devenir une vertu quand on l'accepte et qu'on le recherche pour embellir et purifier son âme (...)" (20). Les foyers recherchent également l'unité au sein de leur famille. En 1948, les chapitres sont consacrés d'une part à l'Unité et à l'Engagement, d'autre part, à l'Esprit Compagnon au sein du Foyer.

L'année 1948 est marquée par toute une série de réflexions sur la spiritualité du Foyer. L'abbé J. Bécaud écrit : "Nous voudrions insister sur la réalisation de la charité, du don de soi, dans le mariage" (21). Les Foyers sont amenés à une spiritualité guidée par l'engagement tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la famille, signe d'un témoignage vivant de la spiritualité franciscaine et chrétienne. L'action des foyers unis, pratiquant

(19) N. Fournier - op. cité - p. 20.

(20) "La pauvreté au Foyer" - M.M. - 16 février 1947 - p. 8.

(21) A. J. Bécaud : "La spiritualité du Foyer" - M.M. - Mai 1948 - p. 3.

la pauvreté et la simplicité, doit se prolonger à l'extérieur dans la paix et la joie.

Il est intéressant, pour terminer, de citer J. Folliet qui, sur un ton humoristique, fait le point sur la branche Foyer : "Le "patriarche" qui signe cet article en est quelque peu éberlué. Il ressemble à une poule qui a couvé des canards. Voici qu'en 1927, il emmenait sur la route des jeunes gens, célibataires pour l'immense majorité, en 1929, des jeunes filles non moins célibataires. Et, en 1948, lorsque, demeuré ardemment célibataire, il se retourne, il aperçoit, derrière lui, une cohorte - ou parfois une horde - de foyers, marchant la main dans la main, autant que le leur permet le port des bébés et la conduite des voitures d'enfants. (...) Il est donc normal et, comme dit la Préface, juste, équitable et salutaire que l'arbre Compagnon, plein d'oiseaux et de chants, pousse vers le soleil une branche foyers, gonflée de sève franciscaine" (22).

C - Création de "Fraternité" Compagnon

Il semble que ce soit à la suite du chapitre national français qui se déroule le 11 novembre 1951, que cette branche est créée. Elle prend le nom de "Fraternité-Compagnon". Avec la naissance en 1945 de la branche "Foyers", le mouvement répond à une nécessité. Les

(22) J. Folliet : "De la route à la maison" - M.M. - Noël 1948 - p. 3.

compagnons se sont mariés, ils veulent continuer à vivre l'idéal franciscain. La création de "Fraternité" correspond à de nouvelles préoccupations que pose l'évolution du mouvement d'après-guerre. Le but de cette branche se définit par trois aspects :

- Tout d'abord, il s'agit de regrouper les trois branches, compagnons, compagnes et foyers par des chapitres qui apportent à tous une vie spirituelle et intellectuelle. Celle-ci est source d'une importante fraternité entre tous les membres du mouvement.
- Ensuite, cette branche désire accueillir les sympathisants qui n'ont pas connu la route.
- Enfin, la "Fraternité" ouvre ses portes à des jeunes ou à des nouveaux amis qui hésitent à rejoindre une branche de la route mais qui veulent prendre contact au préalable (23).

(23) G. Ledoux : "Fraternité-compagnon" - A.R. - Janvier 1952 - p. 41 - 42.

II - LA DIMENSION INTERNATIONALE

A - Evolution des structures

Les années d'après-guerre sont marquées pour le mouvement par l'internationalisme. Cela entraîne au sein des structures une évolution. En effet, dès 1947, le mouvement se donne des instances internationales. Celles-ci nécessitent une création nouvelle : le gardiennat international. Le premier message consacré à celui-ci est publié dans L'Appel de la route de Novembre-Décembre 1947. Son but se situe sur trois plans :

- 1 - Au niveau des idées, il s'agit de définir et de rappeler ce qui constitue l'essentiel du mouvement.
- 2 - Sur le plan matériel, des manifestations internationales doivent être organisées.
- 3 - Dans ces deux domaines, il faut arriver à promouvoir le mouvement dans une optique internationale, afin que le mouvement se fasse connaître là où il ne l'est pas (24).

La constitution du premier gardiennat international comprend A. Némoz, D. Weyergans et Y. Van Der Putten. En 1949, le gardiennat international se compose d'un aumonier l'abbé L. Rémillieux, d'un gardien L. Pierrieau, d'un chansonnier J. Folliet et d'une secrétaire H. Duhourcau. En 1953, il se compose d'un foyer-gardien Julia

(24) "Message du Gardiennat International" - A.R. - Novembre-Décembre 1947 - p. 3.

et Noël Fournier, d'un aumônier l'abbé M. Chartier, le chansonnier et la secrétaire restant les mêmes qu'en 1949. Le rôle de ce gardiennat international est rappelé en 1950. De nouvelles perspectives sont données. Le gardiennat international doit faire la liaison entre les groupes nationaux du mouvement, afin d'y maintenir une certaine harmonie et l'esprit du mouvement. Enfin, il doit contribuer à l'organisation des pèlerinages internationaux (25).

A côté de ce gardiennat international, se constituent des gardiens nationaux et des délégués au conseil du mouvement. En effet, chaque pays élit ses responsables au niveau de la branche compagnons, de la branche compagnes et de la branche foyers. Enfin, il y aura désignation d'un aumônier responsable du mouvement sur le plan national. Ainsi, une nouvelle organisation est mise en place.

Bien entendu, les pèlerinages nationaux subsistent. Ils se déroulent chaque année dans les pays. Ils ont lieu en général l'été. Chaque pays veille à la bonne organisation de son chapitre national.

De plus, un pèlerinage international est mis en place. Il a lieu chaque année dans un pays différent. Parallèlement, un chapitre international est organisé chaque année à la Pentecôte. En 1947, le premier chapitre international se déroule en Belgique. Successivement, les pèlerinages internationaux ont lieu : Lourdes en 1948, Allemagne en 1951, Italie (Rome et Assise) en 1952, Angleterre en 1953 à Minster Abbey, Liège en 1954,

(25) H. Duhourcau : "L'activité du Gardiennat international"
A.R. - Février-Mars-Avril 1950 - p. 20 à 22.

Fribourg - Strasbourg et la Suède en 1955, et Ars en 1957.

Quant aux chapitres internationaux, ils se déroulent successivement à : Bruxelles en 1950, Paris en 1952, Neuss en 1953, Liège en 1954, Rotterdam en 1955, Paris en 1956, et Neuss en 1957.

En conséquence, les questions internationales prennent une ampleur toute nouvelle. L'Appel de la route change de titre. Successivement, l'entête de la revue s'intitule :

- Avril 1930 : L'Appel de la route, organe mensuel des Compagnons de St François.

-

- Novembre 1935 : L'Appel de la route des Compagnons de St François.

- Février 1946 : L'Appel de la route figure en haut de la couverture, Compagnons de St François en bas de la page.

- Dès Janvier 1952, la revue titre L'Appel de la route Revue internationale des Compagnons, Compagnes et Foyers Compagnons de St François.

Ce nouveau titre permet de mieux situer et suivre les orientations d'après-guerre. Une question se pose alors : Comment s'articule et s'organise l'intégration des différents mouvement nationaux ?

B - L'intégration des pays étrangers.

La notion internationale n'est pas un aspect nouveau. Il ne date pas de 1947. Dès les origines, J. Folliet souhaite voir l'extension du mouvement à l'étranger. Elle se réalise dans les années 30. Des compagnons belges, hollandais et luxembourgeois fondent des bandes dans leur pays (26).

Après les secousses de la guerre, l'année 1947 marque une nouvelle étape. Le mouvement se donne des instances internationales. En 1952, quatre nations font partie du mouvement. Il s'agit de la France, de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne. L'intégration de l'Allemagne au mouvement est toute récente. Bien sûr, des bandes se sont créées dans ce pays dès 1930. Mais le mouvement ne prend une véritable ampleur qu'après la guerre. D'une part, le premier pèlerinage international en Allemagne a lieu en 1951. A cette occasion, un compagnon écrit : " Dès qu'on parla d'un pèlerinage international des compagnons en Allemagne, je fus convaincu que ce pèlerinage devait être plus qu'une occasion de réunir une petite communauté fermée de compagnons, qu'il devait être la main tendue de l'amour, le chemin de croix de l'amour dans un pays brisé" (27). D'autre part, le premier chapitre national allemand se déroule en octobre 1950. Il marque la naissance de la branche allemande du mouvement compagnon.

(26) cf. Chapitre I - Deuxième partie.

(27) H. Schildt : "Et nous avons cru à l'amour" - A.R. - Novembre-Décembre 1950 - p. 8.

Mais l'intégration de différents pays ne va pas sans problème. Prenons l'exemple de la Hollande :
 " En Hollande, il existe une église traditionnelle qui
 " devient contestataire. Chez les compagnons de Hollande,
 " il y a la volonté de supprimer St François et de s'appe-
 " ler simplement compagnon. Cela leur permettait un élar-
 " gissement du mouvement qui ne se référait pas à la chré-
 " tienté et au catholicisme" (28).

Certaines crises, comme celle qui vient d'être évoquée, ne constituent pas un obstacle suffisant à la volonté d'élargissement international.

En 1952, des initiatives sont prises en Italie. Une bande est créée en Sardaigne. Des contacts sont établis avec la Suisse et avec l'Angleterre.

Nous remarquons dans ces années d'après-guerre, l'élargissement du mouvement compagnon à d'autres nations, même si celles-ci ne forment pas encore un mouvement compagnon à l'intérieur de leur pays. En 1953, des bandes de compagnes naissent aux Pays-Bas. 1955 marque les débuts de la bande vietnamienne. Le mouvement ne sera véritablement lancé en Grande-Bretagne qu'en 1968 et en Espagne qu'en 1971 (29).

C - Une vocation "inter-nations"

J. Folliet définit ainsi l'internationalisme:
 " ... si l'on retourne à l'étymologie même du mot, on

(28) Entretien avec le père Guéhenneux - 23.07.85.

(29) D'après la chronologie, établie par le père P. La-thuilière.

" trouve "Inter-nationes" en latin. Est donc international
 " ce qui a trait aux rapports des nations" (30).

La vocation internationale du mouvement est fortement marquée par la volonté personnelle de J. Folliet. Celui-ci estime que toutes les relations avec l'extérieur sont source d'enrichissement. Il pense également que chaque pays ne peut rester fermé sur lui-même, au risque d'un isolement complet et de sclérose.

"Dès l'origine, les compagnons se sont insérés
 " dans une ligne de pensée et de coeur tendue vers une
 " fraternité universelle. Nous songeons à notre action
 " pour la paix, à nos rencontres et à nos pèlerinages
 " internationaux, à notre idéal de rapprochement franco-
 " allemand. Doit-on considérer que cette marque de notre
 " esprit est morte?" (31). Ces lignes sont écrites au lende-
 main de la guerre en 1946. Les compagnons répondent non,
 cette marque de notre esprit n'est pas morte. Ils ont
 la ferme intention, malgré ces années de guerre, de haine
 et de violence, d'orienter leur action vers d'autres pays.
 L'aspect international constitue une part essentielle
 et déterminante de la vocation du mouvement. Pourtant,
 l'animosité reste grande entre certains français et alle-
 mands. Des compagnons français entendent : "N'as-tu pas
 " eu assez de l'occupation que tu éprouves un tel désir
 " d'aller chez les Allemands ? Ne te rappelles-tu plus
 " les camps de concentration ... les déportés, les fusil-
 " lés ? As-tu déjà tout oublié ?" (32). Malgré le poids
 terrible du passé, l'orientation internationale est donnée
 et ne sera plus remise en cause.

(30) J. Folliet - La morale internationale - Paris, 1935
 p. 31.

(31) "Réalisme ou internationalisme" - A.R. - Mai, 1946-
 p. 3.

(32) H. Schildt - op. cité - p. 7.

En 1955, les compagnons précisent le sens de leur action, en publiant dans l'Appel de la route un article : "Notre sens international". Les responsables du mouvement insistent sur plusieurs points :

- L'accueil doit être favorisé lors des rencontres internationales en essayant de se débarrasser de tous les préjugés quels qu'ils soient.
- Une grande compréhension doit se manifester vis à vis de l'autre.
- Le respect de chaque pays, en tant que nation différente, doit être pris en compte.
- Enfin, chaque compagnon doit contribuer à la vie internationale du mouvement, autant au pèlerinage qu'à l'extérieur du pèlerinage (33).

Cependant, il existe une divergence d'interprétation de la notion internationale chez les uns et chez les autres. Le père P. Lathuilière explique : "Pour certains, ce sont des relations entre différentes nations. Pour d'autres, le mouvement doit être supra national parce que catholique. Avant d'être français, allemand, hollandais ou belge, on est tout d'abord compagnon et chrétien" (34). Si les compagnons perçoivent la notion internationale d'une manière différente, tous sont unanimes sur l'importance d'ouvrir le mouvement aux autres nations.

(33) B. et J. Van Der Putten : "Notre sens international" A.R. - 1er trimestre 1955 - p. 1.

(34) Entretien avec le père P. Lathuilière - 7.12.85.

Ainsi, entre 1946 et 1958, le mouvement continue sa marche sur cette voie international, permettant à de nouveaux compagnons de nationalité étrangère d'adopter la spiritualité et la vie des Compagnons de St François.

III - LES RELATIONS FRANCE ALLEMAGNE A TRAVERS L'APPEL DE LA ROUTE.

A - Rappel historique

Un rapide retour en arrière est nécessaire, pour aborder les relations entre la France et l'Allemagne à travers la revue du mouvement.

1933 : Hitler arrive au pouvoir. Plusieurs articles paraissent dans l'Appel de la route de cette même année. Les compagnons réaffirment leur volonté de paix. La guerre, qui réapparaît depuis des siècles, est un phénomène à combattre. Ils se déclarent pacifistes. Les pèlerinages à caractère international commencent à se développer. En 1933, un pèlerinage en Allemagne se déroule à Steinfeld. Puis, un pèlerinage à Waals en Hollande a lieu. Des compagnons rencontrent des amis allemands.

1934 : Une compagne de St François présente une analyse de la situation en Allemagne. Il s'avère que le National Socialisme s'oppose totalement ~~avec~~ le Christianisme. Elle [?]écrit : "Si le devoir des catholiques " allemands est de résister (face au National Socialisme),

" le nôtre est de les aimer et de les aider" (35). Malgré les événements qui touchent ce pays, les compagnons ne changent pas d'idéal. Il s'agit toujours d'oeuvrer pour le rapprochement avec l'Allemagne.

1938 : Hitler annexe la Tchécoslovaquie. Le 29 septembre, se réunissent à Munich, Hitler, Mussolini, Chamberlain et Daladier. Les compagnons expriment leur grande inquiétude. Cependant, ils pensent que la guerre n'est pas imminente. L. Pierrieau écrit : "Nous avons sauvé la Paix, remercions à plein coeur celui à qui nous la devons. (...) Bientôt donc, nous nous retrouvons pour travailler encore d'un même coeur à notre idéal de semeurs de Joie et de Paix chrétienne" (36). Les compagnons ne savent pas encore que cet idéal de paix auquel ils ont tant travaillé depuis 1927, va être confronté à la rude épreuve de la guerre.

B - La souffrance des compagnons

1947 (37) : Nous retrouvons les compagnons de St François après les secousses de la guerre et de l'occupation. Est-ce que les compagnons conservent leur idéal de paix, est-ce qu'ils conservent leur volonté de se rapprocher avec la nation allemande ?

Malgré la volonté de rapprochement qui demeure (nous en expliquerons les raisons par la suite) des compagnons ont souffert et ne peuvent oublier.

(35) "Ce qu'il faut savoir sur la situation des catholiques allemands" - A.R. - Novembre-Décembre 1954 - p. 124.

(36) L. Pierrieau : "Au travail" - A.R. - Septembre-Octobre 1938 - p. 3 et 4.

(37) La date de 1947 a été choisie car cette année-là, les C.S.F font paraître un numéro spécial "France-Allemagne".

D'une part, des compagnons français ont été déportés, prisonniers. Un compagnon témoigne en racontant l'expérience qu'il a vécue. Cet homme en 1939, ne croit pas à la guerre. Il milite à "l'Eveil des peuples" pour la paix dans le monde, pour le rapprochement franco-allemand. Il participe à Bierville aux côtés de M. Sangnier. " C'est que, pendant près de quinze ans, à quelques uns " de ma génération, nous avons cru, contre vents et tem- " pêtes, à la paix. Avec Marc Sangnier, oui, c'est vrai, " nous étions des pacifistes et non sans quelque ferveur " certains pouvaient dire ... quelque naïveté ! - (...)" (38). La guerre éclate, ce compagnon de St François est déporté au camp de Neuengamme. Il sera parmi les 450 survivants des 10 000 français déportés dans ce camp. Ce compagnon avoue qu'il a éprouvé de la haine pour tous ces hommes qui l'ont torturé, réduit à un état de bête. Un jour, un allemand lui apporte son aide. "Et c'est en " souvenir de son geste de fraternelle douleur, de son " geste d'amour, que je pleure aujourd'hui ma haine et " que je pardonne. C'est sûr, je n'oublierai jamais les " coups et les cris, la torture et cette cruauté inventée, " concertée, et ces milliers de frères sauvagement assas- " sinés" (39).

D'autre part, il y a également la douleur de certains allemands qui, à cause des crimes de leur pays, sont discrédités auprès des autres hommes. Après la guerre, la question du rapprochement avec la France se pose. En effet, le peuple allemand est condamné pour les atrocités qu'il a commises. Un prêtre allemand témoigne à ce sujet dans l'Appel de la route.

(38) "Que pensent-ils de l'Allemagne ?" - A.R. - Août-Septembre 1947 - p. 12.

(39) id.

Les discours qu'il adresse aux jeunes allemands sont orientés vers la paix et contre la haine des coeurs. Il écrit : "Il est hors de doute que le rapprochement "ne peut se faire que sur le terrain de la foi chrétienne. " (...) NOS deux peuples ont toujours été considérés comme " les plus importants de l'Occident chrétien. Un nationa- " lisme païen les a dressés l'un contre l'autre depuis " des années. (...) Nous devons de nouveau nous retrouver " si nous voulons sauver l'occident" (40).

C - Vers la réconciliation

En 1947, les compagnons rappellent que la poursuite de la paix internationale est un des aspects majeurs de l'idéal compagnon. Plusieurs raisons guident cette réconciliation franco-allemande.

1 - L'aspect complémentaire de deux nations (41).

L'abbé Remillieux explique dans l'Appel de la route la nécessité d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne. En effet, les deux pays issus de cultures différentes seront source d'enrichissement mutuel. L'Allemagne est un centre intellectuel du Nord. La France est un centre intellectuel du bassin de la Méditerranée. La rencontre de ces deux peuples ne peut qu'apporter des bienfaits positifs à l'évolution de leur civilisation. "Catholiques français et catholiques allemands possèdent " des trésors magnifiques. Qu'ils les mettent ensemble, " et la civilisation chrétienne reflourira de nouveau " sur notre occident" (42).

(40) Témoignage d'un prêtre allemand - A.R. - Août-Sept. 1947 - p. 10.

(41) Père Remillieux : " France - Allemagne" - A.R. - Août-Septembre 1947 - p. 10.

(42) id.

2 - La fraternité chrétienne

Les Compagnons de St François restent fidèles à leur idéal, celui de l'amitié. Avant la guerre, les compagnons ont contracté des relations solides avec leurs compagnons allemands. Malgré les épreuves, qu'est-il resté de ces rencontres entre compagnons français et compagnons allemands ? Le sentiment très fort que, au-delà des différences, une communauté chrétienne fraternelle peut prendre naissance. "Nous avons appris à nous comprendre et à respecter en chacun ces différences, à aimer l'unité dans la diversité" (43).

D - La réalité historique

En 1947, l'Allemagne, d'un point de vue politique est inexistante. Elle est d'une part, coupée en deux par le rideau de fer. D'autre part, elle est partagée en zones d'influences. Aussi l'action du mouvement ne se situe pas tellement sur le plan politique mais plutôt sur le plan religieux, culturel et social (44).

En 1950, quelques années après, les compagnons de St François accueillent avec joie la création de la branche allemande du mouvement. Ces longues années de travail, de lutte pour la paix sont enfin récompensées. Leur idéal de paix internationale, notamment avec l'Allemagne est devenue réalité. Un compagnon allemand écrit

(43) Témoignage d'une compagne française - A.R. - Août-Septembre 1947 - p. 9.

(44) J. Folliet : "Les chrétiens de France et l'Allemagne" - A.R. - Août-Septembre 1947 - p. 24.

en citant une phrase de Goethe : " "Nous vous appelons " espérance". C'est dans cette espérance que nous avons " vécu, compagnons et compagnes allemands" (45).

1950, c'est également le contexte de la guerre froide. Désormais, l'Allemagne provisoirement écartée et la France affaiblie, ne mènent plus le jeu. Les préoccupations majeures se tournent vers les U.S.A. et l'URSS, devenues les deux grandes nations du monde.

Dans ce contexte, la réconciliation est facilitée. Le mouvement réussit à atteindre un de ses principaux buts : la branche allemande des Compagnons de St François est une réalité. Son existence est obtenue au prix de beaucoup de courage et de nombreuses années de travail. Mais c'est un succès pour les compagnons de tous les pays.

CONCLUSION

Ainsi, les années d'après-guerre sont marquées par un nouveau départ sensible au niveau des structures. Le mouvement prend des dimensions nouvelles, grâce à son internationalisation et à la réussite du rapprochement avec l'Allemagne.

(45) H. Schildt : "Le premier chapitre national allemand"
A.R. - Novembre-Décembre 1950 - p. 12.

Seconde partie :

Les Compagnons de St François et l'Eglise

INTRODUCTION

Parallèlement à leurs préoccupations concernant la dimension internationale et les relations franco-allemandes, les compagnons sont bien conscients de leur appartenance à l'Eglise catholique et à la communauté chrétienne. Cette double appartenance, dans un monde en très rapide changement, les amènent à se poser des questions et à s'engager face aux exigences de leur temps.

D'une part, l'abbé Remillieux, par l'expérience de la paroisse de Notre Dame de St Alban, devient un des précurseurs de la paroisse communautaire et de la réforme liturgique.

D'autre part, les compagnons insistent sur le sens de l'Eglise que doit présenter le mouvement. Le rôle des prêtres et des laïcs, au sein du mouvement et de l'Eglise sont redéfinis. Ils orientent leur action vers la mission. L'unité chrétienne et l'oeucuménisme deviennent une de leurs préoccupations majeures.

I - UN NOVATEUR : L'ABBE REMILLIEUX (1)

Pour comprendre l'importance du rôle joué par l'abbé Rémillieux, il convient de revenir un peu en arrière par rapport à l'époque étudiée présentement.

A - Notre Dame de St Alban

Laurent Rémillieux est né en 1882 à Lyon. Avec son frère Jean, ils participent à l'époque importante du Sillon. Ainsi, à Lyon, ils rentrent en contact avec Victor Carlhian, Elie Vignal, Eugène Pons, l'abbé J. Lavarenne et l'abbé Vallier. L. Rémillieux est ordonné prêtre en 1906. C'est à l'initiative du cardinal Maurin qu'il est envoyé dans le quartier du Transvaal dans la banlieue Est de Lyon en 1922. Aidé de son vicaire l'abbé Colin, il construit une petite chapelle qui n'est autre qu'une baraque parmi d'autres baraquements. Le climat anticlérical, hérité du XIXe siècle, persiste dans ces faubourgs ouvriers. J. Folliet écrit : "La pratique religieuse n'est " le fait que d'une minorité ; la pratique saisonnière " relève souvent du folklore plus que de la conviction. " Dans beaucoup de milieux, le baptême, la première communion, le mariage à l'église, les funérailles ne sont " plus que des habitudes" (2). En 1924, une église est construite à la place de la chapelle. C'est Notre Dame de St Alban. L'église et la cure se situent rue Antoine Chevrier, les deux seuls bâtiments religieux de la rue. Dès lors, à cause de la personnalité de l'abbé Rémillieux

(1) Cet aspect étant important, nous avons été obligés de déborder du cadre chronologique. L'action du père Rémillieux se situe avant et après la seconde guerre mondiale.

(2) J. Folliet : le père Rémillieux - Lyon, 1962 - p. 50.

commence l'expérience d'une des premières paroisses communautaires.

L'abbé Rémillieux rencontre J. Folliet en 1923 à la "Jeune République". Ils sympathisent d'emblée. Leur sens respectif de la catholicité les réunit. Assez impressionné par le mouvement des Compagnons de St François que fonde son ami, l'abbé Rémillieux en 1930, lors du pèlerinage à Tamié, accepte de devenir l'aumônier des compagnes. Il le sera jusqu'à sa mort en 1949.

Notre Dame de St Alban est une paroisse moyenne de trois mille habitants. On dénombre des ouvriers, des bourgeois, des zoniers, des maraichers, des romanichels et quelques paysans. L'abbé Rémillieux est un franciscain de coeur. Il est également très attaché à la spiritualité du père Chevrier qui anime l'ordre du Prado. Il est prêt à concrétiser cette spiritualité : un clergé pauvre pour les plus pauvres (3).

Trois aspects dominant dans la réalisation de cette paroisse communautaire créée par le père Rémillieux.

1 - Un christianisme exigeant au service des plus pauvres

Au point de départ, l'abbé Rémillieux tient à prêcher un christianisme exigeant. C'est le seul moyen de créer une communauté fervente et participante. Un prêtre témoigne en disant : "Le père Rémillieux m'a fait décou-

(3) id. - p. 16.

" vrir qu'en présentant l'évangile dans toute son exigence, on forçait l'admiration des incroyants, beaucoup plus qu'en essayant de cacher les difficultés. Un incroyant me disait aussi : "Le père Rémillieux ne fait pas de la propagande pour sa religion, il ne cherche pas à nous avoir". (4). L'abbé Rémillieux propose à ses paroissiens un christianisme non orienté dans la voie de la facilité. Cependant, il ne veut pas que ce catholicisme soit celui de la bourgeoisie comme il l'était au XIXe siècle. Il prend la décision d'en finir avec les questions d'argent, autour de l'autel. Il supprime notamment le paiement des chaises. Cette action est révolutionnaire dans une époque marquée par des traditions religieuses. Il établit également l'absolue gratuité des offices et des services religieux. Par contre, ce prêtre doit aussi subsister comme les autres. Mais il agit différemment. L'abbé Rémillieux demande à ses paroissiens de participer aux frais du culte en donnant de l'argent dans une enveloppe et sans autre indication. Désormais, le père Rémillieux sera surnommé : "Celui qui a vaincu l'argent" (5).

2 - Une paroisse de carrefour

Le second aspect de l'oeuvre réalisée par le père Rémillieux est la constitution d'une paroisse, conçue comme un carrefour, conçue également comme une grande famille. Chacun sait que, s'il a la moindre difficulté, il peut frapper à la porte du père Rémillieux. Il sera toujours accueilli, écouté et compris. En contact avec les Compagnons de St François et avec la Chronique Sociale

(4) Père Cossey : "Le sens de l'incroyant chez le père Rémillieux" - A.R. - Janvier 1950 - p. 23.

(5) "Les questions financières ... étaient soigneusement dissociées de la vie liturgique" - J. Gadille - Histoire du diocèse de Lyon - Paris, 1983 - p. 297.

de France, ce prêtre attire à Notre Dame de St Alban, divers conférenciers. Entre autres, on peut citer A. Latreille, le docteur R. Biot, l'abbé Monchanin. En effet, de son passage au Sillon, il conserve de nombreuses amitiés lyonnaises et de nombreuses amitiés parisiennes comme celle de M. Sangnier et d'H. Colas.

J. Folliet écrit : "Il tenait à répéter que "la paroisse est un carrefour". Il en fit un carrefour international et vraiment catholique" (6).

Par un sens très profond de la famille, l'abbé Rémillieux constitue sa paroisse autour des foyers. Il arrive à prêcher et à faire passer un véritable courant de spiritualité familiale.

3 - La place donnée aux laïcs

Le troisième aspect à évoquer est le rôle donné par l'abbé Rémillieux aux laïcs. Ce prêtre est conscient de l'aide active que peuvent apporter des hommes non consacrés, à une paroisse. Il a le sens des laïcs. Il les respecte et cherche à comprendre leur spiritualité.

Ces trois aspects qui animent l'oeuvre du père Rémillieux apparaissent naturels dans la vocation d'un prêtre de notre temps. ~~Hors~~, avant et juste après la seconde guerre mondiale, ce sont des notions nouvelles, qui peuvent même être qualifiées de révolutionnaires.

(6) J. Folliet - op. cité - p. 99.

En 1945, le chanoine Boulard publie un livre : Les problèmes missionnaires de la France rurale. En 1946, le père Michonneau rédige un ouvrage sur La Paroisse, communauté missionnaire. Ces notions de paroisse communautaire commencent à faire leur chemin. Un Compagnon de St François, l'abbé L. Rémillieux les a précédés dans la recherche de ces objectifs.

B - Le précurseur de la réforme liturgique

En 1962, le concile Vatican II marque pour l'Eglise un tournant. Il ouvre l'ère des changements où la liturgie est conçue d'une manière différente, afin que la communauté chrétienne prenne part d'une manière nouvelle aux célébrations.

?

~~Vingt~~ ans plus tôt, l'abbé Rémillieux avait ouvert la voie. Il apparaît alors vraiment comme un novateur. En effet, il s'aperçoit que pour créer une paroisse dynamique et consciente de son appartenance à l'Eglise, il faut que la communauté chrétienne comprenne la liturgie et y participe. L'abbé Rémillieux explique lui-même :
 " Est-il possible, demande-t-il, de se contenter d'un christianisme superficiel ne pénétrant pas jusqu'aux profondeurs de l'âme, christianisme vague, confus, mal compris, reposant sur l'erreur ou la superstition, n'aidant en rien dans les combats, les difficultés et les peines de la vie, n'aidant en rien dans la mort ?" (7).

(7) id. - p. 25.

Tout d'abord, le père Rémillieux décide de mettre en valeur toute la liturgie, du baptême aux funérailles. En effet, il n'accepte d'administrer les sacrements qu'à ceux qui croient vraiment. Certains lui reprochent d'être trop sévère, trop exigeant. Mais lui s'empresse de répondre que l'Évangile est exigeant (8). D'ailleurs, si certains s'enfuient, d'autres commencent à comprendre le sens de la vie chrétienne. Un incroyant témoigne en disant : "J'ai commencé à prendre le christianisme au sérieux, le jour où le père Rémillieux avait refusé de marier ma fille à l'Église" (9). L'abbé Rémillieux est très rigoureux vis à vis du mariage. Certains jeunes déclarent qu'ils n'ont pas la foi. Ils sont généralement très surpris quand le prêtre leur annonce alors qu'ils doivent renoncer à la cérémonie du mariage, qui, s'ils ne sont pas croyants, constitue une hypocrisie.

L'abbé Rémillieux souhaite également célébrer une liturgie compréhensible pour toute la communauté chrétienne. C'est ainsi qu'il ne prononce aucun texte en latin sans l'avoir au préalable expliqué en français.

Ce prêtre commence à introduire le français au sein des textes de la messe. Pourtant, il n'admet pas que l'on administre les sacrements en langue vulgaire. Le père Cossey nous rappelle ses paroles : "Cette langue, " disait-il, dont on se sert pour faire le marché noir, " pour mentir, pour transporter l'impureté... De même " que pour traiter le sacré, il faut un lieu sacré, l'Église ; de même que pour célébrer la messe (...) il " faut une langue sacrée" (10).

(8) Père Cossey - op. cité - p. 23.

(9) id. - p. 24.

(10) id. - p. 25.

Enfin, ce Compagnon de St François veut offrir l'exemple d'une paroisse vivante où chaque chrétien participe, montrant ainsi qu'il a bien compris son catholicisme. L'abbé Rémillieux innove. Il prononce désormais la messe jusqu'au canon face au peuple. Le père avait connu en Allemagne, le mouvement de Beuron, dont il s'inspire pour mener à bien ses transformations liturgiques. La messe devient vivante et dialoguée. La communauté chrétienne participe aux prières. Par cette nouvelle liturgie, le père Rémillieux réalise un apostolat fructueux. Des hommes, croyants ou non croyants qui viennent pour la première fois à Notre Dame de St Alban, sont surpris par la prière et la profondeur de la liturgie qui s'y déroulent. Des conversions ont lieu comme celle du savant, le professeur Grignard, prix Nobel de Chimie.

Si l'abbé Rémillieux est un véritable précurseur, il faut reconnaître que son oeuvre n'est pas une totale réussite. Sur les 3 000 paroissiens, l'apostolat de ce prêtre n'atteint que 300 familles. L'abbé Rémillieux se désintéresse de l'administration. Ces remarques n'enlèvent aucune valeur à l'expérience qu'il réalise à Notre Dame de St Alban. Certains de ses échecs servent à ceux qui suivront au sein de l'oeuvre des communautés apostoliques et communautaires.

C - La notion de l'Universel

Pour compléter la présentation de celui qui fut le précurseur de la réforme liturgique, il faut évoquer également son rôle de rassembleur des hommes en tant que prêtre catholique et Compagnon de St François.

L'abbé Rémillieux attache une grande importance à la notion de catholicité. Un de ses amis écrit : "Il avait un sens aigu de la catholicité, et il aimait former ses séminaristes ou prêtres amis à ce sens (...)" (11).

Ce prêtre est avant tout catholique. Il l'est non seulement pour les croyants mais également pour les incroyants. Ceux qui l'ont bien connu témoignent de sa disponibilité, de son écoute pour chaque personne qui le désire. Le père Rémillieux est pour les Compagnes de St François, la petite lumière discrète qui brille par sa présence. Il remplit sa fonction d'aumônier auprès d'elles. Malgré son âge, il tient à participer à tous les grands pèlerinages d'été. Il organise les étapes, préside les chapitres et suggère certaines méditations au cours de la journée. Par son don d'écoute des autres, chacun a l'impression qu'il est présent personnellement et répond aux questions de chaque compagne. L'abbé Rémillieux prend vraiment à coeur ce rôle d'aumônier général du mouvement. A sa mort, le problème de sa succession se pose. Les compagnons savent qu'un autre aumônier sera désigné mais que l'abbé Rémillieux ne sera jamais remplacé.

L'un d'eux écrit : "Le père avait réussi à atteindre des hommes de toutes conditions, de toutes nations, de tous les milieux. Il faut, à sa suite, poursuivre cette tâche qui répond à une nécessité évidente de notre temps" (12).

(11) L'abbé M. Maurice : "Père dans le sacerdoce" - A.R. - Janvier 1950 - p. 31.

(12) A. Boutier : "Comment être fidèle au père Rémillieux" - A.R. - Janvier 1950 - p. 39.

L'abbé Rémillieux a le sens de l'universel. D'une part, il s'occupe de tous ses frères. Il est prêtre pour tous les hommes. D'autre part, sa vie est consacrée à la paix. Comme nous l'avons déjà dit, il participe à Bierville en 1926. Sa vocation est pour l'action internationale. Alors qu'il était encore très jeune, une jeune Suisse alémanique frappe à la porte de ses parents. Laurent l'accueille ; sur sa demande, elle donne des cours d'allemand à toute la famille. De là, date son désir d'entente entre la France et l'Allemagne (13). Dès lors, il sera professeur d'allemand dans un collège de la région lyonnaise. Il organise des voyages en Allemagne. Peu à peu, il construit tout un réseau d'amitiés allemandes. Avant et après la seconde guerre mondiale, il concrétise son idéal de rapprochement, en ayant des vicaires et des secrétaires allemands. Cela suppose un certain courage pour une époque si conflictuelle. Parmi les secrétaires allemandes, figurent Claire Barwitzky qui participe à la vie des Compagnons de St François, Anne Engels, Compagne également de St François. Une d'elles, Geneviève Grison témoigne : "Il fut pour moi la révélation bouleversante " du chrétien "qui y croit" et surtout du "prêtre", tel " qu'il se définit "Sacerdos, Alter Christus". (...) C'était un prêtre, consacré au service divin, au service " de tous les hommes, ses frères" (14).

Au presbytère, des hommes de toutes nationalités défilent : des prêtres russes ou chinois, des religieux polonais ou yougoslaves.

(13) J. Folliet - op. cité - p. 31 - 32.

(14) G. Grison : "Alter Christus" - A.R. - Janvier 1950 - p. 45.

L'abbé Rémillieux s'éteint en 1949. En tant que prêtre, il réalise l'oeuvre d'une des premières paroisses communautaires où la liturgie revêt un sens nouveau. En même temps, comme Compagnon de St François, il reste fidèle à leur idéal. En particulier, il est un puissant artisan de la paix internationale et du rapprochement avec l'Allemagne.

II - LE SENS DE L'EGLISE

Les compagnons d'après-guerre ont le sens de l'Eglise. Ils souhaitent que leur mouvement soit un témoignage vivant de la chrétienté.

Parallèlement aux recherches novatrices de l'abbé Rémillieux, ils redéfinissent la place des prêtres au sein du mouvement et le rôle des laïcs au sein de l'Eglise. L'unité chrétienne devient une des préoccupations majeures, avant qu'elle ne se concrétise dans les années 60 par le premier pèlerinage oecuménique (1964).

A - Les prêtres

Evoquant son rôle d'après-guerre, un compagnon déclare : "Je pense que le mouvement, à la petite échelle " qui est la sienne, a été prophète d'une relation nou-

" velle entre prêtres et laïcs" (15). Dès les origines, le mouvement des Compagnons de St François est un mouvement de laïques. Ceux-ci l'encadrent et contribuent à sa bonne organisation. Cependant, les prêtres ne sont pas absents. Ils témoignent par leur présence de la vitalité de l'Eglise. Les thèmes de chapitre des années d'après-guerre, attestent des préoccupations des compagnons en ce qui concerne l'Eglise. En 1947, le thème de chapitre est : "L'Eglise et notre temps" ; en 1949 "L'homme moderne, son monde, ses doctrines, son Eglise et sa foi" ; en 1950 "Le sens de Dieu" ; et en 1952 "Le sens de l'Eglise".

Lors du chapitre international qui se tient à Paris à la Pentecôte 1952, J. Folliet présente un exposé sur le rôle des compagnons dans l'Eglise. "Nous voulons que notre mouvement soit comme une micro-Eglise, une Eglise en raccourci, un fidèle miroir de l'Eglise. On doit donc y trouver les quatre marques de la véritable Eglise : l'unité, la sainteté, l'apostolicité, la catholicité" (16).

La catholicité, elle est attestée par la présence des aumôniers compagnons. Dès le début, des prêtres compagnons ont marqué le mouvement : l'abbé Franz Stock, le R.P. Gratien, le R.P. R. Carpentier, o.f.m, et l'abbé Rémillieux. En 1952, plusieurs aumôniers compagnons définissent le rôle du prêtre à l'intérieur du mouvement (17).

(15) J.P. Legrand : "Dans l'Eglise" - C.S.F. - Août 1983 - p. 14.

(16) J. Folliet : "Les compagnons et l'Eglise" - A.R. - Juillet 1952 - p. 113.

(17) "Le prêtre dans le mouvement compagnon" - A.R. - Avril 1952 - p. 63 à 73.

1 - Le prêtre compagnon

Les compagnons tiennent à ce que leur aumonier soit aussi celui qui partage la vie de leur mouvement. Il est prêtre bien sûr, mais il se doit de participer aux pèlerinages organisés chaque année. L'aumonier lui aussi s'engage à quitter ses activités. Il s'engage à se dépouiller et à partir en pèlerin avec les compagnons. Un des leurs écrit : "J'aime assez que le prêtre-aumonier " se considère lui aussi comme un compagnon, et que, sur " la route, il participe, dans la mesure où la direction " spirituelle et son office divin le lui permettent, au " menues besognes matérielles dont est faite la journée " (...)" (18). Cette manière de prendre la route, de participer aux corvées est le moyen pour chaque aumonier de mieux comprendre son sacerdoce. La spiritualité du pèlerinage, comme nous l'avons vu, apprend aux compagnons comme aux prêtres le sens de la pauvreté, de la simplicité, de l'humilité et de la joie. Le père Rémillieux écrit : "Pour parler à des pèlerins, ne faut-il pas être pèlerin soi-même ?" (19).

2 - L'homme de Dieu

Les Compagnons de St François ne doivent pas oublier que le prêtre au sein du mouvement est celui qui dirige leurs pas spirituellement. Certes il participe concrètement mais il ne doit pas s'occuper de la préparation et du déroulement du pèlerinage. Ce n'est pas à lui de veiller à l'organisation des étapes. Il est le maître spirituel du mouvement.

(18) H. de Julliot : "Celui qui sert"- A.R. - Avril 1952- p. 65.

(19) Père Rémillieux : "Prêtre aumonier des Compagnes de St François"- A.R. - Avril 1952 - p. 69.

D'une part, il maintient l'esprit compagnon au sein du groupe. Cet esprit, c'est l'esprit de St François, avec toute la spiritualité qui en découle. Cependant, l'aumônier n'est pas convié à diriger le chapitre. Il s'informe sur le sujet. Il peut ainsi apporter quelques lumières aux compagnons qui se posent des questions. Il peut interrompre des discussions partisanses.

D'autre part, l'aumônier est responsable de la nourriture spirituelle du mouvement. Il célèbre la messe. Il organise la méditation, il oriente la prière. La prédication d'une messe vivante où chaque compagnon participe est le moyen :

- de sanctification. La spiritualité est présente aux pèlerinages lorsque les compagnons ont la ferveur et la foi dans les prières.

- d'apostolat. La messe vécue dans les paroisses sera le premier moyen de cet apostolat (20).

Les prêtres ont ainsi leur place dans la vie du mouvement. Les compagnons conscients des diversités de chacun doivent respecter chaque vocation. Celle du prêtre autant que celle des laïcs doivent concourir ensemble à la jeunesse et à la marche de l'Eglise.

(20) id. - p. 67.

B - Le rôle missionnaire des laïcs

Si le mouvement des compagnons est fidèle à sa vocation de "catholicité" par la présence des aumôniers, il n'en reste pas moins que ce mouvement est composé de laïques. Ils jouent un rôle essentiel. "Le mouvement compagnon est un mouvement chrétien de laïcs. (...) Les laïcs sont devenus conscients de faire partie de l'Eglise et par conséquent d'avoir leurs propres responsabilités" (21).

Outre la catholicité, J. Folliet insiste sur l'apostolicité, le rôle d'apostolat étant rempli par les laïcs. Au sein de l'Eglise, le mouvement compagnon leur donne un rôle missionnaire (22). En effet, sur terre, chacun a sa mission. Le pape est responsable de l'Eglise toute entière. Les prêtres sont les animateurs de la vie spirituelle. Quant aux laïcs, ils doivent être les artisans du rayonnement de la vie chrétienne.

En 1946, une compagne écrit dans L'Appel de la route un article relatif au livre des abbés Godin et Daniel : France, pays de mission, paru en 1943. Ce livre présente la déchristianisation du prolétariat des grandes villes. L'Eglise est séparée des masses ouvrières. Prêtres et chrétiens n'agissent pas là où ils le devraient. Tout un monde nouveau se forme, où l'Evangile n'est pas annoncé. Que faut-il faire ? Louise Blanquart répond : "La solution ? Ce n'est pas un livre qui pourra la donner

(21) D. Van Hoorn : "Celui qui comprend" - A.R. - Avril 1952 - p. 64.

(22) J. Folliet - op. cité - p. 113.

" mais des chrétiens vivant et agissant selon l'inspiration de l'Esprit. (...) Autant d'oeuvres qui ont leurs ouvriers et auxquelles nous - compagnons - nous devons participer, ensemble dans les pèlerinages, et chaque jour, selon notre vocation" (23).

Le thème de chapitre abordé, en 1947, est "Le sens et la forme du témoignage compagnon dans le monde d'aujourd'hui" ; en 1951, "Le sens des autres" et en 1956 "le rôle des laïcs dans l'Eglise".

Les compagnons devant les nouvelles interrogations de l'Eglise, prennent conscience de la mission qu'ils ont à remplir.

Dans ce cadre, apparaît la notion de témoignage. Si les compagnons en tant que chrétiens doivent être des missionnaires au sein de l'Eglise, ils portent témoignage du christ. J. Folliet rappelle aux compagnons que le mouvement se situe dans l'ordre du témoignage spirituel (24):

- Ce dernier doit être un témoignage de pauvreté.

- Il est également un témoignage de charité vécu de manière à présenter l'image d'une communauté vivante.

- Enfin, il intègre la notion d'apostolat. Chaque compagnon est appelé à témoigner du christ et de l'Eglise. J. Folliet termine en disant : "... Les compagnons porteront le témoignage à quoi les incline leur vocation

(23) L. Blanquart : "L'Eglise en marche" - A.R. - Mars 1946 - p. 9.

(24) J. Folliet : "Les compagnons dans le monde présent" A.R. - Septembre-Octobre 1946 - p. 11.

" propre, témoignage spirituel dans l'Eglise, témoignage
" temporel dans le monde" (25).

Les compagnons définissent ainsi leur rôle au sein de l'Eglise. Ils sont à la fois des pèlerins, des franciscains et des missionnaires. La mission est pour eux l'expression d'une communauté qui marche vers Dieu. Il convient cependant de bien respecter les cadres du laïcat. En effet, ils ont à jouer un rôle mais ne doivent pas empiéter sur l'action des prêtres et évêques. Le témoignage de plus, s'accomplit totalement par l'exemple. Vis à vis de leurs frères, ils essaient de faire passer un souffle chrétien. Ils rayonnent par l'esprit et par l'idéal Compagnon de St François. En 1956, le thème de chapitre est consacré au rôle des laïcs dans l'Eglise. Les compagnons rappellent l'importance du baptême qui est l'appel de Dieu sur le chemin qui mène à lui. "Le jour de notre baptême fut le jour du "oui" que nous adressions à Dieu, mais surtout du "oui" que Dieu nous adressait. Ce jour là, en effet, Dieu nous a choisis et nous avons choisi Dieu. (...) Le baptême est donc vraiment le départ de notre route vers Dieu" (26). Par le baptême, les compagnons font partie du corps de l'Eglise. Ils témoignent par leur exemple, sur la route et au sein de l'Eglise.

Cependant, les compagnons s'interrogent sur la misère matérielle du monde et sur la misère morale qui les entourent. Ils regrettent que tant d'hommes ne connaissent pas les richesses de la vie chrétienne. Quant

(25) id.

(26) Père Wijzen : "Notre vocation de compagnons" - A.R. - 3ème trimestre 1956 - p. 67.

à certains catholiques, il ne font preuve d'aucune générosité. Ils vivent repliés sur eux-mêmes. Le seul remède à cette situation est indiqué par un aumônier du mouvement : "... que les vrais disciples du Christ, prenant conscience de leur devoir missionnaire, se lèvent tous et chacun. Qu'ils répondent à la volonté du sauveur qui est que tous les hommes profitent de la Rédemption, et cela par l'intermédiaire de chrétiens apôtres, de chrétiens vraiment vivants et rayonnants" (27).

Les compagnons sont donc amenés à témoigner. Mais où se développe leur action ? Essentiellement vis à vis des hommes qui les entourent, mais elle prend une signification toute particulière, au sein de la paroisse. Cet apostolat tient une place importante dans le mouvement. Par exemple, les foyers peuvent témoigner en étant des cellules de vie de charité et de prière au niveau de la paroisse (28). En 1954, dans l'Appel de la route, les responsables rappellent le sens missionnaire des compagnons. Ils doivent sortir d'eux-mêmes et aller vers les autres. Par des petits engagements simples dans son quartier, l'esprit missionnaire peut être fructueux et se développer. Le mouvement Compagnon de St François désire que ses membres soient des apôtres missionnaires. Une condition essentielle doit les aider à réaliser cet idéal : l'exigence. Julia et Noël Fournier écrivent : "Si nous voulons être missionnaires, si nous voulons que la famille compagnon soit missionnaire, (...) soyons exigeants pour notre amitié, notre vie de bande, nos petits et grands pèlerinages ; soyons exigeants envers nous-mêmes pour que la famille des Compagnons de St François

(27) Abbé J. Mahé : "Le devoir missionnaire des foyers compagnons" - A.R. - Août 1946 - p. 10.

(28) G. et J. Courtejoie : "Les foyers dans l'Eglise" - A.R. - 2ème trimestre 1957 - p. 32 à 35.

" vive dans la charité du Christ : c'est là le premier
" témoignage qu'elle peut et qu'elle doit donner" (29).

En 1956, les compagnons s'interrogent devant les problèmes qui se posent à l'Eglise missionnaire d'Asie, d'Amérique du Sud et de l'Afrique. Ils s'inquiètent également face à la déchristianisation de l'Occident. Face à ces réalités difficiles, ils comprennent l'importance "de rendre au peuple chrétien le sens de sa mission spirituelle" (30).

C - L'unité chrétienne

La notion d'unité chrétienne préoccupe les compagnons dès les années 46. De nombreux articles paraissent dans l'Appel de la route, consacrés à cette nouvelle aspiration religieuse. Cependant, celle-ci ne se concrétise que plus tard, dans les années 60. Le thème de chapitre de 1960 est "L'unité des chrétiens par l'Eucharistie". Celui de 1962 est "L'oecuménisme". Enfin, en 1964, a lieu le premier pèlerinage oecuménique. Pourtant, entre 1946 et 1958, l'époque qui nous préoccupe, l'unité des chrétiens constitue déjà un des soucis majeurs du mouvement, à côté de ceux constitués par la paroisse communautaire et le rôle missionnaire des laïcs.

Rappelons la phrase de J. Folliet qui insiste sur le mouvement conçu comme une micro Eglise marquée

(29) J. et N. Fournier : "Missionnaires" - A.R. - Juillet 1954 - p. 102.

(30) M. et R. Allard : "Les foyers dans l'Eglise" - A.R. - 2ème trimestre 1956 - p. 44.

par la sainteté, la catholicité, l'apostolicité et enfin l'unité (31).

Les compagnons abordent l'unité chrétienne sous deux aspects. Tout d'abord, leur attention se porte sur l'unité au sein de l'Eglise Catholique, notamment en France. Le courant du progressisme chrétien se développe après la guerre en 1946. Dès lors, les années 50 sont marquées par la division des catholiques, entre la tendance "traditionnelle" et la tendance "progressiste". Leurs désaccords portent sur une manière différente de considérer la nature de l'Eglise, son rôle et sa mission. Les compagnons sont conscients de cette opposition. Ils souhaitent que ces deux courants puissent avancer ensemble, acceptant chacun les différences qui les séparent. J. Folliet écrit : "Nous devons veiller spécialement à ce que le " monde ouvrier et le monde des classes moyennes, représentatifs des deux grandes forces de l'Eglise actuelle, " coexistent en toute charité, lucidité et fraternité " dans le mouvement. Nous ne pouvons imposer ni l'Eglise " ouvrière ni l'Eglise des classes moyennes ; ce que nous " recherchons, c'est une église pure. Evitons donc la " déformation progressiste qui empoisonne l'idéal chrétien " par l'apport de tendances marxistes ; et évitons la " déformation inverse qui replie l'Eglise sur le passé " et risque d'en faire un ghetto" (32). Toutefois, les compagnons comprennent parfaitement qu'une Eglise trop monolithique n'est pas souhaitable. Deux courants existent. Ils répondent à des aspirations différentes. Il semble difficile de gommer ces divergences pour former un moule unique. Le père M. Chartier, aumonier international du mouvement en 1952, énumère les difficultés qui entravent

(31) J. Folliet : "Les compagnons et l'Eglise" - A.R. - Juillet 1952 - p. 113.

(32) id.

la réalisation de l'unité catholique : "(...) Menaces " de divisions, de dissensions entre catholiques, (...). " Manque d'unité dans les paroisses qui devraient être, " en tous lieux, l'ostensoir de l'unité chrétienne et " de l'amour fraternel agissant et rayonnant" (33).

Au delà de la cohésion dans l'Eglise catholique se pose la question de l'unité dans le monde entre les différentes Eglises Chrétiennes. Plusieurs raisons amènent les chrétiens et notamment les compagnons à militer pour cette unité.

La première est l'évolution accélérée du monde moderne : la division des deux blocs est-ouest, la croissance démographique, les pays sous-développés, les progrès scientifiques et technologiques. Face à ces défis, certaines différences entre Eglises chrétiennes paraissent secondaires.

Parallèlement au développement des institutions internationales, les particularismes nationaux s'affirment. Ceci constitue la seconde raison. De nombreux pays, races ou même tribus, souhaitent leur indépendance.

Dom Thomas Becquet explique devant ce risque de morcellement : "Il faut par comparaison, professer " que l'Eglise du christ doit être une, tout en acceptant " une multitude de coutumes, de mentalités de traditions" (34).

(33) Père M. Chartier : "L'unité dans l'Eglise et dans le monde" - A.R. - Juillet 1952 - p. 111.

(34) D. T. Becquet : "Pour entrer dans le mystère de l'unité chrétienne" - A.R. - 4ème trimestre 1961 - p. 4.

Pour les compagnons, dans l'histoire de l'Eglise, il y a toujours eu ce souci de marcher vers l'unité, c'est-à-dire ce rapprochement de plus en plus étroit des différentes branches de l'Eglise chrétienne qui se réclament toutes du Christ (Eglises protestantes, Eglises orthodoxes, Eglise anglicane ...). Après la guerre, les compagnons sont inquiets au sujet de la réalisation de cette unité. Le père Rémillieux écrit : "Comment travailler " à la paix du monde, à une certaine unité de la famille " humaine, alors que, sur le plan des âmes, les chrétiens " eux-mêmes, si fortement unis au Christ, se sont refusés " à vivre dans une unique société chrétienne ?" (35). En effet, le rapprochement entre les Eglises séparées doit se faire, mais comment y arriver si les chrétiens catholiques eux-mêmes sont désunis ? Tel est le noeud essentiel d'un problème qui va dominer le monde religieux de la seconde partie du XXe siècle. Jusqu'en 1958, les compagnons oeuvrent à la réalisation de cet idéal. Mais les difficultés n'en restent pas moins grandes pour l'atteindre.

Aux Pays-Bas, le tiers des habitants est catholique, le deuxième tiers est protestant. Le reste est partagé entre des sectes diverses et ceux qui ne sont rattachés à aucune religion (36). Pour les compagnons le rapprochement est difficile. En effet, les catholiques ont une religion assez individualiste, marquée par le respect du clergé et l'obéissance à Rome. De ce fait, les protestants jugent le catholicisme comme une sorte de "paganisme teinté de morale" (37).

(35) J. Foilliet - Le père Rémillieux - Lyon, 1962 - p.213.

(36) "Catholiques et non catholiques" - A.R. - 3ème trimestre 1955 - p. 74.

(37) id.

En Allemagne, les relations entre protestants et catholiques sont facilitées par les souffrances endurées ensemble pendant la guerre. Mais dans les années 50, ces contacts s'avèrent plus laborieux. En effet, les protestants nombreux dans le Nord et le Centre, craignent l'hégémonie des catholiques sur tout le pays. Les mariages mixtes affaiblissent l'unité et entraînent l'indifférence religieuse. Un compagnon allemand écrit : "Nous avons " donc une responsabilité à l'égard des relations entre " protestants et catholiques : nous devons veiller à ce " que les protestants retrouvent chez nous ce qu'ils y " cherchent à juste titre, une véritable connaissance " des Ecritures et une liturgie débarassée de toutes les " "impuretés" accumulées depuis quelques générations" (38).

En Suède, le problème majeur est celui de la communauté catholique. En effet, avant la première guerre, la Suède est un pays protestant, hostile au catholicisme. Depuis la seconde guerre mondiale, l'évolution est sensible. Elle est favorable à la religion catholique. En 1938, on compte 5 000 catholiques pour 6 200 000 habitants. Ainsi, dans les années 50, le but des compagnons est d'aider les Suédois catholiques à constituer solidement leur Eglise (39).

C'est dans ce contexte que les Compagnons de St François connaissent un bouillonnement important en faveur de l'Unité Chrétienne. Leurs efforts précèdent la grande vague de l'oecuménisme qui accompagne Vatican II. Rome, jusqu'en fin des années 50, reste relativement

(38) id. - p. 76.

(39) id. - p. 77 à 79.

prudente à l'égard de ce mouvement. Elle ne s'y engage fermement qu'à partir des pontificats de Jean XXIII et de Paul VI. Une fois de plus, les compagnons apparaissent comme des précurseurs.

CONCLUSION

Il est remarquable de noter que le mouvement des Compagnons de St François d'après-guerre, accompagne mais le plus souvent précède l'évolution de l'Eglise moderne. En effet, les compagnons posent souvent les premiers les grandes interrogations de l'Eglise. Ils sont conscients des problèmes de leur temps. Les thèmes de chapitre annoncent les thèmes de réflexion, qui seront abordés plus tard lors du Concile Vatican II.

CONCLUSION GENERALE

Nous voici arrivés au terme de notre étude, durant laquelle nous avons suivi de 1926 à 1958, J. Folliet et ses compagnons. Ceux-ci ont repris une vieille tradition, celle du Moyen-Age qui a vu se multiplier les hauts lieux de pèlerinage où, venus de toutes parts les hommes se rassemblaient en marchant unis par une même foi. Ils ont ainsi adopté une véritable spiritualité de la route, guidés par St François et animés par l'esprit d'accueil qui caractérisait autrefois les familles paysannes. Ceci constitue un des aspects le plus original de ce mouvement de jeunesse.

Mais, il en est d'autres.

En raison des circonstances historiques, le mouvement Compagnon de St François a marqué de son empreinte non seulement de nombreux jeunes mais également un large milieu religieux lyonnais, d'une part, et national et international, d'autre part. Rappelons en effet, que l'action des compagnons ne peut se dissocier de la Chronique Sociale de France qui tente de réaliser à Lyon une oeuvre importante dans la ligne du "Catholicisme Social". Elle ne peut se dissocier non plus de l'action d'un des leurs : l'abbé Rémillieux qui est à l'origine de l'organisation d'une des premières paroisses communautaires, à Notre Dame de St Alban. Le mouvement Compagnons de St François apparaît donc lié aux initiatives qui ont été prises au sein du Catholicisme lyonnais du XXe siècle.

Par l'idéal de paix qui l'anime, ce mouvement se situe dans la mouvance des organisations créées au lendemain de la seconde guerre mondiale en faveur de la paix dans le monde. Des Compagnons de St François, comme Henriette Duhourcau, participent au lancement de Pax Christi en 1945. Conscients des souffrances morales et physiques du monde de l'après-guerre, ils souhaitent travailler au bonheur humain grâce à la paix et à la pratique d'un christianisme vivant (1).

Ainsi, leur volonté de paix et de rapprochement inter-nations s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus large dont ils sont l'un des moteurs.

Dès 1950, les compagnons prônent les idées qui seront celle de l'Eglise conciliaire. L'unité de l'Eglise, l'aspect missionnaire, la réforme liturgique des célébrations, constituent autant de recherches originales qui annoncent les tentatives de renouvellement de l'Eglise Catholique.

Enfin, le mouvement Compagnons de St François laisse derrière lui le souvenir de personnalités sans doute hors du commun. Leurs existences sont le témoignage encore vivant de l'esprit compagnon. Des noms reviennent en mémoire : l'abbé F. Stock, S. Mingeolet, l'abbé Rémillieux et J. Folliet.

Mais que devient le mouvement après 1958 ?

(1) F. Bertrand : "Message des "Jeunes" de Pax Christi"
A.R. - Janvier-Février 1949 - p. 11 à 14.

Il n'arrête pas sa marche à cette date-là. Existait encore actuellement, il a traversé une crise grave, comme celle qu'ont connue de nombreux mouvements en 1968, période privilégiée des remises en question. Certains membres estiment alors que le mouvement ne correspond plus aux aspirations de la nouvelle génération et que l'organisation et les méthodes sont à redéfinir. Des compagnons pensent même modifier le vocabulaire propre au mouvement. En mars 1970, un questionnaire est envoyé à tous les membres afin de préparer les assises nationales de St Mandé en 1971 qui redéfiniraient les grandes orientations.

A cette date, J. Folliet prend position et adresse aux responsables une lettre, importante pour l'histoire du mouvement, afin de répondre aux nouvelles interrogations et inquiétudes. A son avis, dans le passé des réponses ont été apportées aux aspirations de trois générations. Mais s'il est conscient d'une nécessaire évolution, il s'oppose cependant à une solution "qui consisterait à " conserver l'extérieur du mouvement sans en maintenir " l'esprit et un certain nombre de méthodes" (2). La marche à pied doit certainement être vue sous un autre jour. Elle était possible sur les grandes routes jusqu'alors. Mais elle devient difficile en raison du trafic croissant de la circulation. A l'objection de certains compagnons qui pensent que le mouvement n'affirme pas assez fortement ses convictions, J. Folliet répond : "Il ne faut pas oublier que le mouvement compagnon est international. " Les décisions définitives, à mon sens, ne peuvent donc " être prises dans des assises nationales" (3).

(2) J. Folliet : Lettre adressée à Paul et Marie Chauvet, datée du 3 mars 1970.

(3) id.

Dans cette lettre, qui constitue une sorte de testament, J. Folliet mesure les problèmes qui se posent aux nouvelles générations. Il reste pourtant attaché à ce qui constitue pour lui l'essentiel : l'esprit du mouvement Compagnons de St François.

Toutes les orientations prises dans les années 70 provoquent de grands remous.

D'anciens compagnons comprennent difficilement et admettent mal cette remise en cause et cette évolution. Dans certains pèlerinages, on ne prie plus, la spiritualité franciscaine cesse d'être une base de réflexion. Un compagnon explique qu'en effet, une crise a bien existé, créant entre progressistes et traditionnalistes des tensions. Celles-ci se sont développées entre une tendance restée fidèle aux origines et une tendance assez turbulente qui voulait remettre en cause toutes les bases du mouvement (4).

"Actuellement, le mouvement semble retrouver
" la véritable tradition franciscaine. Ce renouveau cor-
" respond à la fin ou à l'atténuation de la crise de mai
" 1968 qui avait orienté certains compagnons vers une
" critique systématique" (5).

Ainsi, il semblerait qu'aujourd'hui, une redécouverte s'amorce, celle des valeurs qui firent autrefois la richesse des anciens compagnons.

(4) Entretien avec le père Chartier - 5.12.85.

(5) id.

Pour J. Folliet qui s'éteint le 13 novembre 1972, deux jours après avoir tenu une conférence sur "St François et la justice", l'appartenance aux Compagnons de St François résume son existence. Tout d'abord fondateur, puis animateur du mouvement, il lui a apporté son dynamisme, son courage, toute sa foi, et les vertus sur lesquelles il avait construit sa vie : simplicité, joie, humilité et pauvreté. Son but a été de former des jeunes à l'esprit de St François et par là, à l'image du Christ. Profondément marqué par cette expérience, il écrit : "Quand on a rencontré une fois dans sa vie, le visage de l'aventure, quand on a vu montrant la route, la main stigmatisée de St François, cela ne peut s'oublier, ni en ce monde, ni en l'autre" (6).

(6) J. Folliet : Que sera demain ? La Brindille - Fév. 1946 - p. 7.

Liste des annexes

Annexe 1

Texte de la Promesse - Coutumier des pèleri-
nages - non daté - p. 30 - 31..... p. 168

Annexe 2

J. Folliet : "L'hymne à la joie" - A.R. -
Mars 1931 - p. 34..... p. 169

Annexe 3

L. Achille : "Notre Promesse" - A.R. - Juil-
let 1931 - p. 73 - 74..... p. 170

Annexe 4

Le frère chansonnier (J. Folliet) : "Optimisme"
A.R. - Juillet 1932 - p. 59..... p. 171

Annexe 5

Le Gardiennat Général : "Appel" - A.R. -
Mars-Avril 1934..... p. 172

Annexe 6

Plan de chapitre sur la chrétienté - A.R. -
Mars 1935 - p. 39 à 42..... pp. 173-174
175-176

Annexe 7

R. Viratelle : "En route avec St François"-
A.R. - Juin 1935 - p. 9 à 11..... pp. 177-178
179

Annexe 8

Le frère chansonnier : "Vitznau" - A.R. -
 Juillet-Août 1935 - p. 13 - 14..... pp. 180-181

Annexe 9

F. Fauconnier - A.R. - Septembre-Octobre
 1938 - p. 1..... pp. 182-183

Annexe 10

J. Folliet : "Veillée d'adieux" - A.R. -
 Novembre-Décembre 1938 - p. 9 - 10..... pp. 184-185

Annexe 11

J. Folliet : "Notre père est mort" - La Brin-
dille - Mars 1939..... p. 186

Annexe 12

J. Duplacy : "Prions pour la paix" - La Brin-
dille - Mai 1939..... p. 187

Annexe 13

S. Mingeolet : "Sommes-nous compagnons pour
 toujours?" - La Brindille - Mai 1941..... p. 188

Annexe 14

L. et M. Lathuilière : "En manière de préface"-
La Brindille - Novembre 1945..... pp. 189-190

Annexe 15

L. Blanquart : "Que chanterons-nous ?" -
A.R. - Juin 1946 - p. 9..... p. 191

Annexe 16

Chansons tirées de "Jeunesse" Recueil des chants de l'A.C.J.F. présenté par J. Folliet, Paris, 1946.

- Jeunesse - p. 13 à 16.....	p. 192
- Chant de la J.M.C. - p. 28 à 31.....	p. 193
- Le chant des compagnons - p. 45 à 48.....	p. 194
- Le pauvre Bourgeois - p. 82 à 84.....	p. 195

Annexe 17

J. Folliet : "Les compagnons ont vingt ans"- <u>A.R.</u> - Avril 1947 - p. 3.....	p. 196
--	--------

Annexe 18

Abbé M. Canard : "Foyers Pèlerins" - <u>M.M.</u> - Juin 1947.....	p. 197
--	--------

Annexe 19

Le père L. Rémillieux : "France Allemagne"- <u>A.R.</u> - Août-Septembre 1947 - p. 3 à 6.....	pp. 198-199 200
--	--------------------

Annexe 20

J. et D. Weyergans : "Contacts entre mouve- ments Foyers" - <u>M.M.</u> - Pentecôte 1949 - p. 32.....	p. 201
---	--------

Annexe 21

D. Weyergans : "Dimanche" - <u>M.M.</u> - Toussaint 1949 - p. 33.....	p. 202
--	--------

Annexe 22

J. et L. Pierrieau : "Quatre années" - <u>M.M.</u> - Pentecôte 1950.....	pp. 203-204 205
---	--------------------

Annexe 23

Extrait de lettres - A.R. - Juillet-Août 1950..... p. 206

Annexe 24

L. Pierrieau : "Retour aux sources" - A.R. - Janvier 1952..... p. 207

Annexe 25

J. Folliet : "Les compagnons dans l'Eglise" - A.R. - Juillet 1952 - p. 112 - 113..... pp. 208-209

Annexe 26

"Le souverain pontife aux Compagnons de St François" - A.R. - Octobre 1952..... pp. 210-211

Annexe 27

J. Folliet : "Le sac plein de lumière" - A.R. - Octobre 1952..... p. 212

Annexe 28

Plan de chapitre des grandes activités de 1954 : "Mariage, Foyer, Famille", par le chansonnier international (J. Folliet)..... pp. 213-214
215-216

Annexe 29

Père M. Chartier : "Un compagnon ne peut être sectaire" - A.R. - 2ème trimestre 1957.. p. 217

Annexe 30

Le gardiennat international (B. et J. Van Der Putten, abbé M. Chartier, J. Folliet, H. Duhourcau, J. et L. Pierrieau) : "Les bases du mouvement compagnon" - A.R. - 3ème trimestre 1957..... pp. 218-219



b) Texte de la Promesse.

Je continuerai la prière des pèlerinages avec l'Eglise universelle pour l'humanité en marche vers Dieu.

- En méditant chaque jours quelques instant sur les mystères de la foi et leurs exigences.
- En priant chaque jour pour mes frères par l'invocation à N.D. de la Paix et à Saint-François.
- En adorant le Christ aux événements de ma vie comme aux Croix de nos routes.

Je consens à la pauvreté que Dieu me demandera dans mon corps et dans mon coeur.

Je chercherai la joie de Dieu et la rendrai contagieuse par la chanson, l'égalité d'humeur et l'amitié.

J'engagerai mon temps et ma personne au service de mes frères, dans un désir de vraie charité.

Je croirai à la Paix chrétienne et j'y travaillerai avec mes frères selon mes moyens, dans ma Patrie et dans le Monde.

Je serai fidèle à la pureté, je chercherai la simplicité en tout.

Je continuerai la prière et la pénitence et la charité des pèlerinages en faisant chaque jour un acte de pèlerinage : acte de pauvreté, d'humilité ou de charité, dans la paix et la joie de Saint-François.

PAROLES DE JOSEPH FOLLIER

MUS SUR LE THEME DE BEETHOVEN

Les premiers couplets seront chantés piano et lentement puis on ira crescendo et plus vite jusqu'au fortissimo et à la cadence presque barbare. Les derniers couplets



Joie dis-créte hum-ble, fi-dé-le,
 Qui mur-mu-re dans les eaux — Dans le froi-se-
 ment des ai-les Et les hym-nes des oi-seaux —
 Joie qui vi-bres dans les-feuilles, Dans les-prés et
 les mois-sons, Nos — â-mes blan-ches tac-cueil-lent
 Par de na-i-ves chan-sons —

II

Joie de l'être et de la vie.
 Sanglante comme un beau soir,
 Ecllosion infinie
 Des rêves et des espoirs;
 Dans notre coupe tendue,
 Verse-nous le vin vermeil
 Où se clôt, fervente et drue,
 La puissance du soleil. } bis

III

Joie limpide, joie austère,
 Pâle fille du Devoir,
 Dont l'immaculé mystère,
 Se revêt de voiles noirs.
 Ah! surgis, ardente et pure,
 De l'œuvre de tous les jours,
 Pour lui donner la parure
 Lumineuse de l'Amour. } bis

-IV

Joie immense, joie profonde
 Ombre vivante de Dieu,
 Abats-toi sur notre monde
 Comme un aigle vient des cieux.
 Enserre dans ton étreinte
 La tremblante humanité.
 Que s'évapore la crainte!
 Que naisse la liberté! } bis

V

Joie énorme, joie terrible
 Du sacrifice total,
 Toi qui domptes l'impossible
 Et maîtrises le fatal;
 Joie sauvage, âpre, farouche,
 Cavalière de la Mort,
 Nous soufflons à pleine bouche
 Dans l'ivoire de ton cor. } bis

VI

Joie qui montes et débordes.
 Tu veux nos cœurs?... Les voilà.
 Et nos âmes sont les cordes
 Où ton archet passera...
 Que ton rythme nous emporte
 Aux splendeurs de l'Eternel
 Comme un vol de feuilles mortes } bis
 Que l'orage entraîne au ciel!

NOTRE PROMESSE

Compagnons qui, à Sainte-Odile, au Puy, au Folgoët ou à Tamié, avez prononcé votre promesse, ce n'est point à vous que sont destinées ces lignes. Puissiez-vous, au contraire, donner à ceux que vous recevrez bientôt parmi vous quelques-unes des vertus dont votre âme s'est enrichie!

Compagnons qui, en vue de prononcer un jour votre promesse, cheminez depuis un nombre encore insuffisant de mois à la suite du Petit Pauvre, puissent ces lignes vous être utiles un jour.

Compagnons qui avons suivi deux pèlerinages majeurs et bon nombre de mineurs, qui avons donc acquis matériellement le droit de prononcer notre promesse et d'arborer publiquement l'insigne du « Compagnon passé », c'est pour nous que j'écris.

Relisons l'article paru, il y a un an, dans notre organe (1); relisons la dernière page de notre coutumier. Mais, ne nous y trompons pas. Les vraies conditions d'une bonne promesse ne sont pas dans un nombre minimum de pèlerinages, condition nécessaire sans doute, mais purement extérieure. Elles sont dans le profit spirituel *intérieur* tiré de nos saintes randonnées. De cela, éclairés par l'Esprit-Saint et nos Aumôniers, nous sommes *seuls* juges. A quelques semaines du grand jour où, plus consciemment que lors de notre baptême et de notre confirmation, nous prendrons des engagements solennels de jeunes hommes libres et responsables, demandons-nous humblement si nous nous y sommes préparés de notre mieux.

Comment espérer, en effet, nous adapter brusquement à notre nouvelle vie, si nous ne nous y sommes point préparés? Comment espérer trouver, du jour au lendemain, le moment propice à notre méditation, une méthode, si simple soit-elle, un aliment quotidien assez varié pour nous garder de la monotonie mécanique? Avons-nous cherché cet aliment dans les problèmes de notre origine, de notre destinée et de notre valeur surnaturelle patiemment débrouillés; dans la lecture fréquente des Livres-Saints, nous faisant des familiers du Maître, de ses apôtres, et de toutes ces petites

(1) *Appel de la Route*, 1^{re} année, n° 5 : Notre promesse.

gens de l'Evangile qui L'ont questionné pour nous; dans la fréquentation des tabernacles si souvent recommandée par notre aumônier général, et qui donne le sentiment de l'omniprésence du même Dieu dans des demeures diverses? Voilà ce qui doit faire de notre méditation une conversation intime, un « cœur-à-cœur » avec Jésus; y sommes-nous préparés?

De même de l'acte de pèlerinage, de la chasteté, de la bonne humeur, des soins corporels, de notre formation intellectuelle, de nos devoirs familiaux professionnels et civiques, de notre apostolat enfin. Y sommes-nous, malgré les instances de nos aumôniers, sérieusement préparés? Il est encore temps d'y songer, de monter en nous des habitudes de vie franciscaines. Aidons-nous de la lecture et de la réflexion fréquente du Coutumier qui doit trouver sa place dans notre portefeuille ou notre missel; de l'atmosphère toute de préparation de nos derniers pèlerinages mineurs. Apprenons déjà à être fidèles à nos engagements futurs.

Nous ne nous engageons point sous peine de péché, sans doute. L'honneur seul est en jeu. Cela suffit, nous le savons, Compagnons, pour que nous soyons d'autant plus fidèles. Librement accourus aux Compagnons de Saint François, libres artisans de notre capacité à prononcer notre promesse, nous ne voudrions pas devoir notre fidélité à la crainte du péché.

Nous ne le pourrions d'ailleurs pas non plus. Quand l'on a pour Jésus assez d'amour pour L'avoir reconnu au passage, ou recherché et suivi, pour désirer réaliser en nous l'ordre divin par la pratique de Ses plus saintes vertus, pour placer enfin une vie entière sous le signe sanglant du Christa, l'on n'a point de peine à respecter ses engagements. L'on n'attend pas non plus la promesse officielle pour vivre en Compagnon passé, et, la promesse faite, il ne se peut pas que l'on s'en tienne aux seuls engagements formels : l'on ne fait point « une » méditation par jour, mais autant que de minutes de recueillement, « un » acte de pèlerinage, mais tous les actes possibles de pauvreté, d'humilité et de charité. Et ainsi du reste. Jésus et François d'Assise ne nous ont point enseigné la parcimonie. Leur exemple doit enlever nos cœurs jusqu'aux plus hautes cimes de la générosité. Ne craignons point le vertige mystique : la claire conscience de *tous* nos devoirs nous en gardera. Unis par un même effort, préparons à Jésus, à Saint François, aux Compagnons, à tous nos frères, de nouveaux Compagnons passés, « fiers et nobles, purs et libres », dignes de leurs aînés et de leur Saint Guidé. Et puisse surtout le Ciel laisser pleuvoir des grâces innombrables sur notre pieux ouvrage!

Louis ACHILLE, *aspirant-compagnon*.

— 50 —

A L'ORDRE DU JOUR

OPTIMISME ! ...

*Pendant qu'une crise inouïe secoue la planète;
pendant que, les greniers pleins, les entrepôts comblés, les machines luisantes, en pleine période d'abondance et de vaches grasses, des hommes, des millions d'hommes crèvent de faim;*

*pendant que les illusions de la prospérité se disloquent et se dépenaillent;
pendant qu'un régime agonise — et son agonie même est déjà une décomposition;
pendant que d'effroyables bouleversements se préparent, qui renouvelleront peut-être la face du monde; pendant que le spectre de la guerre, que l'on croyait exorcisé pour jamais revient rôder à nos portes accompagné par les fantômes de la banqueroute, de la famine, de la peste et de la révolution.*

En cette époque de misère, de haine, d'envie, de rancœurs, de catastrophe et de cataclysmes;

En ce nouveau Moyen-Age, déchiré par les heurts des féodalités, en travail d'une humanité à refaire;

il peut sembler paradoxal, inopportun, maladroit, stupide même de parler d'optimisme.

Optimisme!... Vieille lune évanouie. Vieux bateau politique, prenant l'eau de toutes parts. Vieux cliché oratoire des Hoover et des Tardieu, brûlé par les flammes du réel.

Eh bien non!... Nous exalterons l'optimisme. Quand même!

Nous magnifierons, nous chanterons notre optimisme.

Notre optimisme, ce n'est pas l'optimisme de commande des politiciens, la courte vue des myopes, le refrain énervant des docteurs de la « Prospérité ».

Ce n'est pas l'illusion béate du petit bourgeois dont le crâne savamment bourré lui persuade « qu'il y a une fin à tout », et que « ça ne durera pas toujours » et que « ça finira bien par s'arranger ».

Ce n'est pas le sentiment égoïste des bienheureux possédants qui estiment que tout va bien, dès lors qu'ils ont le ventre plein et le gousset garni.

Ce n'est même pas le mirage dont se leurre le pauvre bougre pour adoucir un peu sa peine et se nourrir au moins d'espérance.

Notre optimisme, c'est l'optimisme du chrétien qui sait que Jésus-Christ a vaincu le monde et qui possède les promesses de la vie éternelle.

C'est l'optimisme de l'« homme d'Eglise », à qui l'histoire rappelle que l'Eglise en a vu d'autres, et qu'elle s'en est toujours tirée.

C'est l'optimisme du franciscain qui trouve toujours et partout les occasions de cueillir la joie parfaite.

Notre optimisme, c'est, tout simplement, la vertu théologique d'espérance, ancre jetée sur le rivage ferme de l'au-delà.

Quoiqu'il arrive, même si le monde s'écroule, même s'il nous tue en croulant, nous restons calmes et nous pouvons dire : alleluia!

Parce que nous n'avons pas ici-bas de maison permanente et parce que notre vraie patrie est au ciel.

Parce qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission de Notre Père qui est aux Cieux.

Parce que le Christ est mort pour nous et qu'il ne nous abandonne pas, si nous ne l'abandonnons pas.

Parce que nous avons la certitude que le bien triomphera du mal, l'ordre du désordre, la lumière des ténèbres et l'amour de la haine.

Parce que nous attendons le retour de Celui qui doit juger les vivants et les morts. « Veni, Domine Jesu, veni! »

Parce que Jésus a fondé son Eglise sur la pierre indestructible et que les puissances de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

Donc que le capitalisme disparaisse!... Ce ne sera pas une grande perte. Il en foudrait plus pour nous émouvoir.

Que la guerre menace!... Nous nous efforcerons de la tuer et si nous ne pouvons l'empêcher, nous aurons toujours la ressource de la tuer dans nos cœurs.

Que la révolution s'avance!... Plus révolutionnaires qu'elle, nous saurons bien la mater et l'obliger à recevoir le baptême.

Nous ne craignons rien, parce que rien ne peut nous faire du mal.

Nous voyons la réalité, même triste, même douloureuse. Nous ne fermons pas les yeux au réel, comme le font les faux optimistes, ces autruches.

Mais nous voyons la Providence agir dans l'histoire universelle.

Et nous sommes optimistes, incurablement, incorrigiblement optimistes.

Alleluia!...

Le Frère chansonnier.

N° 37 — Mars-Avril 1934

L'Appel de la Route

*Dieu en tout**Paix et Joie*

APPEL



Cette année, deux pèlerinages, à destinations et dates différentes.

Cette dislocation, il fallait s'y attendre ; les progrès du mouvement la rendaient inévitable. Mais ce n'est pas sans de graves appréhensions que le gardiennat général — unanime, d'ailleurs — l'a décidée.

L'expérience peut échouer. Elle peut aboutir à la formation de quatre bandes squelettiques, sans vigueur.

Elle peut réussir, aboutir à un recrutement plus étendu, à quatre bandes nombreuses et cohérentes.

Échec ou succès, le résultat est déjà entre vos mains, Compagnons. Ce pèlerinage sera ce que vous le ferez. Si, dès maintenant, vous y pensez, vous le préparez, vous sollicitez des amis et des camarades, nous réussirons — avec l'aide de Dieu.

L'action des bandes provinciales, Bretagne, Lorraine, Orléanais, Lyonnais, Nord, Normandie, apparaît comme particulièrement décisive. C'est d'elle que dépendra, en grande partie, la victoire.

Songez, amis, que notre œuvre est plus que jamais nécessaire dans les temps douloureux et troublés que nous vivons. Jamais les jeunes n'ont eu plus grand besoin de calme, de retraite, de pensée, de forces spirituelles. Jamais l'unité de la jeunesse catholique, au-dessus des groupes et des partis, n'a été plus indispensable. Jamais le salut du monde n'a réclamé plus de désintéressement et de pauvreté.

La tâche ne nous manque pas. Manquerons-nous à la tâche ?

Ce serait lâcheté, désertion, abandon de poste.

Donc, à l'œuvre dès aujourd'hui. Sans bruit, sans réclame, sans chiqué. Mais avec persévérance, patience, courage.

Et, de juillet à août, deux beaux pèlerinages clameront notre volonté d'amour sur les routes de Bretagne, sur les sentiers du Jura.

Nous y reprendrons tous la force d'affronter les luttes qui se préparent, au cours desquelles nous devons rester chrétiens toujours et quand même, compagnons toujours et quand même.

Le GARDIENNAT GÉNÉRAL.



CHAPITRE DU PÈLERINAGE MAJEUR 1935

LA CHRÉTIENTÉ

1° Définitions préalables.

Enquête : Connaissez-vous des chrétiens, des catholiques qui ignorent ce que signifie le nom qu'ils portent ?... Des catholiques qui ignorent... méconnaissent la signification du mot chrétien ? A quoi tient, selon vous cette ignorance ?

Qu'est-ce qu'un chrétien ? Comment se distingue-t-il des non-chrétiens ? Qu'est-ce qu'un catholique ? Comment se distingue-t-il des protestants et des orthodoxes ? Qu'est-ce que la chrétienté ? Sens historique ? Sens actuellement possible ? Comment la distinguer du Corps mystique, de l'Église visible, de la catholicité ? Quels hommes englobe-t-elle ? A quelles conditions ?

Brève histoire de la chrétienté : origines, persécutions, conversion de Constantin, Byzance, royaumes mérovingiens, empires carolingiens, luttes du Sacerdoce et de l'Empire, S^t Grégoire VII, les Croisades, Innocent III, Boniface VIII, Papes d'Avignon, Schisme d'Occident, Renaissance et Réforme, traités de Westphalie...

Quels rapports et quelles distinctions y a-t-il entre les mots : spirituel, temporel, éternel, naturel, surnaturel ? Ne les brouille-t-on pas trop souvent ? Comment s'y retrouver ?

2° L'Église et la politique.

Enquête : Connaissez-vous des gens qui font de l'action politique militante, qui appartiennent à des partis ou des ligues ? S'ils sont catholiques quelle est l'influence de leur foi sur leur action politique ? Agissent-ils parce que ou quoique catholiques ? En ce dernier cas, comment harmonisent-ils leur foi et leurs actes ? Voient-ils qu'il y a divorce entre ces deux réalités ? Si, non pourquoi ?...

Quelle est l'attitude de l'Église vis-à-vis des civilisations diverses ? Vis-à-vis des nations, des nationalités et des patries ? Vis-à-vis des régimes politiques ? Vis-à-vis des partis politiques ?

Quels doivent être les rapports de l'Église et de l'État ?... Distinction des deux pouvoirs ? Sur quels textes évangéliques se fonde-t-elle ? Collaboration des deux pouvoirs. Quelle doit-elle être ? Que demande l'Église à un État chrétien ? Que demande-t-elle à un État non chrétien ? Les Concordats ? Que penser des États « totalitaires » ?

L'Église et la liberté politique ? Qu'est-ce que la liberté politique ? Quelles libertés de fait comporte-t-elle ? Est-il vrai que l'Église est l'ennemie de cette liberté et de ces libertés ? Que penser de l'Inquisition ? Quelle a été la conduite de l'Église dans le passé ? Au nom de quels principes ? Quelles sont, aujourd'hui les revendications de l'Église ? A-t-elle changé ses principes ?

Quelle est, au point de vue politique, la liberté des catholiques ? Sur le plan de la politique intérieure ? Sur le plan de la politique internationale.

3° L'Église et le régime économique et social.

Quelle est l'attitude de l'Église vis-à-vis du régime économique et social ? Comment s'est-elle comportée dans le passé vis-à-vis de l'esclavage ? de la féodalité et du servage ?... Que demande-t-elle à chaque régime économique et social ? Que peut-elle condamner en lui ?

L'Église est-elle liée au régime présent : le capitalisme ?... Qu'a-t-elle condamné en lui ?... Qu'a-t-elle condamné dans les projets socialistes et les réalisations bolchevistes ?

L'Église, en tant que telle, milite-t-elle pour un nouveau régime économique et social ? Laisse-t-elle à ses membres la possibilité de le faire ? A quelles conditions et sous quelles cautions ?

L'Église et la Révolution. Qu'est-ce que l'Église a condamné dans la Révolution française ? Pourquoi a-t-elle blâmé certains rapprochements entre l'Église et la Révolution ? En quel sens peut-on dire que l'Évangile est révolutionnaire ? Comparer la « révolution » chrétienne et les révolutions temporelles. L'Église permet-elle la résistance passive ou active aux pouvoirs publics ? Dans quels cas et à quelles conditions ? Quelle doit être, aujourd'hui, l'attitude d'un catholique en face des diverses révolutions qui semblent se préparer ?

Est-il bon, est-il nécessaire que des catholiques résolus se consacrent à l'action temporelle ? Pourquoi ? Quelle différence y-a-t-il entre l'action religieuse et l'action temporelle ? Pourquoi les catholiques ne doivent-ils pas se consacrer tous à l'action spécifiquement religieuse ? Quels services peuvent-ils rendre à leurs frères ?...

La vocation à l'action temporelle. Comment la déterminer ? Quelles voies s'ouvrent devant le militant : action familiale, action sociale (professionnelle, syndicale, coopérative, mutualiste, etc.), action civique (ligues ou partis, municipalités ou parlement). Comment choisir ? Dans quel esprit le catholique devra-t-il entreprendre cette action ?

Quels sentiments devra-t-il garder vis-à-vis de l'Eglise ?

Les difficultés de l'action temporelle. Quelles sont les difficultés auxquelles se heurte toujours le militant d'action temporelle du fait même qu'il est chrétien ? Quelles sont les difficultés particulières à notre temps ? *Enquête.* D'après votre expérience, quelles sont les difficultés extérieures que rencontre aujourd'hui le chrétien dans le temporel ? Un ouvrier : influence du milieu mœurs relâchées, manque d'honnêteté professionnelle, influence du matérialisme révolutionnaire, difficultés matérielles : chômage, bas salaires etc. Un patron : influence du milieu, juste prix, juste salaire, loyale qualité du produit, application des lois sociales, pression de la concurrence... Un étudiant : milieu, enseignement, solitude, etc. Une famille : difficultés matérielles, opinion publique, etc... Un militant politique : esprit de haine, calomnies, étroitesse et sectarisme, malpropretés politiciennes, etc...

Qu'en concluez-vous au double point de vue de la réforme sociale et de la vie chrétienne personnelle ?

5° La vie intérieure du militant d'action temporelle.

Enquête : D'après votre expérience, pensez-vous que le militant catholique d'action temporelle ait une vie intérieure assez forte pour surmonter les difficultés qu'il affronte ? Connaissance des grandes vérités catholiques, des disciplines morales et des méthodes de la vie intérieure ? Messe et communion fréquentes ? Vie liturgique ? Prière personnelle (lecture spirituelle, méditation, oraison) ? Direction et progrès spirituel ? Si oui, comment ? Quelle discipline ont-ils introduit dans leur vie ? Quelle rationalisation dans leur emploi du temps ? Si non, pourquoi ? Manque de goût ? Manque de temps et surmenage ? Connaissez-vous des cas où la vie intérieure a baissé à cause de l'action temporelle ? D'autres où elle a monté ? Qu'en concluez-vous ?

Quelle doit être la vie intérieure du militant d'action temporelle ? Doit-elle être plus intense encore que celle du militant d'action catholique ? Pourquoi ? Et comment ?... Le principe de la vie intérieure ? Qu'appelle-t-on ascèse ? Mystique ?... Vie purgative ? vie illuminative ? vie unitive ? union transformante ?... Comment sauvegarder et intensifier notre vie intérieure ? Les Sacraments : l'Eucharistie et la Messe ? La confession et la direction ? La prière liturgique ? La prière privée ? La religion personnelle ?

Quel rôle doit jouer dans la vie du militant d'action temporelle, la vertu de pauvreté ? La vertu d'humilité ? La vertu théologique de charité ?...

6° Les auxiliaires de l'action temporelle.

L'Ecole. Enquête : Avez-vous passé par une école neutre ou par une école catholique ? Quels souvenirs en gardez-vous ? L'école neutre a-t-elle porté tort à votre foi ? Si oui ou si non, pourquoi ? Estimez-vous que l'école libre vous a bien préparé à votre rôle de catholique ? Intellectuellement (formation, religieuse, culture générale, instruction professionnelle) ? Moralement ? Socialement ?

Qu'est-ce que l'Eglise demande à l'Ecole ? qu'est-ce que la famille demande à l'école ? Qu'est-ce que l'Etat demande à l'école ? Quels sont les droits et devoirs respectifs de ces trois organismes ? Comment les choses devraient-elles se passer dans un monde chrétien ?

A l'heure actuelle, en France, comment pensez-vous que se pose le problème scolaire ?... Devons-nous défendre la liberté d'enseignement ? Pourquoi ? Pouvons-nous admettre la neutralité des écoles d'Etat ? Pourquoi ? Que demanderons-nous aux écoles de l'Etat ? Que demanderons-nous aux écoles catholiques ?

La Presse : Enquête. Quels sont, dans votre région, les journaux les plus lus ? Pourquoi atteignent-ils une si large clientèle ? Quels sont ceux qui sont ouvertement anti-catholiques ? Pourquoi cette attitude et comment se manifeste-t-elle ? Quels sont ceux qui sont officiellement neutres ? Cette neutralité est-elle véritable, voire bienveillante ? Ces journaux ne présentent-ils pas néanmoins des inconvénients ? Quels sont ceux qui se disent catholiques ? Cette affirmation est-elle justifiée ? Les journaux vraiment catholiques de votre région sont-ils aptes à toucher les masses populaires ? Si non, pourquoi ? Que leur manque-t-il pour cela ? Que pensez-vous des hebdomadaires ? Sont-ils lus ? Quelle influence ont-ils ? Que pensez-vous des journaux comme *La Croix*, *l'Aube*, *La Vie Catholique*, *Sept* ; des revues comme *Les Etudes*, *la Vie Intellectuelle* ? Quels services peuvent-ils rendre à l'ordre catholique ?

Quelle doit être notre attitude devant la presse hostile, la presse neutre, la presse prétendument catholique, la presse authentiquement catholique ? Comment soutenir et guider cette dernière ? Que lui demander au point de vue de l'action temporelle ?

Enquête : quel écho a maintenant l'idée de chrétienté internationale dans les milieux catholiques que vous connaissez ? Chez les anciens ? chez les jeunes ? Pense-t-on aux souffrances de nos frères russes, mexicains, allemands, espagnols ? Aux missions en terre païenne ? à l'unité de l'Eglise ? Envisage-t-on de christianiser les institutions internationales existantes : S. D. N., cours de justice de La Haye, B. I. T. ? Parmi tous les milieux que vous fréquentez, lesquels vous paraissent les plus sensibles à l'idée de chrétienté ?

Pourquoi la chrétienté doit-elle s'étendre internationalement ? Solidarités spirituelles ? Solidarités temporelles ? Quel est l'idéal de la chrétienté ?

Dans la chrétienté, que deviendraient les nationalismes ? les patries ? Les Etats et leur souveraineté ? Quel esprit animerait la chrétienté ?...

Quel est le rapport de la chrétienté et ses institutions internationales existantes ou futures ? Se confond-elle avec elles ? S'en distingue-t-elle et comment ? Comment définir la chrétienté par rapport à ces institutions ?... Comment une action internationale peut-elle être, selon les cas, contraire à la chrétienté ou dans le sens de la chrétienté ?

8° Moyens pratiques.

Quels moyens avons-nous à notre disposition immédiate pour réaliser la chrétienté ?

Moyens familiaux : Comment christianiser la famille ? Comment lui venir en aide dans le temporel ? Association du mariage chrétien ? Confédération des familles ? etc.

Moyens sociaux : Quelle attitude devons-nous prendre vis-à-vis des mouvements sociaux. Mouvements d'action catholique : A. C. J. F. et mouvements spécialisés ? Mouvements temporels : syndicalisme chrétien, corporatisme, mutualisme, coopération etc ?...

Moyens politiques : Pouvons-nous adhérer à une ligue ? à un parti ? Comment le choisir et d'après quel critères ? Comment y porter l'esprit de chrétienté ?

Moyens internationaux : Que faire, internationalement pour la chrétienté ? Voyages ? Rencontres ? Associations internationales ? Comment garder l'esprit de chrétienté dans les circonstances actuelles ?

Auxiliaires : Comment travailler pour la chrétienté par la presse et par l'école ?

9° Conclusion.

Résumé. Mots d'ordre pratiques. Dans la reconstruction de la chrétienté, quel peut être le rôle spécifique de l'esprit franciscain ? Celui des Compagnons de Saint François ?

MODE D'EMPLOI

1° Observations.

Ce chapitre aborde des questions très difficiles, très délicates. Les chansonniers devront s'employer à faire régner dans les chapitres une *franchise absolue*. Que chacun dise nettement ce qu'il a sur le cœur : doutes, objections, protestations même. Si cette franchise ne préside pas aux chapitres, s'il faut respecter les préjugés de chacun et laisser dormir les squelettes dans leur placard, autant vaudrait parler d'autre chose.

Mais les chansonniers tempéreront la franchise par la charité et par un sain libéralisme. Les Compagnons doivent comprendre que leurs préférences politiques ou sociales ne sont pas les seules légitimes et que des chrétiens, des catholiques peuvent avoir des opinions divergentes en matière temporelle.

Les aumôniers auront à cœur de représenter le point de vue de l'Eglise *au-dessus du temporel*, de présenter comme certain ce qui est certain, comme probable ce qui est probable, comme douteux ce qui est douteux.

Pour certaines questions, nécessitant des connaissances particulières, il vaudra mieux remplacer la discussion par l'exposé d'un spécialiste, par exemple, pour les rappels historiques de la chrétienté.

Dans les bandes régionales, on pourra préparer les chapitres de pèlerinage en faisant les enquêtes indiquées :

Catholicisme et politique.

Difficultés temporelles du militant catholique.

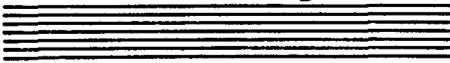
La vie intérieure du militant temporel.

L'Ecole.

La Presse.

L'idée de chrétienté internationale.

EN ROUTE... AVEC St FRANÇOIS




De temps à autre, l'Appel nous apporte quelques échos de la Route. Aujourd'hui, il voudrait essayer d'étudier quelques-uns des aspects qu'elle peut prendre à nos yeux.

Le moment semble opportun parce que les Compagnons ont à ce sujet une certaine expérience et que la liste de leurs pèlerinages est déjà longue, parce qu'ils ont trouvé et ils ont mis dans la Route un esprit qui leur est propre ; parce qu'enfin ils n'ont pas tous la même façon de la vivre. Donc mettons en commun nos expériences et cherchons ensemble les raisons de notre départ sur la Route.

FAIRE LA ROUTE

Il y a beaucoup de moyens de « faire la Route », que l'on envisage cette question d'après le mode de transport adopté ou d'après la méthode employée pour subvenir aux besoins essentiels de notre corps. Et puisque la première question qui se posera à nous lorsque nous prendrons la Route, sera de savoir comment nous nous débrouillerons matériellement, nous étudions ces moyens, mais seulement en fonction des possibilités qu'ils nous offrent de « vivre la Route ».

VIVRE LA ROUTE

C'est pour nous l'essentiel et là aussi de nombreux moyens se présentent à nous. Il faut placer à part les « Routiers » de métier tels les employés des entreprises de transport et les représentants de commerce qui avalent dans un but utilitaire un nombre important de kilomètres. Ils vivent la Route à leur façon et la Route agit sur eux. Pour eux comme pour nous la Route est un moyen mais les fins ne sont pas les mêmes.

Une autre façon de faire et de vivre la Route est celle du coureur, qui cherche à boucler un circuit dans un temps minimum et à augmenter sa moyenne horaire. Le coureur a une mystique de la Route, mais ce n'est pas la nôtre et nous savons tous que « Faire la tournée du grand Leduc... C'est pas la Route ».

N'oublions pas le touriste qui découvre avec joie et fierté toutes les beautés classiques qu'un guide prévoyant a cataloguées à son intention.



Route fière
de lumière
Route des forts
nous te suivrons
jusqu'à la mort
Sainte Route
des forts.

LES COMPAGNONS ET LA ROUTE

Ils représentent une synthèse entre les types suivants, l'ensemble permettant peut-être de définir un Compagnon moyen, mais celui-ci varie dans les temps et l'espace : Le

Compagnon moyen de Savoie a été différent de celui de Belgique et les récits de nos aventures en Bretagne montrent qu'en 1934 nous n'avons pas copié ceux de 1929. Et pourtant sur les visages variés du Compagnon moyen je retrouve des traits communs : Il a un peu du touriste ; il a de l'artiste qui s'arrête devant les merveilles que la main de Dieu ou celle des hommes a placées sur son chemin ; il a du sportif qui développe son corps au contact d'une vie rude ; il a de l'homme qui utilise ses vacances pour une saine détente et qui augmente à chaque pas son expérience humaine ; surtout il a du Pèlerin pour qui la route est une maîtresse de caractère et de vie chrétienne. Enfin sur les derniers masques portés par le Compagnon moyen

PAIX ET JOIE

il me semble voir un dernier trait s'accuser de plus en plus : c'est celui du coureur d'aventures attiré par une route inconnue et résolu à utiliser l'aventure non comme une source de sensations inédites mais comme un moyen d'enrichissement.

LA ROUTE ET L'AVENTURE

C'est peut-être le plus attirant dans la Route. Déjà en nous imposant un cadre de vie nouveau, elle nous place en pleine aventure. La vie rude, le coucher et les repas simplifiés sont un premier pas, mais l'intérêt se concentre dès que tout ne marche plus suivant nos prévisions ; lorsque tout s'y met : le soleil, la poussière, la pluie, l'absence d'eau potable, le village, où l'on achètera du pain, n'arrive pas et en y entrant on apprend qu'il n'y a pas de boulanger... Lorsque tout va mal, lorsqu'on commence à regretter de n'être pas tranquillement resté chez soi et à se dire : « Dans quelle aventure me suis-je embarqué... », c'est alors que l'aventure devient intéressante. Elle a d'ailleurs autant d'intérêt lorsqu'elle prend une forme agréable, car l'aventure se présente sous un aspect toujours varié.

Ici il faudrait accumuler les exemples, mais la place manquant nous le ferons plus tard.

En reparlant de la Route, nous chercherons à dégager des idées intéressantes et à noter les endroits où nous croisons d'autres routiers. L'Appel de la Route voudrait non pas faire une étude de cette question mais provoquer la mise en commun de notre espérance.

Aussi sera-t-il heureux de recevoir des idées de tous et en particulier des bandes de province.

Robert VIRATELLE.





EN SUISSE

du

28 Juillet

au

4 Août

nos

**RENCONTRES
INTERNATIONALES**

au camp de

VITZNAU

• A L'ORDRE DU JOUR •

Je me permets d'attirer l'attention des Compagnons sur le camp international de Vitznau, qui doit avoir lieu entre le 28 juillet et le 4 août.

Non que je souhaite que, cette année, nous y allions très nombreux. Ce ne serait pas utile dans une période d'installation matérielle et de préparation morale. Mais il faudrait qu'on eût à Vitznau un certain nombre — mettons une bonne dizaine — de compagnons qui s'intéressent aux questions internationales.

DIEU EN TOUT

Car il y a quelque chose à faire, et il importe de le faire vite, le plus vite possible.

Il y a l'unité catholique à sauver entre les chrétiens de France et les chrétiens d'Allemagne. L'enjeu n'est pas moins que l'honneur du nom chrétien et l'avenir du catholicisme en Occident.

Or, à l'heure présente, c'est à nous à multiplier les efforts, à combler les fossés puisque nous jouissons d'une plus grande liberté que nos frères d'Allemagne. Liberté provisoire, peut-être. Raison de plus pour en profiter tant qu'elle dure.

Comprenons-le bien, d'ailleurs : à présent, les circonstances historiques nous interdisent à peu près tout effort sur le plan temporel, toute conjonction de forces politiques ou sociales. C'est regrettable, mais c'est ainsi et il nous faut bien prendre parti d'une situation que nous n'avons pas créée — sauf pour notre part de responsabilité diffuse dans les responsabilités nationales.

Allemands, Anglais, Français, ainsi de suite, nous ne pouvons nous rencontrer que sur le plan religieux, sur le terrain de la prière en commun, de la charité mutuelle, de la formation à la vie intérieure et à l'apostolat. Là, du moins, ne manquons pas à notre devoir. Proclamons par nos actes que nous sommes vraiment d'Eglise et de chrétienté.

Qu'une telle attitude provoque des incompréhensions, des hostilités, c'est inévitable. Mais cela ne doit pas nous arrêter. Toutes les fois que nous essaierons d'être chrétiens jusqu'au bout, nous rencontrerons des résistances, même chez certains de ceux qui se croient et que nous croyons nos frères. Si nous nous arrêtons à chaque protestation, nous n'avancerons jamais. Il faut s'assurer qu'on a pour soi la vérité et la prudence (au vrai sens du mot) puis aller de l'avant.

Toutes ces réflexions, je les roule dans ma tête depuis le pèlerinage que j'ai fait, à la Pentecôte, avec les Compagnes allemandes. Je l'avoue, ma volonté a balancé longtemps entre Citeaux et Steinfeld. Mais je n'ai pas regretté mon voyage. Car j'ai vu là-bas des jeunes filles vraiment chrétiennes, qui avaient le grand désir de connaître leurs sœurs de France et de travailler avec elles.

Le temps des grands meetings — avec uniformes, drapeaux déployés, chant de masse et chœurs parlés — est, hélas ! fini pour longtemps. Mais, dans une ombre très humble, il peut se faire une besogne profonde et fructueuse.

De cette besogne, Vitznau, en terrain neutre, à égale distance de l'Allemagne, de l'Autriche et de notre pays, peut et doit être le centre moteur.

Le frère chansonnier.

L'APPEL DE LA ROUTE

DES COMPAGNONS DE ST. FRANÇOIS

■ RÉDACTION : Pierre Cauchols, 6, rue Alasseur, Paris-XV^e.

■ ADMINISTRATION : Jean Paris, Grand Chemin des Fontanelles, Triel-s/Seine (S.-et-O.)



Chers Compagnons, Chères Compagnes

Les heures particulièrement tragiques que nous venons de vivre permettent semble-t-il, de donner à ce « mot » un caractère de plus grande intimité.

Que les « sages » en pensent ce qui leur plaira, les pauvres hommes que nous sommes estiment et ne craignent point d'affirmer qu'aucune expression humaine ne peut traduire les sentiments d'affection fraternelle qui ont été nôtres durant ces journées douloureuses, à l'égard de tous ceux et de toutes celles que, dans son infinie charité, la divine Providence a placés sur nos routes de pèlerins de la paix et de l'amitié chrétiennes.

Notre route a été bien rude et bien âpre et si nos pieds n'étaient point dolents, nos cœurs n'en étaient pas moins saignants et nos âmes meurtries.

Sans doute sommes-nous des filles et des fils du « Crucifié » de l'Alverne, cependant avouons sans honte n'avoir pas encore trouvé notre seule joie dans la seule Croix.

Sans doute nos âmes sont-elles la chose de Dieu et nos cœurs le bien de nos amis, néanmoins nous trainons un corps dont la nature est de se refuser à la souffrance.

Sans doute sommes-nous convaincus que rien au monde — le péché excepté — ne peut rompre les liens de charité qui nous unissent au Christ victorieux de la mort et du mal, mais la vie méchante nous a appris à mesurer notre humaine faiblesse.

Et nous avons entendu le suprême appel du Verbe fait chair : « L'heure des ténèbres et du mal est arrivée, je ne m'entreprendrai

 DIEU EN TOUT

plus longtemps avec vous. Je vous donne donc un ultime commandement : aimez-vous bien les uns les autres, comme le Père et moi nous nous aimons, demeurez dans l'unité, n'ayez qu'un cœur et qu'une âme et que l'unité qui unira nos âmes et nos cœurs soit la reproduction de l'unité qui règne au sein de l'éternelle Trinité. Mais surtout que votre cœur ne se trouble point, j'ai vaincu le monde et si vous demeurez dans l'amitié, rien ne pourra briser votre effort. ».

Chers compagnons, nous sommes de ceux pour qui l'amitié chrétienne a toujours revêtu un caractère sacré et divin, est toujours apparue comme un don du Ciel. Aujourd'hui, plus que jamais, cette amitié nous apparaît comme une condition essentielle à notre persévérance, à notre triomphe sur le mal et sur la haine qui nous accablent; elle nous apparaît comme une réalité vivante, tangible, vécue et qui nous dépasse parce que puisant sa force dans la charité du Christ et trouvant son épanouissement total dans le cœur de Dieu.

Il ne s'agit donc pas de « sensiblerie » maladive. Il est question d'amitié forte, virile, chrétienne, pouvant exiger de nous le don total de notre être à Dieu, en faveur de nos frères de routes, de nos compagnons de lutte. Il ne s'agit pas « d'aimer avec son épiderme » ; il est question d'une dilection qui ne nous laissera de repos tant qu'un seul de nos frères sera dans la douleur ou dans l'inquiétude. Cela implique bien des efforts, bien des souffrances. Cela exige le don total de nous-mêmes.

Mais en retour cela comporte bien des consolations, bien des joies. Si l'amitié que nous portons à nos frères est allée jusqu'à ses suprêmes exigences, alors nous sommes capables d'en goûter la saveur divine. Nous étant livrés complètement nous savons pouvoir compter sur ceux que nous aimons et de ce fait la route devient radieuse et divinement belle.

Prêtons l'oreille à l'appel du Maître et entendons-le nous redire : « Aimez-vous bien, si vous demeurez dans mon Amour, qu'importe la haine du monde et la méchanceté des hommes, qu'importe la souffrance ? Votre amitié chrétienne a, comme nos âmes les promesses de la vie éternelle ».

Aimons-nous de tout notre cœur et de toute notre âme, aimons en vrais fils de Saint François qui de leur vie ont fait une éternelle prière pour leurs frères de route.

Et croyez-moi, il ne s'agit pas dans ma pensée, d'une chaîne de mots plus ou moins vide de sens et de vie, mais de l'offrande généreuse et fraternelle de notre être tout entier au Christ-Chef pour le salut de nos frères ses membres et pour le triomphe de la vie sur la mort, la victoire de l'Amour sur la haine.

F. FAUCONNIER,
Aumônier.

 PAIX ET JOIE

VEILLÉE D'ADIEUX

Voici quelques extraits des paroles prononcées par notre grand frère Chansonnier, Joseph FOLLINET, à la soirée où nous lui faisons nos adieux :

Chères Compagnes,
Chers Compagnons,

Je voudrais vous rappeler que le Mouvement Compagnon est une vie, une synthèse de quelques pratiques toutes normales, pas difficiles à inventer, cette synthèse du pèlerinage qui repose sur la prière avec la messe matinale et l'oraison sur la route, sur le cercle d'études qu'est le chapitre, sur la marche quotidienne acceptée en esprit de pauvreté et de pénitence, et sur l'humble apostolat du feu de joie. La caractéristique du Mouvement Compagnon, c'est cette synthèse où tout se tient, où tout est lié. Il faut que nous restions fidèles à la marche, à la route, à l'aventure, pleins d'une vie spirituelle débordante, que nos messes du matin soient une source à laquelle nos âmes viennent s'abreuver, que nous gardions le goût de l'intelligence, de la vérité trouvée en équipe, que nous conservions ce désir d'apostolat qui nous a poussés jadis dans les villages, à témoigner notre foi devant ceux qui pouvaient ou ne pouvaient pas nous comprendre. C'est tout cela que je vous livre, tout cela qui s'est formé dans la vie.

Il y aura sans doute des transformations, des chefs nouveaux apparaîtront qui mettront leur empreinte à la vie Compagnon. Je ne puis que vous conseiller de ne montrer aucun sectarisme. Plus il y aura de tendances nombreuses, diverses, plus le Mouvement sera vivant. Il faut que nous laissions à chacun de nos chefs, de nos Compagnons, la possibilité de se réaliser à l'intérieur du Mouvement. Que chacun suive sa route : nous savons qu'elle conduit au même but.

Je vous laisse deux grands vertus caractéristiques de l'esprit franciscain. La vertu de pauvreté et la vertu de charité, conçue sous la double forme de l'esprit de paix et de l'amitié.

Soyez fidèles à la pauvreté. Tant que vous lui garderez votre fidélité, le Monde ne mordra pas sur vous. Le monde ne peut s'en prendre qu'aux riches.

Restez fidèles à notre charité. Elle est conçue d'abord sous la forme de l'esprit de paix. Il y a des moments où l'on désespère de l'esprit de paix. Ce n'est pas aux réalités que nous devons nous attacher, mais à un idéal que nous avons à établir en partant des réalités.

DIEU EN TOUT

Remettant la réalisation des grands rêves pour des jours meilleurs que verront ceux dont notre travail aura fait la route plus belle, continuons humblement, pensée par pensée, action par action, sacrifice par sacrifice, à imposer au réel la figure de notre idéal...

C'est tout cela que nous avons à faire, une même fidélité que nous avons à garder au milieu des orages. Même si la lutte éclate, dressant les unes contre les autres les classes sociales, même si le grand ouragan de la guerre doit se déclencher, souvenons-nous que nous sommes les enfants du Christ, de Saint François, que nous sommes les enfants de la Paix et non de la vengeance...

.....

Je vous demande aussi de m'aider à conserver le sens des problèmes spirituels. Je serai de plus en plus obligé de m'embourber dans la technique. De grâce, que, lorsque je passerai quelques heures avec vous, vous me rendiez le sens des vrais problèmes de la vie, la fraîcheur de la jeunesse. J'éprouve parfois, au milieu des villes, une vraie joie à contempler un arbre parce que c'est le jaillissement de la vie dans ce désert de pierres que sont les villes. Soyez ce bel arbre vert que je pourrai contempler, soyez la source où je pourrai boire de temps en temps.

Beaucoup, à la suite de Fr. Perroux, ont bien voulu me dire : Nous te suivrons. Je vous demande de me suivre sur la route où je me suis engagé, sur la route de justice sociale et de paix chrétienne.

Certains d'entre vous arrivent à l'âge adulte où on doit faire face à ses devoirs d'état. Je fais appel aux plus anciens et aux plus anciennes, à ceux et à celles qui reçoivent les avantages de la société et peuvent en connaître les lacunes et les torts, à tous ceux-là, je dis : engagez-vous avec moi sur la route de la justice sociale et de la paix.

C'est une route dont je ne vous cacherai ni les difficultés, ni les dangers. Elle peut cotoyer des abîmes dangereux, mais, vous qui avez goûté du risque, cela ne peut vous effrayer.

Je vais vous faire une confidence : j'ai été toute ma vie, depuis ma jeunesse, guidé par je ne sais quelle nostalgie d'une fraternité perdue. Je n'ai jamais pu voir deux hommes en brouille sans éprouver le besoin d'essayer de les mettre d'accord. Je n'ai jamais pu voir la haine sans éprouver le besoin de mettre la charité. C'est poussé par ce rêve de fraternité que, avec les hommes qui se groupaient autour de moi, nous avons fondé les Compagnons de Saint-François. Nous avons créé dans notre monde de méchanceté et de rancœur une petite oasis de fraternité. Il faut que cette oasis ne reste pas une oasis; il faut que, par nous, la fraternité gagne le monde de proche en proche. Il faut qu'elle s'incarne dans les institutions, il faut qu'elle gagne ces puissances qu'on appelle les masses.

Vous avez promis de me suivre : je vous demande de me suivre sur cette route qui, par le Christ qui est la vie, mène à la fraternité.

NOTRE PERE EST MORT...

Quand nous avons appris la mort de Pie XI, nous avons reçu la nouvelle comme un coup de pierre en pleine poitrine. Nous en avons le souffle coupé et des larmes nous montaient aux yeux. C'est alors que nous avons compris, pleinement compris que, ce titre de père, donné par les chrétiens au Pontife de Rome, ce n'est point simplement une appellation honorifique, un pieux cliché, mais que cela correspond à l'authentique réalité et à son sentiment non moins authentique.

Nous aimions Pie XI parce qu'il était le Pape, vicaire de Jésus-Christ, serviteur des serviteurs de Dieu, successeur de Pierre, père commun des fidèles. Nous l'aimions aussi parce qu'il était Pie XI, le Pape de l'Action Catholique et des Missions, le Pape de la conquête chrétienne, le Pape de la paix - et, sans doute, il est permis de le croire, l'un des plus grands pontifes que l'histoire de l'Eglise ait connus. Il ne nous avait jamais manqué. A chaque fois que nous nous étions tournés vers lui, il avait dit la parole qu'il fallait, accompli le geste qui convenait. Dans la grande nuit de l'après-guerre, il avait été une lumière pour nos intelligences, une flamme pour réchauffer nos coeurs. Il mourut en répétant ces deux mots: Jésus... Paix... qui résument son règne et qui correspondent à sa devise: La Paix du Christ dans le règne du Christ. Ces mots: Jésus, Paix, on les trouverait gravés dans le coeur de chaque Compagnon et de chaque Compagne. Cette devise, c'est la nôtre - celle qui oriente notre marche.

Nous aimions aussi Pie XI parce qu'il était plus particulièrement notre père, le père du mouvement compagnon. Le mouvement était né sous son règne - lors de ce Congrès de Biarville qu'il avait daigné bénir. Le mouvement s'inspirait de sa pensée: Casti Conubii était notre charte familiale Quadragesimo Anno, notre charte sociale; Ubi Arcano Dei notre charte internationale. Et nous ne pouvons pas ne pas nous rappeler notre visite d'août 1937 à Castel-Gandolfo; nous ne pourrions oublier cette image blanche du vieillard malade et tremblant que soutenait seule une volonté miraculeuse ni ces paroles à voix basse, qu'on entendait à peine mais qui trouvaient tout droit le chemin de nos coeurs. Ce jour-là, Pie XI fut pour nous l'incarnation même de la Paternité pontificale.

Que nous ayons aimé Pie XI, cela nous crée des devoirs. Un devoir de fidélité, car il importe que nous demeurions, fermes et volontaires, sur la route qu'il nous a frayée. Un devoir de reconnaissance; qui se traduira par la prière. Prions pour le repos éternel du Père auquel nous devons - après Dieu - ce que nous sommes.

Et, dès maintenant, songeons au Pontife prochain qui devra, lui aussi, rencontrer notre loyauté chrétienne et notre obéissance franciscain. Il recueillera une succession lourde. Il devra défendre la vie dans un monde qui, de tout son poids, incline vers la mort et l'amour dans un monde que tyrannise la haine. Invoquons le St-Esprit afin qu'Il déjoue les intrigues humaines et les embûches du démon, qu'Il guide le choix du Conclave et qu'Il donne au nouveau représentant de Pierre la lumière et la force.

Oremus pro Pontifice nostro... Prions pour notre Pontife. Pour le Pontife défunt. Et pour le Pontife qui vient.

Joseph FOLLINET

COMPAGNONS de SAINT-FRANÇOIS
BANDES DE LA VALLÉE DU RHÔNE

LA BRIQUE



LIEN MENSUEL

Abonnement : 5 francs

Abonnement : 5 francs

Mai 1939

Paix et Joie

NUMERO 5

PRIONS POUR LA PAIX ---

La soirée est terriblement douce, le ciel pur, les bourgeons des marronniers éclatent devant la fenêtre et sont déjà d'un vert naissant qui me remue jusqu'au fond de moi-même.

Le printemps est très beau; il y a une telle joie dans le monde et cela nous est venu juste pour Pâques. Toutes ces joies sont venues ensemble. Nous voudrions tant, avec un coeur tout purifié par le Carême et les jours saints, communier en toute paix à ce monde que le Seigneur a fait splendide et accessible, à la joie de la Résurrection du Christ qui accomplit celle de la nature.

Mais là-bas, en face, sur le ciel, très clair encore du côté du Couchant, il y a un groupe de mitrailleuses en position de tir contre avions. Et ici, tout près, dans cette chambre, un fusil et tout ce qu'il faut pour aller à la guerre. Nous partirons peut-être cette nuit. Voici cette grande souffrance à nouveau toute proche, ces déchirements dans les coeurs, ce carnage.

La joie du printemps et de Pâques, et puis cette ombre, cette tristesse la beauté du monde et de l'homme dans la grâce, et le péché, notre péché, que le Seigneur semble vouloir laisser retomber sur nous, parce que nous avons le coeur dur.

Il ne faut pas résister à cette évidence très douce et très forte, à cette invitation irrécusable. Il faut nous laisser toucher, bouleverser par ces émotions contraires, laisser se développer ce contraste et aimer.

Si la guerre vient, chez nous, nous serons déchirés intérieurement; le devoir du chrétien qui devra se battre sera dur. Mais il nous faudra aimer plus que jamais. Dans les petites choses quotidiennes, servir le Seigneur avec une fidélité plus grande; aimer éperdument et toujours notre prochain.

Si la guerre ne vient pas, l'angoisse où nous sommes doit nous engager quand même sur la route d'un plus grand amour. C'est sa plus grande utilité pour un chrétien.

Aimer avec un espoir invincible parce que le Christ a vaincu la mort !

Le Seigneur m'invite plus fort que jamais, Il m'attend sur la route; pourquoi est-ce que je tarde tellement à répondre à son appel?

Jean DUPLACY

Sommes-nous Compagnons pour toujours ?

Je me pose cette question avec un peu d'angoisse et je crains que nous ne puissions lui donner une réponse affirmative.

Et pourtant notre promesse est là - faite à l'Alverne ou devant le calvaire d'un petit village de France - le coeur tremblant d'amour et du sentiment de notre faiblesse.

Maintenant, nous sommes encore pèlerins, assidûment ou moins assidûment - et pourquoi moins ? - N'est-ce pas quelquefois un lâchage sinon un mal ? - Il me semble cependant qu'il y a quelques fissures. Nous devenons des Compagnons moyens en attendant, si nous sommes privés des pèlés, des chapîtres, des rencontres, de n'être plus Compagnons du tout. St-François a-t-il si peu marqué notre vie que nous soyions capables de changer si vite, d'oublier ? -

Il fut un temps où nous avons essayé avec tout notre coeur d'être pauvre. Et maintenant, petit Frère, qu'avons-nous fait de la Pauvreté ? - Il y a partout des gens qui souffrent et je crois bien que nous nous sommes installés. Cela s'est fait sans fracas, "honnêtement", un peu de confort, une meilleure installation, nous avons cru ne courir aucun risque parce que nous ne faisons pas des "folies". Une bonne petite vie bien arrangée. Mais tu ne vois pas que tout cela nous a saisis et que ce que nous croyions posséder nous possède à son tour. Nous nous sommes liés dans tous les domaines, nous ne savons plus le visage de la Pauvreté !

Et l'Humilité, petit frère ? - Là aussi nous avons fait effort, ne serait-ce que celui "d'encaisser" ce qui ne nous plaisait pas, ce qui rudoyait notre orgueil et qui était bien le meilleur moyen de nous en libérer. Avons-nous avancé dans cette voie ? - Il y a en nous une sorte de tumulte d'où sortent des phrases hachées : Ça ne peut plus faire - on me relègue à la seconde place - tous ces gens m'impatientent - ce n'est pas la peine de me donner autant de mal pour eux - !

Dureté, raideur, comment allons-nous retrouver le chemin qui mène à nos frères ? - Car il y a encore la Charité, cette charité qui comprend tout, qui excuse tout, qui ne se scandalise de rien, qui est bonne. Te rappelles-tu St-François - je n'ai pas en mémoire le texte exact - indiquant la façon dont il fallait accueillir et aimer un frère qui aurait commis quelque péché ? - Il ne s'agit que de tendresse, tellement que le pécheur non seulement ne pourrait pas se décourager mais qu'il fondrait de douleur en pensant à sa faute.

Que nous sommes loins ! Que nous sommes durs, que nous manquons de délicatesse avec notre besoin de "bagarrer".

Sommes-nous Compagnons pour toujours ? - Sommes-nous encore Compagnons ?

Mais oui, parce que quelque chose se brise en nous en pensant que nous pourrions ne plus l'être, parce que nous sentons bien qu'il vaudrait mieux rencontrer notre soeur la mort, miséricordieuse, avant ce moment !

Parce qu'en nous monte un gémissement : la voix de François qui vient de recevoir dans sa chair les stigmates et qui nous fait, que nous le voulions ou non, regarder le Christ en Croix.

Là, tout près de Lui, petit frère, dans le silence, veux-tu que nous nous aidions, humblement, à redevenir Compagnon pour toujours ? -

— 8 —

EN MANIÈRE DE PRÉFACE

Ce numéro de la *Brindille* marque une étape importante du développement de la famille « Compagnons ».

Après une paisible gestation vécue en des circonstances qui l'étaient beaucoup moins, il est en somme l'acte de naissance de la branche « Foyers ».

Nous n'avons pas personnellement assisté à l'événement, mais on lira plus loin les impressions de quelques-uns de ces heureux témoins du Chapitre natal que nous avons vu revenir de Paris munis de ce que le Poète appelait « les ailes de l'espérance ».

Peut-être y aura-t-il quelques malins pour penser que nous avons l'air, dans l'affaire, d'officiers de l'état civil !

Nous ne savons guère l'air que nous avons, mais ce dont nous sommes sûrs c'est que nous sommes bien contents.

Bien contents !... Non pas parce que nos rêves se réalisent — ça doit être bien décevant les pauvres rêves humains qui ne savent que se réaliser — mais parce qu'ils grandissent en même temps que nous. Aussi bien trouvera-t-on dans ce numéro non seulement la sanction écrite d'une étape parcourue, mais, ce qui est mieux encore, une sérieuse promesse d'avenir.

On avait pu penser jusqu'ici que les Compagnons et les Compagnes mariés avaient, en ouvrant leur maison, mis un terme définitif à leur vie itinérante, dit un adieu plus ou moins mélancolique à la Route de leur jeunesse et qu'ils prenaient place désormais dans une de ces bandes familiales où les « ancêtres » du mouvement vivraient du souvenir des Routes passées.

Il n'en est heureusement pas tout à fait ainsi !

D'abord la branche « Foyers » n'entend pas se couper si peu que ce soit du reste du mouvement. Non ! Il s'agit tout simplement de foyers complets qui deviennent « compagnons », de foyers complets qui rompent le même pain spirituel et parfois matériel avec les mêmes frères et sœurs et à la même table agreste et franciscaine.

Tout ceci procède pour ainsi dire d'une éclosion naturelle ; ce n'est pas une adjonction artificielle qui est faite au mouvement. C'est, au contraire, un commencement de réalisation de la grande promesse que le mouvement Compagnon contenait en lui dès le principe.

Et cette réalisation s'inscrit vitalment avec cette caractéristique habituelle des démarches providentielles qui font se rencontrer des

Annexe 14

besoins complémentaires. En effet, il serait facile de montrer que le mouvement avait besoin de cet appoint qui lui assure un noyau de stabilité au même moment où la vie d'un nombre important de compagnons et de compagnes cessait de se poser exclusivement en termes individuels pour se poser en termes « foyers ».

Le Mouvement accepte joyeusement cette grâce qui est aussi une responsabilité de *l'engagement commun de l'époux et de l'épouse*. Il se tient en face du foyer avec ce simple et affectueux respect franciscain pour l'œuvre de Dieu qui est peut-être le visage le plus beau et le plus profond de la Pauvreté.

Il est même assez logique de penser que cette branche « Foyers » est appelée à prendre dans le mouvement une place de plus en plus importante.

Il ne faudrait pas voir là, ainsi que des superficiels le pourraient croire, une marque ou même une menace de vieillissement pour le mouvement. Un vrai foyer chrétien, c'est un foyer qui est fidèle temporellement — et je dirais prophétiquement — à la jeunesse éternelle du Christ et de son Eglise glorifiés. Je ne dis pas que tous les foyers compagnons en ont une conscience actuelle constante, mais il est tout de même raisonnable de penser que des foyers ayant opté pour les perspectives franciscaines, que des foyers admis à leur promesse, représentent — autant qu'il est humainement possible de savoir — des *jeunesses éprouvées*.

Ce sont des foyers de bonne volonté qui s'efforcent de rester sourds aux appels de la facilité et du bourgeoisisme, et de répondre de leur mieux : à cet appel au rajeunissement que la nature a inscrit dans le mariage, à l'appel des fécondités spirituelles qu'ils reçoivent du Sacrement, et aussi à cette excellence de vocation à la jeunesse qu'est la Route de Saint François.

Nous savons que rien de tout cela n'est facile et qu'il faut savoir en porter l'inquiétude et l'espérance au milieu de réalités quotidiennes bien décevantes parfois.

Nous ne connaissons plus seulement la famille par le brillant catalogue de figures enluminées que notre jeunesse célibataire avait feuilleté, parmi les tableaux de M^{me} Vigée-Lebrun, les soirées musicales chez J.-S. Bach ou les « tendres ardeurs » de Saint Louis pour Marguerite de Provence...

Pour plusieurs d'entre nous la famille représente une somme imposante de difficultés de tous ordres, et pour tous un souci matériel quotidien beaucoup plus souvent prosaïque que générateur d'enthousiasme.

Nous n'insistons pas. On pourrait croire que nous nous plaignons et Dieu sait qu'il n'en est rien ! Seulement, en bref, nous savons tous par une expérience plus ou moins longue que le mariage est une magnifique Aventure qui nous porte parfois, mais qu'il faut aussi souvent porter à son tour.

Or, c'est précisément dans tous les détails de cette Aventure que la jeunesse s'éprouve et se sauve. Je dirais plus, je dirais que c'est là qu'on la trouve et qu'on l'*invente* — en prenant ce mot dans son sens plénier et étymologique.

Dans les foyers qui n'ont pas vécu en vain — et ils sont peut-être plus nombreux qu'on ne le croit généralement — un hôte qui n'a pas la vue trop basse parvient à reconnaître dans son cœur le vrai visage d'une jeunesse proprement *révélée* (aux multiples sens du mot).

La signification des décisions de Paris, c'est que le Mouvement ne s'est pas contenté de nous conduire au seuil de cette aventure du mariage, mais qu'il nous y accompagne de toute la force de son amitié.

C'est une joie profonde et permanente que notre fraternité de foyers où tous s'éprennent discrètement de l'aventure singulière de chacun.

Et c'est une joie égale que la fraternité des Compagnons et Compagnes non mariés, que celle des religieux et des prêtres dont l'aventure n'est certes pas moins attachante et nous apparaît comme l'harmonieux et nécessaire complément de la nôtre.

Or, toutes ces aventures sont liées par la force d'amitié qui a fait et qui maintient le Mouvement Compagnon en une grande quête commune d'une certaine Jeunesse dont nous avons lu la promesse dans le regard de Saint François et qui pourrait bien être le visage de fête du Seigneur lui-même.

Que chanterons-nous ?

par Louise BLANQUART

Où ! Que chanterons-nous dans nos feux de joie. Il est bon de temps en temps de nous reposer cette question et de réviser notre répertoire, puisque — n'est-ce pas ? — nous haïssons la routine et le tout-fait.

Le feu que nous allumons sur la place n'est pas impersonnel et monotone comme un éclairage électrique. L'allumer n'est pas un geste automatique comme celui de tourner un bouton. Il faut veiller à la qualité du bois, aux brindilles vite enflammées, au fagot jeté d'un coup dans la flamme pour une pluie d'étincelles, à la poignée de broussailles ou de fougères séchées qui donnent subitement une grande lumière, aux grosses branches qui tiennent longtemps...

Et le feu vit. Il murmure, il bondit ; les flammes dansent et tremblent ; on les voit bleues, roses, blanches ; elles s'alanguissent puis renaissent, chantent... ou pleurent. Le feu vit... Et la joie aussi, dans les cœurs, si nos chants l'ont portée aussi bien que le bois a nourri la flamme. Ah ! ne débitons pas quelques numéros-clichés, comme on allume l'électricité. Préparons bien notre provision de chansons.

Faut-il revenir sur le thème si souvent développé de la progression de nos feux de joie : du rire à la prière, par toute la gamme des émotions ? Cela rejoint d'ailleurs la technique du feu et un autre article vous en parlera certainement. Cherchons plutôt quelles chansons apprendre pour chacune de ces parties.

Il y a d'un côté celles que le public aime déjà, soit qu'il les chante couramment et puisse les reprendre, en chœur avec tous, soit que leur genre réponde tout à fait à ses goûts et à sa sensibilité.

Il y a de l'autre celles que nous voudrions lui faire aimer parce qu'elles sont belles, parce qu'elles expriment notre témoignage, parce qu'elles donnent la vraie joie.

Où trouver les unes et les autres ?

Je regarde, en écrivant, l'assemblage hétéroclite de carnets de chants étalé sur ma table et je reste perplexe. J'ai dû renoncer à les acheter tous, ils se multiplient ces temps-ci, presque aussi vite que les magasins dans les kiosques. Comme eux d'ailleurs ils sont rarement très personnels et ne font souvent que présenter sous une autre forme la marchandise du voisin. N'empêche... il y a le choix... et même « l'embarras du choix ! »

Ceux qui possèdent les recueils acous (Roland, Montjoie, le Coq, William Lémit) s'en serviraient utilement. Mais inutile de les acheter si vous ne les avez pas. « Jeunesse qui chante » (Editions ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris 13^e) vous aidera beaucoup pour la partie récréative — 150 chansons modernes (très importantes à connaître pour les feux de joie en milieu urbain) et 350 chansons anciennes ; avantage,

appréciable pour des pèlerins, d'un petit volume et d'un prix abordable. Les 350 chansons anciennes existent à part, dans une édition spéciale, harmonisées pour 2 ou 3 voix. Compagnons, compagnes, apprenez ces chansons, ces mimes, ces danses. Avec un peu de bonne volonté, vous pourriez peut-être savoir autre chose que les Trois jeunes Tambours et le Petit Cordonnier ! Vous suivez bien des cours de danse moderne, pourquoi ne pas vous exercer une heure de temps en temps à quelques vieilles danses populaires ?...

Vous trouverez dans ces mêmes recueils : des chansons plus artistiques, célébrant la nature, de vieilles mélodies, de belles chansons d'amour. Et toutes les bandes, tous les chansonniers et chansonnères, devraient connaître quelques recueils de chants de montagne (Ohé oh ! — Dalcroze), de marins (Botrel — la J. M. C.) et surtout — très intéressant pour des Compagnons de Saint François, apôtres de paix internationale, le recueil « Chantons les vieilles chansons d'Europe » (Paul Arma, Editions Ouvrières). Plus de 200 chansons de 30 pays différents, dans une traduction souvent très réussie. A signaler aussi les deux recueils de Francine Cockenpot « Joies » et « Vents du Nord » (Editions du Seuil).

Les chansons d'Henri Colas et d'André Chenal plaisent beaucoup à certains publics, surtout dans les villages. Peut-être n'y puissions-nous pas assez.

N'oublions pas que la génération de nos parents, de nos grands-parents qui n'a pas été marquée comme la nôtre par le sport, la route, le plein air, est très sensible à des chansons que nous trouvons sentimentales et goûte peu nos chants favoris. Soyons pauvres aussi en cela et sachons donner aux autres ce qu'ils aiment à condition bien sûr que ce ne soit pas laid.

Naturellement, vous devez tous avoir « Jeunesse », « Chansons de grand vent » de Folliet qui expriment si bien notre idéal. Verrons-nous bientôt d'autres créateurs, pour chanter notre âme, et nos désirs et nos espoirs ?

Car la chanson est un élément très important dans notre mouvement. Son rôle dépasse le cadre du feu de joie. Sur la route, dans nos veillées, elle fait partie de notre pèlerinage et de notre amitié.

Plus encore : elle attire les jeunes aux compagnons, elle les forme et par elle se transmet tout un aspect de notre esprit.

Alors, attention ! le rajeunissement que nous voulons donner au mouvement, cet élan en avant, cette nouvelle orientation, il faut que la chanson y participe, comme y participeraient la forme des pèlés, les initiatives missionnaires et les articles de « L'Appel ».

Paroles et musique de
Joseph FOLLIER,
Chansonnier général des Compagnons de St-François.
A l'A. C. J. F.
Pour son Conseil Fédéral
de 1932.



Comme é . cla . tent les ge . nêts Sur les gué .



.rêts La jeu . nes . se dans nos cœurs Mets ses ar .



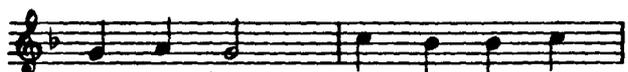
.deurs Le pas.sé ja . loux Meurt à nos ge .



.nous Et l'a . ve . nir est à nous!



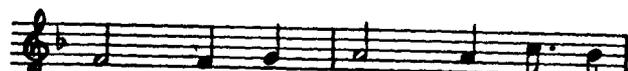
Refrain
Jeu . nes . . se, jeu . nes . . se, prin . temps



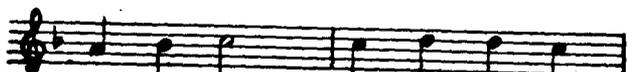
de beau . té, Mar . che le temps



Pres . se vers la vé . ri . té. Jeu .



.nes . se, jeu . nes . se, fleur d'hu .



.ma . ni . té. Ac . cueil . le fi .



.vres . se de la li . ber . té.

I

Comme éclatent les genêts
Sur les guérets,
La jeunesse, dans nos cœurs,
Met ses ardeurs.
Le passé jaloux
Meurt à nos genoux
Et l'avenir est à nous !... (Ref.)

REFRAIN

Jeunesse, jeunesse,
Printemps de Beauté,
Marche — le temps presse —
Vers la Vérité.
Jeunesse, jeunesse,
Fleur d'humanité,
Accueille l'ivresse
De ta liberté.

II

L'or des matins radieux
Brille en nos yeux:
Du feu coule en frémissant
Dans notre sang.
Nos cœurs sans remords
Et nos muscles forts
Narguent la crainte et la mort. (Ref.)

III

Nos esprits ont la clarté
D'un ciel d'été,
La droiture d'un roseau
Parmi les eaux,
Et, très simplement,
Souffrent le tourment
Du Vrai qu'on trouve en aimant. (Ref.)

IV

Nous aimons l'air pur et frais
De nos forêts;
La mer, les lacs et les monts,
Nous les aimons.
Le soleil qui luit
Et l'eau qui s'enfuit,
Nous aimons tout ce qui vit. (Ref.)

V

Mais plus que l'air et le pain,
Frères humains,
Nous vous aimons d'un cœur pur,
Fidèle et sûr.
Sur le monde entier,
Tel un épervier,
Nous lançons notre amitié. (Ref.)

VI

Nous serons des militants,
Des conquérants,
Prêts à servir, à souffrir,
Prêts à mourir;
Nous saurons porter
Dans la chrétienté
Une juste charité. (Ref.)

VII

Avec la force d'un cri,
Vers Jésus-Christ
Notre espoir et notre foi
Montent tout droit.
Ta Croix est le sceau
D'un monde plus beau.
O Seigneur des temps nouveaux. (Ref.)

Paroles et musique de Joseph FOLLIER.

Voici que paraît la première étoile Jeu-
 nes marins partons sans peur Le souffle de l'esprit em-
 plit nos cœurs Gonfle nos voi - les La
 croix d'amour est no - tre charge Et
 notre voix répond à la rumeur des flots O.
 Rall.
 hé! matelots! — A Dieu vat et pousse au lar-
 ge Les vents ont ba - la - yé les nu - es La
 vague chante dou - ce - ment. — Et nos volon -
 tés sont ten - du - es — Comme les
 filins du grément Jeunes marins l'heure est ve-
 nue — Vers l'ave - nir partons gaie - ment.

REFRAIN

Voici que paraît la première étoile :
 Jeunes marins, partons sans peur,
 Le souffle de l'Esprit emplit nos cœurs,
 Gonfle nos voiles,
 La croix d'amour est notre charge,
 Et notre voix répond à la rumeur des flots.
 Ohé! matelots!..
 A Dieu vat et pousse au large.

I

Les vents ont balayé les nues,
 La vague chante doucement,
 Et nos volontés sont tendues
 Comme les filins du grément ;
 Jeunes marins, l'heure est venue,
 Vers l'avenir, partons gaie ment.

II

La mer a fait à son image
 Nos yeux purs comme notre foi ;
 Elle a modelé nos visages,
 Hâlés par le chaud et le froid ;
 Elle a rendu nos esprits sages,
 Nos muscles durs et nos cœurs droits.

III

Marins de la barque romaine,
 Enrôlés à bord du vaisseau
 Dont le Christ est le Capitaine,
 Et dont la Croix est le drapeau,
 L'amour de Jésus nous entraîne,
 Sur la mer, vers des cieux nouveaux.

IV

Portés vers d'immenses conquêtes,
 Par la splendeur de notre élan,
 Des labeurs nous faisons des fêtes
 Et tels les oiseaux de grand vent,
 Nous chantons parmi les tempêtes,
 Fiers, purs, joyeux et conquérants.

V

Longe-courriers, que les eaux profondes
 Mènent de cité en cité,
 Nous passons, laissant à la ronde,
 Un sillage de vérité,
 Ainsi que le remous des ondes,
 Montre où le navire a porté.

VI

Pêcheurs, comme autrefois saint Pierre,
 Avec un espoir entêté,
 Nous lançons, sur la terre entière,
 Le filet de la charité
 Qui recueillera tous nos frères
 Pour les conduire à l'Unité.

VII

Cols bleus, qu'il bruine, tonne ou vente,
 L'air très crâne sous nos bérêts,
 Nul danger ne nous épouvante
 Et, sans nous rebuter jamais,
 Nous servirons d'une âme ardente,
 La France, le Christ et la paix.

VIII

Nous referons chrétiens nos frères,
 Par Jésus-Christ, nous le pourrons
 Nous leur porterons la lumière
 Et la flamme dont nous brûlons.
 Comme au cœur des houles amères,
 Le soleil plonge ses rayons.

Paroles de Joseph FOLLIER.

Musique de Henri COLAS.



Pè . le . rins des rou . tes nou vel les, Nous chemi .



. nons fiers et vain . queurs Semant par . tout des é . tin



cel . . les De l'Amour qui brûle — nos cœurs Semant par .



. tout des é . tin . cel les De l'A . mour qui brûle — nos



cœurs — O jeu . nes qui marchez sans trê . ve Scân .



. dant u . ne vi . ve chan . son — Et les yeux noyés d'un beau



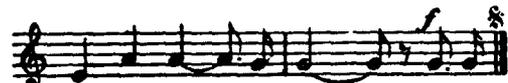
rê ve, Dites-moi quel est vo tre nom? — No . tre



nom, la source voi . si . ne le ré . pète aux é . chos des



bois — Nous som . mes par grâce di . vi ne les Compa .



. gnons de Saint — Fran . çois — Pè . le .

I. — SOLO :

O Jeunes, qui marchez sans trêve,
Scandant une vive chanson
Et les yeux noyés d'un beau rêve,
Dites-moi quel est votre nom.

CHŒUR :

Notre nom, la source voisine
Le répète aux échos des bois;
Nous sommes, par grâce divine,
Les Compagnons de Saint-François.

REFRAIN

Pèlerins des routes nouvelles,
Nous cheminons, fiers et vainqueurs,
Semant partout des étincelles
De l'amour qui brûle nos cœurs (bis).

II. — SOLO :

Cet incessant pèlerinage
Ne rend-il jamais nos corps las?
Aurez-vous assez de courage?
Ne vous arrêterez-vous pas?...
(Ref.)

CHŒUR :

Nous irons, malgré nos souffrances,
Tant que monteront vers le Ciel
Les supplications immenses
Des âmes cherchant l'Éternel. (Ref.)

III. — SOLO :

Mais pourquoi cette nourriture
De mets grossiers et de pain bis?
Et pourquoi dormir sur la dure,
Revêtus de pauvres habits?
(Ref.)

CHŒUR :

Au triomphe de la matière,
Aux charnelles avidités,
Nous opposerons la barrière
Des volontaires pauvretés. (Ref.)

IV. — SOLO :

Aucun d'entre vous ne soupire
Sous le faix de l'austérité;
Votre face n'est qu'un sourire,
Vos yeux pétillent de gaité.
(Ref.)

CHŒUR :

C'est que nous goûtons l'allégresse
Qui, dans un cœur que Dieu remplit,
Naît d'une vibrante jeunesse
Et d'un devoir bien accompli. (Ref.)

V. — SOLO :

Quel sens mystérieux se cache
Sous les deux lettres se croisant
Qui, sur vos poitrines, font tache
Ainsi que des gouttes de sang?
(Ref.)

CHŒUR :

Nous portons la marque du Maître,
A qui nous sommes sans détour,
Pour mieux graver en tout notre être
Le sceau d'un immortel amour. (Ref.)

VI. — SOLO :

Croyant que les hommes sont frères,
Vous prêchez la Paix en tous lieux;
Laissez là ces folles chimères
Et ces grands mots fallacieux!
(Ref.)

CHŒUR :

Au sein des conflits où nous sommes,
Nous ne consentirons jamais
A ne pas rappeler aux hommes
Que Dieu les créa pour la Paix. (Ref.)

VII. — CHŒUR :

O passant, les heures s'écoulent;
Voici qu'il nous faut repartir,
Loin des bassesses et des foules,
Vers le soleil de l'avenir.
Ainsi, jusqu'à la fin du monde,
Chantant le Christ, portant sa Croix,
Passeront joyeux, à la ronde,
Les Compagnons de Saint-François. (Ref.)

Paroles de Joseph FOLLIET.

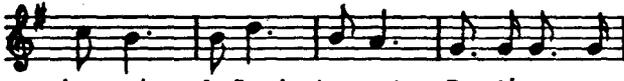
Air populaire du Forcz.



Le pauvre bourgeois a bien d'la mi.sè.re



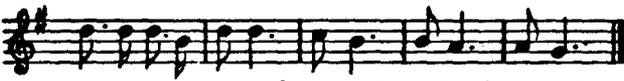
Ah pleurons sur lui des lar.mes a.mé.res, Le Pauv'



bourgeois Le Pauv' bourgeois En dénom.brant



tout's les joies in.génu.es Que nous sa.vons être, hé.las,



in.connu.es Du Pauv' bourgeois, Du Pauv' bourgeois

I

Le pauvre bourgeois a bien d'la misère !
 Ah ! pleurons sur lui des larmes amères.
 Le pauv' bourgeois (bis)
 En dénombrant tout's les joies ingénues
 Que nous savons être, hélas ! inconnues
 Du pauv' bourgeois (bis).

II

Suivant d'l'éléganc' l'inflexible code,
 Il porte un complet à la dernier' mode,
 Le pauv' bourgeois (bis).
 Mais il ne peut pas s'asseoir sur l'herbette
 Par peur de tacher son falzar noisette,
 Le pauv' bourgeois (bis).

III

Il met des bottin's en peau d'crocodile,
 En cuir d'veau mort-né ou d-ptérodactyle,
 Le pauv' bourgeois (bis),
 Mais il n'a jamais chaussé des godasses
 Où tous les orteils rigol'nt à leur place,
 Le pauv' bourgeois (bis).

IV

Il arbore un còl en marb' de Carrare,
 Un nœud papillon, des manchett's barbares,
 Le pauv' bourgeois (bis).
 Mais il n'connait pas la volupté grave
 D'une pomm' d'Adam libre et sans entraves,
 Le pauv' bourgeois (bis).

V

Il ceint son bidon d'une chain' mahousse
 Qui tintinnabule à chaque secousse,
 Le pauv' bourgeois (bis),
 Mais il n'a jamais tressé de guirlandes
 Avec les fleuret's sauvages des landes,
 Le pauv' bourgeois (bis).

VI

Le pauv' bourgeois bouff' des chos' recherchées
 Du caviar, des truff', des glac's panachées,
 Le pauv' bourgeois (bis),
 Mais il n'a jamais, sur un feu d'broussaille,
 Préparé lui-même un' sain' boustifaille,
 Le pauv' bourgeois (bis).

VII

Le pauvre bourgeois se rinc' la têtère
 Avec des cocktails à vingt-cinq francs l'verre,
 Le pauv' bourgeois (bis),
 Mais il n'boit jamais l'eau fraîch' des fontaines
 Ni le piccolo, vert comme un bois d'chênes,
 Le pauv' bourgeois (bis).

VIII

Le pauvre bourgeois en automobile,
 Va d'Ostende à Pau sans se fair' de bile,
 Le pauv' bourgeois (bis),
 Mais il n'grimp' jamais les sentiers de chèvres
 Où l'on respir' l'air pur à pleines lèvres,
 Le pauv' bourgeois (bis).

IX

Plus tard, nous serons peut-êtr' millionnaires,
 Ouvriers, curés ou bien fonctionnaires,
 Ou n'import' quoi (bis),
 Mais quoi qu'nous fassions et quoi qu'il advienne
 Nous ne s'rons jamais — à la tienne, Etienne!
 Des pauv' bourgeois (bis).

Il est évident que cette chanson n'a rien de révolutionnaire, qu'elle ne se place pas sur le même plan que l'Internationale... Le mot « bourgeois » n'indique pas ici une classe sociale, mais un état d'esprit routinier, conventionnel et terre à terre.



Joseph FOLLIET
du Gardiennat International

LES COMPAGNONS ont vingt ans

L E mouvement Compagnon fête, cette année, ses vingt ans.

Ils ont passé comme un jour. Il me semble que c'était hier que, pèlerins novices et passionnés, nous avons pris la route des Vosges vers Ste-Odile. Cela prouve, sans doute, que notre jeunesse n'est pas morte puisque, dans notre mémoire, le présent annexe le passé.

Ils furent beaux ces vingt ans. Rien qui en eux, soit pour nous l'aliment d'un regret ou d'un remords. Rien qu'il nous faille renier ni même tempérer, à la triste lumière de l'expérience. Nos idées, nos aspirations, nos espoirs, nos volontés, tout reste neuf et luit comme sous le premier soleil de notre pèlerinage. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui puissent considérer leur jeunesse avec ce respect et cette plénitude de joie. C'est une grâce dont nous ne pourrions jamais assez remercier Dieu.

Lorsque nous partîmes, nous ignorions quel serait notre destin et même nous voulions l'ignorer. Petite source cachée vouée à se perdre sous la verdure dès les premiers bouillonnements ? Ou grand fleuve arrosant d'immenses étendues avant de se perdre dans les profondeurs de la mer ?... Au vrai, la destinée du mouvement n'a ressemblé à aucune de ces images. La source a continué et continue encore à jaillir. Mais ces eaux n'ont pas formé des nappes débordantes. Il semble que notre vocation ait été un jaillissement perpétuel de fraîcheurs jeunes, destinées à renouveler des eaux endormies ou à purifier des ondes limoneuses. Quelle qu'elle soit, quelques métamorphoses que lui apporte l'avenir, nous l'acceptons avec simplicité. Avec la simplicité de la vingtième année, dégagée des complications de l'adolescence, libre encore des prudences de la maturité.

Vingt ans, c'est la pleine jeunesse, radieuse et épanouie comme une fleur de mai. C'est l'ardeur bouillante et téméraire, mais déjà retenue et maîtresse de ses élans. C'est la force joyeuse, qui n'a plus besoin de jeux inutiles et de vains exploits pour prendre conscience d'elle-même. C'est l'accession à la totale vie de l'esprit, la raison pénétrant le mystère du monde, le cœur découvrant le mystère de l'amour, le vouloir découvrant la flexibilité des choses.

Vingt ans, c'est l'âge où les vocations s'éprouvent et s'établissent, par de mûres décisions qui engagent toute une existence.

C'est le moment, pour nous d'abandonner les puérités, les gaucheries et les faiblesses de l'âge ingrat ; de revenir sur notre passé pour en tirer les leçons qui orienteront l'avenir ; de répondre à notre vocation dans la parfaite lucidité de notre conscience.

Au chapitre du 11 Mai, j'espère qu'anciens et nouveaux compagnons se retrouveront nombreux pour rénover leur amitié et leur résolution de garder une jeunesse toujours vive.

A Jésus-Christ nos vingt ans, comme nos premiers pas, comme nos étapes de demain, comme toute notre vie, maintenant et toujours.

Amen.

FOYER PÉLERIN

En écrivant ces deux mots et en les joignant l'un à l'autre par un trait d'union, j'éprouve des inquiétudes, j'allais dire : "grammaticales".

Il me semble que j'accrois un acte de violence.

J'ai l'air d'écrire un nom composé, c'est-à-dire un nom "dont les éléments ne désignent qu'un seul être, répondant à un objet unique dans la pensée".

Est-ce le cas ici ?

Tout dans la notion de "foyer" (depuis le feu, la demeure, jusqu'au couple et à la famille) est marqué du signe de la stabilité et de l'immuabilité.

Tout dans la notion de "pèlerin", surtout pour une psychologie de Compagnon - est marqué du signe de l'aventure et du partage.

Unir les deux termes, n'est-ce pas allier les contraires ?

Lorsqu'un membre du foyer, en effet, part en pèlerinage, devient un pèlerin (un vrai), n'a-t-il pas le sentiment d'une certaine rupture ? Il a conscience de répondre à une exigence qui s'est présentée au foyer comme une lumière, mais une lumière en forme de Croix.

Je pense à Anne Vercors :

" - Et maintenant, pauvre Maman, j'ai autre chose à te dire ...
Je pars...

" - Seigneur ! Tu pars ? C'est pour de bon ? Et où est-ce que tu vas?...

" - Chez le Roi des Rois, à Jérusalem!...

" - Voici que tu m'abandonnes!..."

Mais le foyer va-t-il s'abandonner lui-même ?

Eh bien, oui ! Et lorsqu'on écrit : "Foyers-Pèlerins", on accomplit d'une certaine manière un acte de violence ou, si vous voulez, on fabrique un nom composé comme il y en a beaucoup dans le langage chrétien et que l'on appelle aussi paradoxes.

Quand le "foyer" devient "pèlerin" pour dix jours, et pour vingt et pour trente, et pour quarante, et ... pour toujours (car n'est-ce pas chez nous un état autant qu'une action ?), il a conscience de violenter la nature, de "perdre sa vie". Il obéit lui aussi, à un appel, à l'appel des deux bras immenses sur le monde, à l'appel du Christ en Croix.

Il y a tant de foyers qui ont besoin du Témoignage de Votre Amour, qui ont besoin de votre prière, de votre fatigue, de vous voir follement abandonnés à la Providence, joyeusement fraternels entre vous, de recueillir à votre passage une parcelle de Dieu ...

" - C'est cela, répondait Anne Vercors à son épouse, nous sommes trop heureux.

" - Et les autres pas assez. - "

Abbé Michel Canard
Aumônier des G. P. Foyers. -

France - Allemagne

SUR le plan d'une force de paix à créer, France-Allemagne sont deux termes qui semblent s'opposer irrémédiablement. Ce fait est grave. Si la civilisation occidentale est, dans le monde, la représentante, sinon authentique — l'Eglise est universelle — du moins couramment admise, de la Pensée chrétienne et de toutes les réalisations qui en découlent. le fait qu'au centre de l'Europe se trouve une nation de proie dont sa voisine de l'ouest doit se garder sans cesse, que tout, en Allemagne, est dominé par une volonté tenace de conquérir, et, en France, par une autre volonté non moins tenace de se défendre, cette civilisation porte dans ses flancs une blessure mortelle.

par le Père REMILLIEUX

Aumônier Général International des Compagnons de Saint-François

Aussi, pour tous les chrétiens authentiques, ceux qui reconnaissent le Seigneur comme un Père, y-a-t-il urgente nécessité, en angoisse profonde, d'étudier le problème franco-allemand avec sérénité, avec volonté de trouver un remède s'il y en a. Parmi les innombrables éléments qui interviennent dans le problème, en apparence insoluble, se déroule, depuis quatre ou cinq cents ans, un fait historique qui commande à toute une psychologie. Je pense à la Réforme.

Au Moyen-âge, l'Eglise était parvenue à la constitution d'une Chrétienté, certes imparfaite ; mais toutes les difficultés politiques, sociales, familiales, se résolvaient dans une atmosphère imprégnée de Foi chrétienne.

Ce sont des chrétiens allemands qui, les premiers, se sont dégagés violemment de cette atmosphère. Pour eux, le Christianisme était d'abord une affaire d'esprit, esprit de Dieu qui se communique à l'âme. Peu importait, pour les premiers Réformés, les conséquences sociales d'un tel dégagement ; il leur paraissait être une libération. Dès lors le peuple allemand fut moins imprégné par tout ce qu'apporte une vie spirituelle vécue en commun par des hommes, composés de matière et d'esprit, et non pas seulement par des âmes dégagées de la matière. La porte était ouverte à toute conception philosophique, pourvu qu'elle se présente avec le sceau de la crainte qu'un jour ou l'autre des idéologies se déroulent sans frein, quelles que soient leurs conséquences. Dès ce jour le peuple allemand nourrissait dans son sein ce qui allait diviser sans remède les occidentaux appelés à l'unité par la grâce du Christianisme.

Certes, ceux qui portent le nom de Protestants, puisant dans l'Ecriture les

leçons d'adoration et d'amour, n'ont pas cessé d'être des idéalistes chrétiens. Mais ils sont devenus des individualistes, qui ne se laissent plus influencer par une autorité quelconque dans l'Eglise. Voilà qui est grave. En Allemagne même, ceux qui ne cédèrent pas à la tentation et qui malgré tout restèrent catholiques, eurent besoin, pour le demeurer, de faire appel sans cesse à l'autorité.

D'un côté idéologie sans frein qui, sur le plan pratique, peut bouleverser l'ordre des valeurs et aboutir à un idéalisme païen — ce qui ne manqua pas d'arriver — et de l'autre côté, pour se défendre, un affermissement de l'autorité, autorité d'Eglise, lorsque l'Etat n'était pas devenu officiellement protestant, ou autorité nationale lorsqu'il l'était devenu.

Au bout de quelques siècles l'unité nationale était brisée. Des hommes forts, un Frédéric II, un Bismarck s'attelèrent à l'œuvre gigantesque de la recréer en se servant de toutes les puissances possibles, y compris celle de la religion.

Il faut remarquer que les catholiques qui appartenaient à la dispersion, ou qui étaient entourés de groupes protestants plus forts, pour défendre leur catholicisme devinrent plus libres vis à vis de l'Etat. Or une sage liberté vis à vis de l'Etat est un élément très important dans la reconstruction d'une Europe nouvelle.

Annexe 19

Pendant que l'Allemagne subissait ce long bouleversement, que se passait-il en France ?

Mais d'abord pourquoi sur un tel sujet paraît envisager seulement l'Allemagne et la France ? Est-ce que toutes les autres nations, soit méditerranéennes, soit nordiques, ne constituent pas des éléments aussi importants dans le problème qui nous occupe, celui d'une large unité de l'Occident par une certaine compréhension entre les nations qui le composent ? Le problème est d'ordre pratique ; il est urgent d'aboutir. Ne pas le résoudre, c'est accepter l'échec d'une civilisation occidentale qui pourtant, comme chrétiens plus encore qu'en qualité de nationaux d'un pays, nous est très chère. Sans minimiser en quoi que ce soit la valeur de toutes les nations, les petites autant que les grandes, pour justifier notre attitude, il suffit, en pleine objectivité, sans passion, d'examiner ce que l'on peut appeler la littérature de la France et de l'Allemagne — si par littérature on entend tout ce qu'elles ont produit et qu'elles produisent encore dans le domaine de l'intellectualité, de la science et de l'art, tout ce dont elles sont capables en ces domaines, malgré l'horrible bouleversement de l'état de guerre, qui, en fait, dans notre pauvre Europe, subsiste violemment depuis 1914.

En France, nation unifiée depuis longtemps, les notions état et nation ont, dans la langue courante, une signification assez semblable. En Allemagne, une certaine mystique plus ou moins légitime, sur la valeur "grande patrie" règne dans les couches moyennes de la population ; elle est rarement brutale. En revanche les moins chrétiens ou les déchristianisés affirment d'autant plus la valeur nation et état qu'un certain nombre de leurs compatriotes y sont moins attachés. Cela au reste ne signifie pas du tout pour les chrétiens ou les christianisants que la grande patrie leur est moins chère ; ils sont seulement moins tentés d'en faire la valeur suprême.

En France, même chez les déchristianisés, les vieux restes d'un Christianisme pénétrant informent religieusement la notion patrie. Le mot « religieusement » ne semble pas trop fort. Les français patriotes trouvent dans l'histoire du peuple français des périodes d'hégémonie après des croissances lentes. Ces hégémonies laissent des regrets qui nourrissent ce genre sacré de patriotisme.

Il faut constater que les deux manières, la française et l'allemande, de concevoir la patrie, l'état, la nation, non seulement ne sont pas identiques mais souvent s'opposent. La Réforme en Allemagne et la déchristianisation de la masse en France ne permettent plus au Christianisme de continuer, suivant la tradition du Moyen-Âge, la fusion des deux manières. Des événements politiques, gros de conséquences, se sont acharnés depuis le XVII^e siècle, sans oublier Napoléon et le fait douloureux de 1870, à séparer les deux nations, de telle sorte que quelques-uns qui n'ont pas « pensé » à fond la question affirment que les deux nations sont des ennemies héréditaires.

Si ces termes ne sont jamais employés par des chrétiens, sans qu'aussitôt ils travaillent à traiter l'ennemi sous l'égide de l'amour pour que l'inimitié fasse place au support mutuel et à la compréhension, les Chrétiens de France et ceux d'Allemagne doivent, à propos de leurs nations, les prohiber totalement. En effet tous les Français cultivés, même s'ils ne le sont qu'en des domaines spécialisés, sont frappés par le caractère complémentaire de tout ce qui est germanique. Questionnez les artistes en général, les musiciens, les poètes : questionnez les philosophes, les théologiens ; questionnez les savants. En quelque domaine que ce soit ils vous diront toujours qu'ils ont eu bénéfice à étudier leurs collègues ou leurs frères d'Allemagne. Allez en Allemagne : vous constaterez partout, non pas seulement une attraction du nord vers le sud, comme s'il s'agissait d'un mouvement des brumes septentrionales vers la lumière du midi, mais, sur des données précises, le complément qu'ils trouvent dans la science, la philosophie, la théologie, étudiées et présentées par des Français. Il y a là matière à une fraternité magnifique qui serait le nœud ou qui aurait dû être le nœud, de notre civilisation occidentale, si des forces obscures, que volontiers j'appellerais une démonie, ne s'étaient pas exercées par certains sentiments non analysés et surtout par certains faits d'histoire, telle l'unité de l'Allemagne, réalisée en 1870, par une victoire sur la France avec un dictat à propos de l'Alsace et de la Lorraine.

EN pratique, sur un problème aussi complexe, aussi difficile, quelle attitude devons-nous avoir personnellement et que pouvons-nous faire autour de nous ?

Il faut d'abord bien posséder les données du problème. Ce sont les suivantes : Allemagne, pays nordique par sa littérature, par sa langue, sa manière de penser ; France, pays méditerranéen, par sa littérature, par sa langue, sa manière de penser. La preuve est faite que ces deux nations qui sont, l'une un centre intellectuel et spirituel du nordisme et l'autre un centre, sinon le centre intellectuel et spirituel de la civilisation méditerranéenne, peuvent être complémentaires. Elles doivent se comporter comme telles ; sinon une Europe occidentale est impossible.

En conséquence, la question des relations entre les deux pays est fondamentale.

Nous, Occidentaux chrétiens, comptant sur le Seigneur, conscients de la vocation qu'a notre civilisation, nous avons confiance dans un travail qui reconstruirait notre Occident. Si notre Occident devenait, hélas, un champ de bataille entre deux matérialismes, et qu'il doive périr, que du moins il périsse dans un sursaut de vie, en plein travail de reconstruction, en d'autres termes en tenant le flambeau d'une civilisation chrétienne qui, si elle peut changer de climat, ne peut pas disparaître. Fille du Christianisme, fondée sur l'Amour, elle porte l'essence de la dignité humaine.

Ces données devraient être connues par tous les chrétiens. Il est désirable que, sous l'œil de Dieu, du haut de la chaire, ils entendent les échos de cette pensée.

En fait il s'agit du Corps mystique, du Peuple de Dieu, qui, semble-t-il ne peut encore avoir d'autre centre que la civilisation chrétienne qui, pendant deux millénaires, a essayé de s'implanter en Occident. Nous en portons les traces. Nous sommes héritiers d'une foule de saints authentiques. Or personne ne peut prétendre que la source soit tarie. Au milieu d'une corruption douloureuse et effrayante, les reconstructions de la famille chrétienne dans des oasis magnifiques, prouvent que la terre est encore riche, qu'il suffit de la travailler et de l'arroser.

Les chrétiens de France et d'Allemagne devront se retrouver aussitôt que possible, mais avec prudence, car il s'agit pour eux d'abord de rayonner sur leur propre peuple. Or les dégâts des derniers conflits sont tels que la méfiance est partout. Nous en sommes encore au stade des occupations militaires. La sagesse est de ne rien compromettre par des activités prématurées. Dès qu'on se sera retrouvé, sans doute sous l'égide de l'Eglise, il faudra cultiver ensemble et rayonner ensemble tous les principes de la civilisation chrétienne. Catholiques Français et Catholiques Allemands possèdent des trésors magnifiques. Qu'ils les mettent ensemble, et la civilisation chrétienne refleurira de nouveau sur notre Occident. Les manières d'être sont tellement complémentaires qu'elles permettent aux forces des catholiques français et des catholiques allemands non seulement de s'ajouter, mais par leur jonction de se multiplier. Ceci doit être mûrement préparé par des relations individuelles. Enfin, s'il arrivait malheur, si de nouveau une guerre venait, dont cette fois l'Occident tout entier serait la victime, sans être l'artisan, il faudrait faire cause commune dans une résistance spirituelle à la guerre. Ce serait le seul moyen, semble-t-il, de sauver le trésor confié aux éléments méditerranéens et aux éléments nordiques de notre civilisation. Répétons-le : ces deux éléments sont comme incarnés en deux nations : l'Allemagne et la France, qui attirent autour d'elles, par leur constitution même, par les sources cachées de leurs ressources spirituelles et morales, tout ce qui vit et tout ce qui veut vivre autour d'elles.

CONTACTS

ENTRE MOUVEMENTS FOYERS

NOUS VOUDRIONS insister sur un nouvel aspect de ce "rayonnement" qu'on demande aux foyers et qui n'est rien d'autre qu'une forme particulière de la charité : des rencontres entre groupes de foyers, ou, comme le disait joliment un prêtre ami, entre "Fraternités" de foyers. Pour en avoir vécu deux expériences, nous pouvons dire que c'est bon, réconfortant et enrichissant.

A Liège, nous avons répondu, avec le foyer gardien, à l'invitation d'un groupe de ménages qui voulaient connaître le climat d'un mouvement foyer. Nous nous y sommes rencontrés avec les animateurs locaux de l'Anneau d'Or. Il y avait dix foyers qui ne se connaissaient pas du tout; quelques maris seulement étaient d'anciens condisciples. Ils ont mangé ensemble, puis se sont mis à expliquer, de mouvement à mouvement, comment ils entendaient l'action de leur foyer et de leur groupe. Pas l'ombre, évidemment, d'une réclame, mais des témoignages que chacun essayait de faire le plus sincères possible. A la fin de la soirée, grâce aux coups de pouce diligents et efficaces de l'aumônier (c'était le Père Lauwers), la température était à la ferveur et à l'amour.

A Bruxelles, nous avons réuni, à l'initiative de notre aumônier, les représentants d'une dizaine de mouvements foyers venus pour s'éclairer les uns les autres. Cela faisait une trentaine de foyers : le nombre empêcha la communion vraiment intime, mais les bénéfices furent grands.

On gagne toujours à ces contacts. D'abord, de nouvelles connaissances humaines. On découvre des frères inconnus, des hommes souvent admirables, des foyers militants jusqu'alors recouverts par l'anonymat. C'est réconfortant.

On voit aussi comment font les autres. Et il y a toujours à prendre partout. L'Anneau d'Or, par exemple, nous a édifiés par la réussite de sa prière et l'importance qu'il lui donne.

Enfin, on infuse le virus franciscain, mine de rien. Car Saint François et son esprit, on les propose, simplement. Et c'est tellement vivant, frais et neuf (même si la personne du narrateur l'est beaucoup moins), qu'il en reste toujours quelque chose.

On peut, en même temps, regrouper sur le plan géographique et le plan paroissial des foyers membres de divers mouvements qui peuvent se rencontrer et concerter une action rapide (réunions de quartier, etc...)

On pourrait tout aussi bien projeter à l'échelle d'une ville une action foyer (messe de foyer, réunions importantes qui doivent faire admettre et comprendre par les autorités l'importance capitale des mouvements foyers pour la rechristianisation de l'époque). Mais ce ne sont encore que des projets : nous en reparlerons, quand nous serons au stade des expériences et des réalisations.

Nous souhaitons que, dans chaque cité, les foyers compagnons prennent l'initiative de pareilles réunions. S'ils y vont avec les vertus franciscaines comme étendard (humilité, simplicité et pauvreté joyeuses), ils peuvent être assurés d'une soirée tonique et vivifiante dont les fruits cachés passeront peut-être les résultats visibles.

Jeannette et Désiré Weyergans



VOUS ETES tous membres d'une même école de chanteurs. Vous être appelés au chant aussi sûrement que vous êtes appelés à la joie. Un chrétien qui ne chante pas, n'est pas un chrétien qui témoigne. Or, sans témoignage, est-il accroissement possible en nous de la joie ?

Vous reconnaîtrez à ce signe ceux qui dominent leur siècle d'argent et de fer ils chantent. Sans doute, le chant peut-il être intérieur, mais je ne suis pas sûr de le moduler en mon âme, si je ne le formule sur mes lèvres.

Louons l'homme qui chante dès le matin. Sa prière fut courte, mais ce merci, d'avance, qu'il dit à Dieu pour cette journée que son imagination déroule devant lui comme un tapis bigarré, il le prolonge en chantant. Qu'il chante avec soin, qu'il fasse de son chant une chose si haute, que ce chant se répande dans sa maison, aille se mêler aux premiers rêves de ses enfants, pénétre partout avec le premier soleil, et rencontre les autres signes du matin : sourire du laitier, ruissellement de l'eau à chaque étage, et cette odeur du café qui monte de la cuisine !...

Souvenez-vous !... C'est le chant qui orna les plus belles heures de notre vie. Faisons belles, toutes nos heures, en y mêlant le chant.

Le chant nous fait la vie plus gaie et plus grave. Sur la route, au milieu d'un groupe de garçons qui marchent indolemment, qu'un chant s'élève, et sa vertu agit aussitôt. Les pas se rythment, les godillots communiquent avec la pierre d'un ton plus mâle et plus fort, les poitrines se gonflent, les têtes se redressent, les regards se plantent dans le bleu de l'horizon et surtout le groupe de flâneurs devient une communauté de routiers. Une vie nouvelle leur est infusée.

Le chant les a libérés, libérés de la terre en les y faisant adhérer, libérés de leurs soucis extérieurs, en les replongeant par sa puissante incantation au-dedans d'eux-mêmes, où ils retrouvent leur ligne de vie.

Chantez surtout quand la tristesse vous assaille. Le chant, c'est le cri d'une mutilation. Le premier chanteur fut celui qui conscient de sa fragilité, tenta de rejoindre Dieu par un langage qui n'était plus des hommes. Vous serez chanteur aussi, quand vous aurez compris que la prière, comme la joie, est trop lourde à porter pour notre pauvre cœur de terre. Il vous faudra faire l'offrande de cette pauvreté. Le chant sera votre messager.

Dites ?... Nous qui sommes comme des pèlerins en ce monde, si nous étions tous de la même école de chanteurs, de ces gens qui se reconnaissent, qui reprennent une mélodie à l'octave, voix graves et aigues harmonieusement mêlées, pour se fondre dans un seul choeur - dans un seul cœur !

Notre frère, Désiré WEYERGANS, dont nous apprécions le talent d'écrivain a bien voulu accepter de donner un billet dans chaque numéro. Nous l'en remercions affectueusement, tout heureux qu'il assure ainsi un lien permanent avec nos frères si chers de Belgique.

Quatre Années

par Léon et Jeanne PIERRIAU

Pour répondre au désir qui nous en a été exprimé, nous allons essayer de porter témoignage sur ces quatre années au cours desquelles les Foyers-Compagnons de St-François nous ont "supporté" comme foyer-gardien.

Nous voudrions être riches de mots pour traduire tout ce qu'ils nous ont donné.

Nous sommes allés d'émerveillement en émerveillement, et c'est pour vous tous, chers frères et soeurs, que nous voudrions, simplement mais très sincèrement, faire revivre ces pages que nous avons écrites tous ensemble.

.....
 8 SEPTEMBRE 1945 - Dans l'austère décor de l'Ecole St-Léon (tiens, tiens...) à PARIS, ce sont les joyeuses et bruyantes retrouvailles habituelles : Pierre BARNIER (à moins que ce ne soit Miché) Noël FOURNIER, Raymond FAGEOT, Ernest et Isabelle LANCELOT, Jean RI-CHARDIER, Francis BANNIER, notre aumônier l'abbé CHARTIER, nous-mêmes et notre Mère BLANCHE que la Providence mettait ainsi à l'origine de la nouvelle Route.

Les Foyers-Compagnons avaient décidé d'éclorre le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. C'était un heureux présage.

Nous deux, nous étions là, poussés par l'austère devoir!!! Mais toujours si heureux de revoir tous ces visages d'amitié:

Très absorbé par sa section de Prisonniers libérés, Léon avait arboré à sa boutonnière le petit barbelé symbolique, pour bien marquer son appartenance et son indisponibilité. Le Chrisma était dans sa poche. Noël, muni de consignes de notre cher Joseph, nous harcela toute la matinée avec son intarissable éloquence, pour nous faire accepter les fonctions de foyer-gardien. Mais le barbelé tenait bon... Enfin, poussés, tirés, trainés, nous finissons par accepter, et le Chrisma reprit sa place (Pas facile de dire : non à tant d'amitié !)

Lorsque nous nous sommes retrouvés tous les deux, c'est à peu près le dialogue suivant qui s'engagea :

- Drôle d'idée que tu as eue d'accepter cette charge !
- Bien sûr ! Mais que voulais-tu faire ?
- Refuser !
- Impossible avec ce crampon de Noël...
- Alors qu'est-ce qu'on va faire maintenant ???
- Ah ! Ca, je me le demande bien !!!

.....
 Six mois passèrent. Six mois d'obscurité. Six mois en veilleuse Avec toute notre bonne volonté, nous nous demandions toujours ce que les Foyers attendaient de nous. Six mois à maudire doucement ceux qui nous avaient mis là... Le Saint-Esprit restait sourd à nos appels de détresse. - Mais enfin, faites quelque chose ! nous disait-on. Nous ne di sions pas non, bien sûr, mais nous ne pouvions tout de même pas dire oui, puisque nous ne savions que faire...

MARS 1946 - Il nous arrive une lettre de BELGIQUE, nous demandant de venir le 24 Mars... lancer la Branche-Foyers à BRUXELLES.

Pour un comble, c'était un comble...

Très courageusement (!) nous avons d'abord pensé à nous dérober. Nous vous ferons grâce de nos états d'âmes, de nos scrupules et autres hésitations. Et puis nous arrive une lettre de Noël, nous disant qu'il nous accompagnait, ainsi que Jean et Lucie JANINET. Impossible de se dérober cette fois. Ce fut un merveilleux voyage (5 pour 3 places !!!). Seulement, pour nous deux, ce fut un vrai départ. La Promesse de Désiré et Jeannette WEYERGANS, entouré de tous ces foyers d'amitié, nous bouleversa profondément. Ce fut certainement cette ambiance fraternelle, introuvable ailleurs, qui déclancha le ressort caché.

18 MAI 1946 - C'est le premier Chapitre Général des Foyers-Copagnons. Ils sont venus des quatre coins de France, de Belgique, de Hollande. Et ce fut notre Promesse, si émouvante, entourée de tant d'amitiés spontanées, dépouillées. Elle fut faite comme il se doit, chez nous, au pieds de Saint-François. Ce fut pour nous une nouvelle étape. Nous avons compris ce jour-là, le sens de l'engagement religieux. Pour notre foyer, il en était ainsi. Nous avons senti avec une intensité très vive le sens profond de ces admirables mots : Copagnons d'éternité.

LOURDES 1946 - Nous n'y étions pas pour raison de santé. Et puis il faut bien l'avouer, notre foi était encore trop jeune pour tenter l'Aventure de la Route. Nous avons assisté au départ d'AUSTERLITZ avec la foi pour les autres (souvenez-vous, Fritz et Maria !), mais avec une petite teinte de scepticisme-personnel. Et puis au retour, nous entendimes les relations enthousiastes et unanimes des participants, et cette fois, nous fîmes totalement, définitivement acquis.

VIMOUTIERS 1947 - C'est à notre tour de partir pour tenter de faire au Centre de Pèlerinage ce qui avait été si bien réalisé sur la Route en 1946. Là, nous y allions avec un moral tout neuf, gonflés à bloc, mais un brin inquiets des réactions de ces foyers venus de tous les azimuths. Et ce fut pour nous un émerveillement que nous ne nous laissons pas d'évoquer. De voir tant de spontanéité dans l'amitié, tant de générosité, de piété profonde, de joyeuse émulation nous confondait. C'est curieux comme, l'âge venant, la faculté d'enthousiasme risque de s'éteindre, de s'empoussiérer, de se scléroser. Mais un bain dans la fontaine de Jouvence des foyers fait disparaître même la menace de ces infirmités, comme une éponge enlève la poussière... Avis aux jeunes qui craignent de devenir vieux trop tôt !!!

1948-1949 - La multiplicité des Pélés et des Centres. Leur préparation avec tendresse. La correspondance absorbante, mais débordante de vie, d'enthousiasme et de foi. Les Promesses se multiplient, plus poignantes, plus émouvantes les unes que les autres. On sent vraiment, à la toucher du doigt, la certitude des foyers qui s'engagent et l'opportunité de notre Mouvement. C'est la période du démarrage à fond. On s'organise...

NOVEMBRE 1949 - Arrivés à l'expiration de notre mandat, nous cédon la place à une nouvelle équipe. Une équipe que nous avons rêvée désirée, préparée, une équipe de relève, qui, avec plus de jeunesse et de mordant, va nous entraîner plus loin, toujours plus loin...

Nous pouvons maintenant, avec un peu de recul, essayer de voir ce que les foyers nous ont apporté. Bien sûr, pendant 16 ans, Léon fût aussi Compagnon que possible. Le mouvement l'avait pris tout entier, mais Jeanne n'y était pas intégrée. Elle aussi aimait les Compagnons. Elle avait fait loyalement des essais successifs et décevants dans différents groupes d'Action Catholique Féminins, mais nulle part elle n'avait trouvé l'ambiance, le climat recherché. Il faut bien avouer qu'elle fut un brin réticente lors des premiers contacts avec les Foyers. Mais bien vite elle y découvrit ce qu'elle cherchait : amitié profonde, simplicité totale, style direct, atmosphère dépouillée et possibilités d'épanouissement. Cette amitié vivante nous porta littéralement comme le radeau porte le naufragé. Elle nous emmena vers des rives inconnues, vers les joies de la découverte de l'Aventure à deux. Cette simplicité nous apprit à nous dépouiller des complexités et à rechercher les éléments toujours simples de la Vérité. Ce style direct qui étonne d'abord eut vite fait de nous conquérir en nous faisant toucher du doigt l'inanité des discussions pseudo-littéraires. Ce dépouillement de soi, cette mise en commun et ce partage spirituel qui font que si simplement les Foyers se mettent à la disposition les uns des autres, donnent un enrichissement à ceux qui veulent "piller" le trésor commun. Dans cette jeune Communauté si ardente et si vraie nous avons "ressourcé" notre amour. Nous avons réalisé un peu l'immense valeur du Sacrement de Mariage. Nous avons compris que si beau qu'il puisse être notre amour humain, il n'était qu'un pâle reflet de ce qu'il sera un jour dans l'Amour de Dieu. Et pourtant nous nous aimions bien déjà, mais nous nous aimons mieux encore, maintenant que nous avons découvert l'inimaginable richesse d'un foyer que DIEU a béni pour l'éternité. Pour cela, pour cette merveilleuse révélation, jusqu'à notre dernier souffle, nous serons infiniment reconnaissants aux Foyers-Compagnons. Et puis ils nous ont aidé à comprendre mieux cette appartenance à l'EGLISE DU CHRIST, cette grande communauté chrétienne qu'il nous faut assumer chacun à notre place, où il nous faut être comme de humbles pierres vivantes, disponibles sous la main de Dieu, pour Lui permettre de construire la grande Cité Fraternelle commencée dès ici-bas. Que de belles choses ils nous ont dit, les Foyers !!! Que de beaux gestes nous avons vus ! Que de générosités cachées ! Que d'enthousiasmes ! Que de luttes aussi, de peines, de soucis ! Que de secrets confiés qui nous ont laissés confondus et éblouis !

.....

Si nous ne devons pas craindre de blesser la modestie de nos Aumôniers, que de bien nous devrions dire d'eux. D'eux à qui nous devons tant ! D'eux qui nous ont donné le meilleur de leur âme sacerdotale, parfois aussi de leur santé, et toujours de leur cœur ! On dit qu'un Mouvement a les Aumôniers qu'il mérite. Alors tremblons tous, et craignons que le Bon Dieu, un jour, nous fasse reproche de ne pas avoir utilisé au maximum les grâces de choix qu'Il a mise à notre disposition par les mains de nos Aumôniers.

.....

Tout ceci, non pas pour parler "soi" bien sûr, mais pour dire maladroitement tout ce que nous devons au Mouvement. Nous vous devons, chers frères et sœurs, ce témoignage qui, déjà, ne nous appartient plus. Et nous constatons, une fois de plus, que nous sommes bien trop pauvres de mots pour dire comme il le faudrait tout ce que nous voudrions dire. Mais notre dette envers vous est trop lourde. Nous avons trop reçu en regard du peu que nous avons pu vous donner. Nous savons que nous pouvons compter sur votre indulgence, mais nous comptons surtout sur votre Amitié. Sachez que la nôtre vous est acquise, et que, comme notre amour, à nous deux, notre Amitié s'achèvera, se comprendra, s'épanouira totalement dans l'éternité de Dieu

EXTRAITS DE LETTRES

Jasques LEZY (Rouen) :

« Vois-tu, il me semble que la place essentielle du Compagnon dans la Chrétienté, c'est sous l'angle du pèlerinage qu'on la voit et qu'on la comprend. De plus en plus l'idée de « pèlerinage », qui rejoint d'ailleurs celle de « Croisade », fait son chemin. Le Compagnon de Saint François sera pèlerin ou ne sera pas. Mais aurons-nous à temps un chef qui ayant pensé ainsi le Mouvement, entraîne tous les innombrables autres à sa suite, ceux qui sont déjà avec nous et ceux qui devraient y être ?... »

(à Jacques Pélissier — du 23/2/50).

André PONS (Lyon) :

« Il faut qu'ils trouvent le désir de s'engager ou plutôt de « servir ». Ensuite ils pourront vraiment trouver un réconfort dans le pélé. Si l'on ne dépense pas ses forces, comment peut-on en avoir besoin d'autres ? On stationne et c'est tout, on est un chrétien qui s'installe. »

(id. du 21/1/50).

Jean-Baptiste DESPREYS (Saint-Quentin) :

« Je crois que si l'on veut que le mouvement subsiste, il faut persuader chacun qu'il se trouve sérieusement engagé à la suite du Christ. Il doit être un homme de prière, crucifié et animé de zèle pour les âmes. Autrement à quoi bon se balader sur les routes, même avec la joie de l'amitié et de bonnes intentions ! ? Il y a une crise de formation ; le détachement n'est pas complet et l'on n'est pas dévoré par le Feu de l'Amour.

« La cause du peu de succès dans le recrutement ? Il s'en trouve peu prêts à tout quitter pour Le suivre.

« Oui, le recrutement est à envisager davantage chez les gens non engagés ailleurs, même peu pratiquants. Car autrement, je crois que l'on pourrait attendre longtemps, à part les « bons petits gars » bien apeurés d'afficher leur Christianisme ! »

(id. — du 19/2/50).

Pierre LOGUONE (Angers) :

« Il faut que le Mouvement Compagnon pénètre de plus en plus, car il est un de ceux qui répondent le mieux aux besoins actuels de la jeunesse, étant « d'Eglise » et ayant pour base une spiritualité. »

(id. — du 15/5/50).

François PELLETIER (Le Mans) :

« 1°) J'estime que le Mouvement qui se réclame si haut de Saint François n'a guère le souci d'en approfondir l'esprit et la spiritualité ; alors me semble-t-il que là est l'essentiel si on veut vraiment en vivre. Je viens encore de lire le dernier numéro de l'Appel ; j'y ai en vain cherché l'esprit du petit pauvre d'Assise, alors que c'est cela qui devrait constituer l'essentiel. 2°) Je trouve qu'on ne se rend pas assez compte du rôle que l'aumônier doit jouer dans la bande... C'est le prêtre, l'aumônier qui est l'intermédiaire indispensable entre Dieu et les fidèles, les Compagnons, et son rôle ne saurait être cantonné dans la célébration du Saint-Sacrifice et la méditation... C'est lui qui doit être le grand meneur du spirituel, et c'est cela que doit être avant tout un pélé. C'est lui qui est chargé de nous apporter la Parole de Dieu et lui seul. Je te dis cela parce que j'ai déjà eu l'impression de cet effacement que l'on veut imposer à l'aumônier dans la bande. »

(id. — du 7/4/50).

RETOUR AUX SOURCES

DEVANT NOUS

QUE la paix du Seigneur soit avec vous tous, foyers, compagnes et compagnons. Que vous soyez de Hollande ou d'Allemagne, de Belgique ou de France, que votre engagement vous ait envoyés au Laos ou à Sidney, aux Indes, au Congo belge ou au Canada, où que vous soyez, notre salut fraternel va vous joindre et vous répéter le souhait de frère François aux paysans de Greccio : « Salut, bonnes gens, que Dieu soit céans ».

Qu'il nous donne à tous, individus, familles, nations, la grande richesse des pauvres hommes : la paix. Cette paix que, jeunes, nous chantions un peu en songeant à autre chose, et que, adultes, nous sentons fuir entre nos doigts comme sable fin.

Ce fut un grand désir de paix qui, en 1927, jeta sur les routes d'Alsace, vers Ste Odile, une douzaine de braves gars d'un patronage du triste quartier de Charonne ; et, 10 ans après, c'était des centaines des nôtres qui allaient acclamer le Vicaire du Christ à Castel-Gandolfo et se recueillaient devant le bouleversant tombeau d'Assise.

Comme il y a 25 ans, la paix sera l'intention générale de 1952. Mais, en 1927, nous étions encore dans l'euphorie de la victoire de 1918, la sécurité nous paraissait définitivement acquise ; tandis qu'aujourd'hui nous sommes enfermés dans d'effroyables dilemmes.

Notre paix de 1952 est déchirée des cris et des râles qui montent des charniers de Corée ou d'Indo-Chine. Elle est souillée du sang de milliers de morts innocents qui, avec ou sans uniformes, paient de leur vie la folie des hommes.

C'est contre cette folie que nous voulons nous dresser. C'est à cette marée que nous voulons opposer la force de l'Amour. C'est à cet immense désespoir collectif que nous voulons montrer les raisons qui nous restent d'espérer.

Il faut que notre pélé jubilaire soit un grand acte d'Amour, qu'il soit un témoignage de sérénité au milieu de tous les écroulements du monde. Il faut qu'il soit préparé avec ferveur, avec enthousiasme, avec efficacité, par la prière et l'action.

Le Seigneur nous a accordé cette grâce de jeunesse que nous demandions à Montmartre, il y a quinze ans, en partant déjà vers Rome et Assise : qu'il en soit remercié ! Mais restons dignes de cette grâce ; ne nous laissons pas scléroser, décourager, amoindrir par l'ambiance. Quel que soit le rang que nous occupons dans le Mouvement, prenons toutes nos responsabilités et faisons bien ce que nous devons faire.

Comme, naguère, les pèlerins de Compostelle ou de Jérusalem, nous emporterons les intentions particulières de ceux qui ne partiront pas. Mais ceux-là même seront des nôtres, car nous ne faisons qu'un dans la fraternité des Fils de Dieu ; et ce sera tous ensemble, d'un seul élan, d'un seul bloc, d'une seule voix, que, prosternés devant le Pape, ses fils compagnons chanteront dans le ciel clair leur route de lumière et de paix.

Léon PIERRIEAU
Gardien international

LES COMPAGNONS DANS L'ÉGLISE

Nous donnons ci-dessous le schéma de l'exposé fait par Joseph Folliet au chapitre international qui s'est tenu à Paris à la Pentecôte. Cette mise au point, faite par le fondateur du Mouvement après vingt-cinq années de vie compagnon, mérite d'être méditée aussi bien par les anciens que par tous ceux qui ont été attirés plus récemment par notre idéal.

NOUS pouvons étudier la place des Compagnons dans l'Église à quatre points de vue : historique, canonique, sociologique, spirituel.

1°) *Au point de vue historique.* Le Mouvement Compagnon est né dans ces années 1926 et 1927 si importantes pour l'Église de France et pour l'Église universelle : c'est, en effet, à ce moment que l'Église française rompt délibérément avec un certain conservatisme, prend une nouvelle conscience de sa mission et liquide le complexe d'infériorité qui inhibait la plupart des catholiques depuis longtemps ; c'est l'époque de la fondation de la J.O.C. et de la naissance de l'Action Catholique.

En ses débuts, le Mouvement Compagnon fut assez intimement lié avec la J.C.C., dont il faillit devenir l'organisation de loisirs ; mais immédiatement notre Mouvement comprit que sa mission était de devenir un carrefour de classes. C'est pourquoi, tout en faisant partie de l'A.C.J.F., il garda son autonomie et son désir d'horizons vastes.

La rencontre de Bierville, où des milliers de jeunes hommes appartenant à des dizaines de nations différentes se rencontrèrent, nous permit de découvrir la réalité des problèmes internationaux. D'autre part, à ce moment où le Père Lebbe passait à travers l'Europe en laissant derrière lui un sillage d'œuvres missionnaires, nous fûmes attirés par l'aspect spirituel des rapprochements raciaux ; nous découvrons la jeunesse allemande, les problèmes de chrétienté ; et l'arrivée de Loulou Achille, en 1930, nous découvre l'acuité des questions relatives aux relations de la race blanche et des autres races.

C'est également à cette époque que les mouvements routiers prennent un soudain essor et se mettent à la recherche d'un humanisme coïncidant avec un aspect du franciscanisme. C'est de là qu'est venu notre idéal de pèlerins.

Par ailleurs, le Sillon catholique de Paris nous a fortement marqués : il nous a transmis la tradition sociale du catholicisme et spécialement l'attraction pour l'action syndicale. Il faut remarquer, dans le même ordre d'idées, que notre premier local, celui de la rue de Bellechasse, resté célèbre grâce à la chanson, était le siège du secrétariat social de Paris ; il faut remarquer aussi que c'est le Père Desbuquois, S. J., de l'Action Populaire, qui nous fournit notre premier aumônier, le Père Boulier.

A toutes ces influences, il faut ajouter celles de Joergensen, du Père Gratiem et du Père Raphaël Carpentier.

2°) *Au point de vue canonique.* Il est très difficile de nous situer dans le catalogue canonique. Nous ne sommes pas, à proprement parler, un mouvement d'Action Catholique, car celle-ci repose sur le principe de la spécification apostolique par genres et classes. Nous ne sommes pas non plus un institut séculier, ni un tiers-ordre. Nous serions plutôt un mouvement auxiliaire d'Action Catholique, un carrefour et un terrain neutre où les dirigeants de l'Action Catholique peuvent se rencontrer, une école où ses militants peuvent venir se former et acquérir un style de vie ; mais nous ne sommes pas une sorte de franc-maçonnerie dont le but serait d'influencer la marche de l'Action Catholique ou de mouvements d'action temporelle.

3°) *Au point de vue sociologique.* Nous n'avons jamais ambitionné de devenir un grand Mouvement de masse. La raison en est simple : nous voulons que notre Mouvement reste à taille d'homme, afin que ses membres puissent facilement se connaître, garder leur spontanéité et ne pas être bridés par des institutions rigides.

Le Mouvement répond, en effet, au besoin d'une communauté où l'on s'aime, sans pourtant que l'on se replie sur soi-même. Il répond à un besoin d'originalité, de liberté et de spontanéité qui est bien dans la ligne franciscaine et qui a d'ailleurs ses dangers (la route franciscaine conduit parfois à l'asile !). Il répond aussi à un besoin d'un « corps intermédiaire » qui facilite nos rapports avec l'Eglise.

On pourrait donc comparer la place du Mouvement Compagnon dans l'Eglise à celle d'une petite chapelle latérale de basse nef, que le sacristain oublie souvent de balayer, mais qui possède de grands vitraux donnant accès à la libre nature. Certes, les Compagnons doivent continuer à veiller à ne pas oublier la grande nef. Mais, pour beaucoup, c'est le moyen providentiel d'accoutumer leurs yeux à l'éclairage et à la hauteur du sanctuaire ; et de se livrer, dans cette chapelle retirée, à des colloques qui ne seraient pas admis au milieu de l'église.

4°) *Au point de vue spirituel.* Nous voulons que notre Mouvement soit comme une micro-Eglise, une Eglise en raccourci, un fidèle miroir de l'Eglise. On doit donc y trouver les quatre marques de la véritable Eglise : l'unité, la sainteté, l'apostolicité, la catholicité. La dernière marque est particulièrement importante : nous devons être le carrefour entre les classes pour éviter la scission entre une Eglise ouvrière et une Eglise bourgeoise ; un carrefour entre les diverses formes d'actions catholique et temporelle ; un terrain de rencontre entre les deux grandes tendances de l'Eglise, traditionnelle et missionnaire ; un carrefour entre nations. Nous devons veiller spécialement à ce que le monde ouvrier et le monde des classes moyennes, représentants des deux grandes forces de l'Eglise actuelle, coexistent en toute charité, lucidité et fraternité dans le Mouvement. Nous ne pouvons imposer ni l'Eglise ouvrière ni l'Eglise des classes moyennes ; ce que nous recherchons, c'est une Eglise pure. Evitons donc la déformation progressiste qui empoisonne l'idéal chrétien par l'apport de tendances marxistes ; et évitons la déformation inverse qui replie l'Eglise sur le passé et risque d'en faire un ghetto. Soyons donc aussi audacieux mais aussi critiques qu'il est possible de l'être. Et pour cela, portons le témoignage de la vitalité franciscaine, par l'esprit de pauvreté, la simplicité, la paix et la joie.

* *

Mgr Courbe, directeur général de l'Action Catholique Française, qui assistait à ce chapitre, voulut bien donner son avis sur ce problème. Voici le résumé de ses paroles.

VOUS êtes comme cette petite touche d'ivoire, sur le clavier du grand orgue, qui semble perdue dans l'éclatement sonore mais qui va bientôt donner ce leitmotiv insistant, simple et bouleversant, véritable secret de toute la symphonie. Vous êtes surtout une vie, une mystique qui donne de l'âme à la vie et qui permet de rejoindre Dieu et de vivre de son esprit : c'est le cœur de Dieu que vous livrez au monde entier, grâce à votre idéal de paix, de joie et d'amour. Vous êtes dans l'Eglise la mystique du Christ, à la fois au milieu des hommes et cependant toujours un peu au-dessus, avec le Père.

RETOUR AUX SOURCES

LE SOUVERAIN PONTIFE AUX COMPAGNONS DE SAINT FRANÇOIS

Raviver dans le monde l'esprit du Poverello



Au seuil de ce numéro, consacré en grande partie à la relation du pèlerinage majeur international de Rome-Assise, c'est avec une joie profonde que « L'Appel de la Route » reproduit le compte rendu, paru dans « L'Osservatore Romano », de l'audience que le Souverain Pontife a eu la bonté d'accorder aux Compagnons, Compagnes, foyers et membres de la Fraternité, venus lui redire notre attachement filial et notre dévouement à l'Eglise.

Ce discours du Saint-Père, chacun de vous, frères et sœurs, en appréciera l'importance. Nous aurons à cœur de le méditer, d'essayer d'en extraire toute la richesse et d'en faire passer la leçon dans notre vie personnelle et dans la vie de nos bandes.

LE Saint-Père a reçu en audience, dans la salle des Suisses, un important pèlerinage — environ 400 personnes — du Mouvement des Compagnons de Saint-François, qui fut fondé par Joseph Folliet et qui célèbre, cette année, le 25^e anniversaire de sa fondation.

Les pèlerins, qui étaient accompagnés de leur aumônier, l'abbé Michel Chartier, appartenaient en majeure partie à la France ; mais il y en avait aussi d'autres nations : Belgique, Hollande, Allemagne, Italie, Suède, Luxembourg, Grande-Bretagne. Avant de commencer une pieuse route à travers la vallée de Rieti vers Assise et l'Alverne, ils avaient voulu présenter leur filial hommage au Vicaire de Jésus-Christ.

Le Mouvement fut fondé en 1927. Son but est de procurer à ceux qui en font partie une formation spirituelle de la façon la plus profonde et la plus forte suivant l'esprit de Saint-François, en pèlerinant vers les sanctuaires célèbres.

A l'école du Poverello, ils cultivent avant tout les vertus de pauvreté, de simplicité, d'humilité, travaillant avec ardeur à l'œuvre de paix entre les individus, les classes sociales, les nations.

Dans la plus fidèle obéissance à la hiérarchie, le Mouvement a obtenu, au cours de ces 25 années, de magnifiques résultats dans l'activité apostolique, dans la formation de foyers chrétiens exemplaires et dans le nombre des vocations sacerdotales et religieuses que le Seigneur s'est complu à susciter parmi ses membres.

Sa Sainteté a daigné adresser au Mouvement, en audience privée, le riche discours suivant.

Cette année, qui marque le 25^e anniversaire de la fondation de votre groupe, vous avez voulu, très chers fils, lui donner un éclat tout spécial par le pèlerinage le plus cher à votre cœur : celui d'Assise et des sanctuaires franciscains. Mais vous venez d'abord offrir votre hommage filial au Vicaire du Christ et vénérer la mémoire des grands Apôtres fondateurs de la Chrétienté. Aussi, est-ce avec la plus grande joie que Nous vous accueillons aujourd'hui et que Nous vous félicitons pour l'œuvre accomplie par votre Mouvement et pour la magnifique leçon d'idéal qu'il donne à la jeunesse de notre temps.

Ressusciter l'esprit du Poverello dans un monde avide de confort, de technique, de progrès matériel, quelle entreprise splendide et vraiment nécessaire ! Réapprendre au siècle de l'auto, du chemin de fer, de l'avion, la haute signification spirituelle du pèlerinage, de la route accomplie tenacement vers les hauts lieux consacrés par l'héroïsme des Saints, voilà, certes, une entreprise digne des grands siècles de foi.

Nos contemporains ont trop souvent perdu, avec le sens du surnaturel, celui des belles œuvres de la création, surtout des lieux et des choses sanctifiés par les âmes d'élite, par ceux que Dieu marque de son signe et charge de transmettre à leurs frères les dons du ciel. A l'exemple de François d'Assise, vous essayez de retrouver ce jaillissement premier de la bonté et de la grandeur de Dieu par la contemplation de son œuvre. Vous allez fidèlement réapprendre cette grande leçon dans les sites animés jadis par sa présence, devant ces paysages qui l'ont aidé à monter vers le Seigneur.

Vous y allez surtout en pèlerins, anxieux de renouveler là-bas vos énergies profondes et de rajeunir votre âme à cette source toujours fraîche que saint François fit jaillir sur la terre d'Ombrie.

Un tel but ne peut s'atteindre sans une préparation spirituelle intense. Pour votre part, vous avez choisi celle du pèlerinage, si traditionnelle et, en même temps, si efficace. Le pèlerinage est un long cheminement, qui commence par une séparation. On quitte son pays, sa vie de tous les jours, on oublie tous les soucis banals ou mesquins qui entravent et freinent les meilleurs élans. Et l'on prend la route courageusement. On renonce aux assurances faciles du repas, du logement ; on dompte la fatigue. La prière se fraye alors plus facilement son chemin vers Dieu. Quand la halte rassemble les compagnons, une ferveur intime enrichit les âmes et fuse bientôt à l'unisson d'une prière, d'un chant, d'un échange de pensées et de sentiments. Elle s'exalte surtout dans une tension toute recueillie, autour de l'autel, quand le Corps du Christ, offert en sacrifice, vient nourrir le chrétien en marche vers son Seigneur.

Le pèlerinage rééduque en vous l'esprit de pénitence, le sens de la Providence et de la confiance en Dieu. Il vous réapprend même, peut-on dire, le sens de la vie : un détachement du présent, des joies et des tristesses dont se tissent vos journées,

pour avancer vers un terme, dont l'attrait vous fascine. Mais impossible d'y arriver sans un renoncement à la facilité, à ses aises, et surtout sans garder vive au fond du cœur l'espérance qui soutient votre effort. Les jeunes chrétiens ont compris aujourd'hui quelle école de formation spirituelle ils trouveraient sur la route. Non point une route profane, où l'on ne cherche que l'union avec la nature, mais une route sanctifiée par la prière et par la charité.

Face au même effort, les hommes se retrouvent devant les véritables valeurs. Les préjugés de classe s'effacent par une volonté identique de conquête, qui unit les cœurs fervents à la poursuite d'un idéal. Il faut aborder ensemble les mêmes difficultés, connaître les mêmes faiblesses, pour se rendre compte qu'aucun obstacle ne résiste au faisceau d'énergies que noue une collaboration désintéressée. Une fois établie cette conviction, on a posé les bases solides d'une compréhension mutuelle et de cette paix indéfectible que votre Mouvement se propose, à juste titre, de réaliser. Paix intime de l'être, qui renonce à ses égoïsmes ; paix sociale de ceux qui s'établissent dans une fraternité sincère ; paix internationale dans la collaboration des hommes de bonne volonté qui, au-dessus de tous les principes de division, ont découvert le vrai motif digne de les rapprocher : une consécration commune au service d'un même Seigneur.

Seul, un regard clarifié percevra ce signe de la fraternité humaine. C'est la mission actuelle de saint François de rappeler les vertus de la pure simplicité évangélique. On sacrifie maintenant aux idoles de la richesse et de l'orgueil humain. On s'installe souvent dans une vie aisée, insensible au spectacle de la misère ou du malheur. On détourne de leur signification originelle les merveilles de la création : instruments de plaisir ou de domination. Ainsi, les fibres les plus sensibles et les plus délicates de l'âme se durcissent peu à peu. A l'école de François d'Assise, vous échapperez à cette paralysie qui tue les plus humains et les plus précieux sentiments. Acceptez l'ascèse que cette école impose. Pour scruter la sincérité, la spontanéité, la simplicité du regard et par dessus tout, la paix et la joie, refaites vaillamment le chemin qui a conduit François vers Dieu. Dociles aux appels de la grâce, au langage du Seigneur dans ses créatures, sensibles aux élans de la pitié humaine, parce qu'ils répondent aux cris de Jésus souffrant, vous apprendrez à vaincre l'amour immodéré de la richesse matérielle. Vous goûterez surtout cette irradiation de l'âme, qui, après s'être détachée des biens fugaces de cette terre, découvre la splendeur véritable des biens qui ne passent pas.

Que vos pèlerinages franciscains, très chers fils, allument pour jamais en votre âme la flamme insatiable de l'amour divin et fassent resplendir en vous, dès maintenant, l'amabilité conquérante de Notre Sauveur et sa consécration au salut du monde ! En gage de ces grâces et des faveurs que le Seigneur vous accordera par l'intercession de saint François, Nous vous donnons de tout cœur, Notre Bénédiction Apostolique.

NOS ACTIVITES INTERNATIONALES

LE PÈLERINAGE VERS ROME ET ASSISE

2-16 Août 1952

LE SAC PLEIN DE LUMIÈRE

C'est le privilège des anciens, des patriarches, que de radoter, c'est-à-dire de comparer le présent au passé, en brouillant un peu les plans. Usant de cette prérogative, je pourrais comparer 1937 et 1952, le pèlerinage du dixième anniversaire et celui du vingt-cinquième. Je m'en abstiendrai : il vaut mieux laisser à chaque route sa singularité, à chaque compagnon ses souvenirs et l'ordre que son originalité le porte à y mettre.

Je ne veux retenir que peu d'images, celles, je pense, qui resteront imprimées dans la mémoire de tous : l'audience de Castelgandolfo et ce Père tout blanc, diaphane, presque immatériel dont la main et le sourire bénissaient les pèlerins ; les ermitages de la vallée de Rieti, avec la paix dont participe chaque bande, et le chant des cigales, dans les chênes-verts, sous la rude fraternité du soleil ; la montée vers Assise, cette masse mouvante de prière dans le silence et le crépuscule ; le feu de joie sur le terre-plein de la basilique supérieure, ces flammes qui révélaient par à-coups la façade de l'église, ces chants où toutes les langues se répondaient, feu, chants et langages divers : une atmosphère de Pentecôte ; la veillée et la promesse à Saint-Rufin, près du baptistère où l'eau sacrée divinisa François d'Assise, le plus chrétien de tous les chrétiens au cours des siècles ; notre départ de l'Alverne, qui sentait déjà l'odeur amère de la séparation, après cette journée décevante et mortifiante. Tels me semblent les gros grains du Rosaire de nos souvenirs liés par le fil d'une conscience commune ; les petits grains que chacun leur ajoute ; et la croix, nous l'avons tous portée.

S'il faut, après les images, des leçons, des conclusions, comme au terme d'un chapitre, elles me semblent claires et simples.

Tout d'abord une reprise de conscience. Nous avons repris conscience de l'Eglise, de sa catholicité, de son apostolicité, de la communauté qu'elle instaure entre les fidèles, des liens d'or infrangibles qui nous relient à cette communauté, et de la place, humble, obscure, mais utile, que nous y occupons. Si nous avons douté de notre fonction dans l'Eglise, comme mouvement de pèlerins franciscains, les paroles du Pape, si consolantes, si miraculeusement harmoniques à tout ce que nous avons fait, vécu, pensé et écrit pendant vingt-cinq années, nous l'auraient rappelé en des formules énergiques.

Nous avons repris conscience de notre idéal franciscain : pauvreté, paix et joie. On comprend mieux saint François, sa conduite et sa doctrine, qui ne font qu'un, lorsqu'on l'a, pour ainsi dire, vu dans son cadre, dans sa ville natale, dans ses ermitages, sur ses chemins, parmi les créatures charnelles

dont il chante la splendeur. Au tombeau de saint François, au jardin de sœur Claire, dans la Noël perpétuelle de Greccio, dans la perpétuelle Crucifixion de l'Alverne, nous avons trouvé ou retrouvé notre guide, celui qui dirige notre route et dont l'insigne brille sur notre cœur.

Nous avons pris une nouvelle conscience du Mouvement : nous l'avons perçu tel qu'il est, avec sa complexe richesse des sexes, des âges, des situations sociales, des patries. Nous avons senti qu'il est, maintenant, international, au sens plein du mot, ce qui nous crée de vastes possibilités et de grands devoirs. Avec les foyers et la Fraternité, nous avons compris qu'il n'est pas simplement une explosion de jeunesse, une école à quoi l'on demeure attaché, dans l'âge mûr, par la sentimentalité un peu facile de l'ancien élève, mais une route qui peut conduire, d'étape en étape, jusqu'à la dernière. Nous avons découvert qu'il peut être, qu'il est, pour beaucoup, le moyen providentiel d'une vocation. Le comprenant mieux, nous l'avons mieux aimé, de cette amitié qui s'adresse et au tout vivant et à chacun de ceux qui le composent.

Compagnons, en rentrant à la maison, nous avons déposé notre sac. Nous l'avons alors trouvé plein de lumière, la lumière de Rome, la lumière d'Assise. Qu'elle illumine tous les jours de notre vie et celui de notre mort.

JOSEPH FOLLIET.

Plan de Chapitre des grandes activités de 1954

Ce plan, écrit par le chansonnier international, n'est publié, rappelons-le encore, que pour aider les chansonniers nationaux et les chansonniers de bandes à dresser leurs propres plans en fonction des problèmes qu'ils jugeront nécessaire de soulever au cours des chapitres dont ils ont la responsabilité.

I. — ENQUETE.

Quels sont les opinions et les comportements des gens qui nous entourent concernant le mariage, le foyer, la famille ? Distinguer entre incroyants, chrétiens peu éclairés, chrétiens logiques et instruits.

Que pensent-ils de l'amour ? du mariage ? du rôle de la femme ? de la famille ? de l'entraide matérielle et morale des époux ? des enfants ? de l'éducation ? de l'instruction ? Que pensent-ils du divorce, de l'avortement, de la restriction volontaire des naissances ? Quels jugements portent-ils sur les allocations familiales ? Quel paraît être leur idéal de la vie familiale ?

Que pensent les incroyants et les catholiques de la conception chrétienne du mariage ? de la morale sexuelle et familiale de l'Eglise ? des interventions récentes faites à ce sujet par les papes Pie XI et Pie XII ?

Observez-vous, dans votre entourage, des cas frappants de désorganisation familiale ? Divorce ? Union libre ? Mauvaise éducation des enfants.

A quelles causes attribuez-vous la diffusion de certaines opinions erronées ou de certains désordres familiaux ? Causes intellectuelles et morales ? Causes religieuses ? Causes économiques et sociales ? Avez-vous remarqué des difficultés créées à la famille par l'économie actuelle : salaires insuffisants et misère ? Logements ? Désorganisation de la famille par le travail : travail de la mère, absence du père, etc.

Avez-vous remarqué des progrès dans la vie familiale depuis quelques années ? Lesquels ? Que pensez-vous de l'effet d'institutions comme les allocations familiales et la sécurité sociale ?

Avez-vous remarqué des progrès familiaux dans les milieux catholiques ? Spiritualité familiale et conjugale. Groupes de foyers, etc. ? A quelles causes attribuez-vous ces progrès ? Faites état de vos expériences personnelles.

II. — PRINCIPES CHRETIENS : LE MARIAGE.

Qu'est-ce que le mariage pour les chrétiens ? Que veut-on dire quand on dit que le mariage est un contrat ? Quand on dit qu'il est une institution ? Quand on dit qu'il est un sacrement ?

Citez et commentez les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, particulièrement de Saint Paul, concernant le mariage ? Avez-vous lu dans la Bible, le Livre de Tobie ? Qu'en pensez-vous ? Citez et commentez le rituel et la messe du mariage.

Pourquoi le mariage est-il un sacrement ? Quelles sont les caractéristiques de ce sacrement ? Quels en sont les effets spirituels ? A quelles conditions est-il licite et valide ?

Quelles sont les fins du mariage ? Pro-création et éducation des enfants ? Entraide des époux ? Quelle est la hiérarchie de ces fins ? Connaissez-vous les controverses récentes à ce sujet ? Comment l'Eglise les a-t-elle tranchées ? Pour quelles raisons ?

Quelles sont les grandes lois du mariage chrétien ?

Unité : Pourquoi le christianisme n'admet-il pas la polygamie ? Raisons humaines, raisons surnaturelles. Quels problèmes la polygamie pose-t-elle en pays de missions ? Pourquoi l'Eglise considère-t-elle l'adultère comme un péché grave ?

Indissolubilité : Pourquoi l'Eglise affirme-t-elle l'indissolubilité du mariage ? Raisons humaines, raisons surnaturelles. Que faut-il penser du divorce ? Que faut-il penser des cas de nullité de mariage acceptés par l'Eglise ?

Fécondité : Que signifie la loi de fécondité du mariage ? Implique-t-elle une procréation aveugle et entièrement livrée à l'instinct ou simplement le respect des lois de la vie ? Pourquoi le mariage doit-il normalement aboutir à la procréation ? Raisons humaines, raisons surnaturelles de l'attitude de l'Eglise. Que faut-il penser de l'avortement ? des moyens contraceptifs ? de la méthode de limitation des naissances dite méthode Ogino-Knauss ? Avez-vous entendu parler du malthusianisme ? du néo-malthusianisme ? Quels jugements faut-il porter sur ces doctrines ou sur ces tendances ? La procréation suffit-elle pour accomplir la loi de fécondité qui s'impose au mariage ? Ou doit-elle être complétée par l'éducation ? Quels sont les problèmes posés aujourd'hui aux familles chrétiennes par la loi de fécondité ? Dans quel esprit doit-on s'efforcer de les résoudre ? Contrôle de l'instinct par la raison et générosité vitale ? Juste prévoyance de l'avenir et abandon à la Providence ? Quelles réformes économiques et sociales pourraient faciliter aux familles l'accomplissement des lois chrétiennes du mariage ?

III. — PRINCIPES CHRETIENS : L'AMOUR CONJUGAL.

Comment définiriez-vous l'amour conjugal ? Peut-il même se définir ? Montrez sa complexité : éléments physiques, éléments sentimentaux, éléments volontaires. Le corps, le cœur, la volonté, la raison. Montrez l'originalité de l'amour parmi toutes les relations humaines. Différence par exemple entre l'amour et l'amitié.

Sur quelles bases profondes se fonde l'amour : distinction et complémentarité des sexes. Psychologie masculine et psychologie féminine. Montrez comment les deux psychologies sont complémentaires. Pensez-vous que les conditions du véritable amour exigent que l'homme soit très viril et la femme très féminine ?

Quelles sont les caractéristiques de l'amour chrétien ? Montrez tout ce que le christianisme apporte à l'amour humain : respect de la personne, respect des corps et des âmes, respect de la femme, caractère sacré de l'amour et de la famille (analysez le *sacré* conjugal et familial), sens de l'éternel. Que signifie l'expression : Compagnons d'éternité ? Donnez des

exemples d'amour chrétien : chez des saints ; dans de beaux foyers chrétiens que vous avez connus ou dont vous avez lu l'histoire.

L'amour aboutit à l'entraide. Analysez cette entraide des époux : sur le plan matériel, sur le plan intellectuel, sur le plan moral, sur le plan spirituel, sur le plan de l'éducation des enfants.

Quelles sont les conditions de l'entraide ? La complémentarité des sexes ne contient-elle pas des possibilités d'incompréhension ou d'opposition ? La guerre et la lutte des sexes. L'amour peut-il durer sans un effort de volonté, sans sacrifices mutuels ? Amour et sacrifice. L'obéissance mutuelle.

Amour et chasteté. Comment l'amour chrétien peut-il demeurer chaste ? A quelles conditions ? A quel prix ?

L'amour doit-il évoluer en amitié ? ou demeurer amour ? Qu'en pensez-vous ? Y a-t-il avec l'âge une évolution de l'amour ? Laquelle ?

IV. — PRINCIPES CHRETIENS : LA FAMILLE.

Comment définissez-vous la famille ? Quelle est l'originalité de la famille parmi les autres sociétés ? Pourquoi et comment dit-on que la famille est une communauté ? Est-elle la plus typique des communautés ? Pourquoi ?

Y a-t-il différents types de familles ? par exemple la famille patriarcale et la famille telle qu'elle existe de nos jours ? Qu'y a-t-il de commun entre toutes ces formes, qui fait l'essentiel de la famille ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé la famille ? Rôle et fonction de la famille ?...

Place de la famille dans la société. Famille et société de travail. Famille et nation. Famille et Etat. Quels sont les droits de la famille par rapport à l'Etat ? Quels sont les devoirs de la famille par rapport à l'Etat ?

Famille et Eglise. Quelle est la place de la famille dans l'Eglise ? Quel rôle y joue-t-elle ? Cette place a-t-elle été parfois méconnue ? Pourquoi ?

Famille et éducation. Quelle est la part essentielle de la famille dans l'éducation ? Comment et pourquoi est-elle irremplaçable ? Collaboration de la famille avec les autres sociétés pour l'éducation des enfants. Famille et école. Famille et société de travail (apprentissage). Famille et Eglise (instruction religieuse). Famille et Etat.

L'autorité dans la famille. Qu'est-ce que l'autorité « parentale » ? Pourquoi se justifie-t-elle ? Quelles sont sa nature et son originalité parmi les autres types d'autorité ? Doit-elle évoluer ? Comment ? L'autorité et les âges de l'enfant. Autorité et contrainte. Autorité et persuasion. L'autorité maritale. Pourquoi ? Raisons humaines, raisons surnaturelles. Quelle est la nature de cette autorité ? Comment doit-elle s'exercer ?

Les enfants dans la famille. Amour paternel et maternel. Amour filial. Comment doit-on aimer ses enfants ? Excès et défauts de l'amour paternel et maternel. Donnez des exemples. Comment les enfants doivent-ils aimer leurs parents ? Evolution de cet amour avec l'âge.

Communauté, la famille ne risque-t-elle pas de se refermer sur elle-même. Qu'entend-on par « l'égoïsme à plusieurs » ? Famille close ? Donnez des exemples. Pourquoi cette tendance à la fermeture ? Comment se défendre contre elle ? La famille chrétienne doit-elle être ouverte ?

Qu'entend-on par spiritualité familiale ? Montrez comment la « spiritualité » familiale n'est qu'une application de la spiritualité tout court.

Comment les époux peuvent-ils s'entraider spirituellement pour trouver Dieu ? Pour monter vers Dieu ?

Qu'est-ce que l'ascèse ? Comment le mariage et la famille peuvent-ils être une ascèse ? Famille et pauvreté. Famille et dépouillement de l'amour-propre. Famille et renonciation à la volonté propre. Famille et abandon à la Providence.

Qu'est-ce que la mystique ? Comment la vie familiale peut-elle être un moyen d'union à Dieu ? Comment voir Dieu dans les événements quotidiens de la famille ?

Quelques problèmes de spiritualité familiale : prière en commun, messe dominicale, méditation en commun, préparation commune à la réception des sacrements, liturgie familiale. Décalage spirituel des époux : que faire ? Adaptation de la spiritualité familiale à l'âge, au caractère, à la personne des enfants. Echecs possibles. Raisons de ces échecs. Unité familiale et apostolat. Apostolat du père. Apostolat de la mère. Apostolat des enfants. Echecs possibles : Pourquoi ? Direction de conscience et spiritualité familiale.

Le grand problème : la communauté spirituelle de la famille et la personnalité de ses membres. Jusqu'où doit-on aller dans la communauté spirituelle entre les époux dans le respect des personnes ? Jusqu'où doit aller la communauté spirituelle de la famille dans le respect de la personne et des vocations des enfants ? Déviations possibles. Attitudes chrétiennes.

Les joies familiales. Comment en tirer un profit spirituel ? Les fêtes. Les anniversaires. Les réunions de famille.

VI. — APPLICATIONS : LA PREPARATION AU MARIAGE.

La continence totale. Pourquoi l'Eglise l'impose-t-elle avant le mariage ? Objections courantes. Comment y répondre ? Pourquoi la continence est-elle la meilleure préparation au mariage ? Grandeur de la virginité. Rôle de la virginité dans l'Eglise.

Les moyens de veiller sur la continence. Garde des sens. Garde du cœur. Garde de l'esprit. Chasteté et activités physiques ou intellectuelles. Chasteté et charité. Chasteté et apostolat.

Le choix de l'état de vie. Mariage ou célibat. Célibat religieux et célibat laïque. Rôle des célibataires dans la société, dans l'Eglise. Les célibataires, auxiliaires de la famille. Comment déterminer son choix. Dangers d'erreurs.

Le choix de l'époux et de l'épouse. Comment déterminer son choix. Attrait physique et attrait moral ? Qualités d'un bon époux. Qualités d'une bonne épouse.

Les époux doivent-ils être du même pays ? du même milieu social ? de même formation ? de même culture ? Quelques problèmes : l'inégalité de culture... la différence de l'âge... la disparité de religion... Un catholique peut-il épouser une protestante ? une musulmane ? une communiste ? et vice-versa.

Comment un garçon peut-il se préparer à ses tâches de père et d'époux. Connaissance de la psychologie féminine ? de la psychologie enfantine ? Des réalités ménagères ? Comment une jeune fille peut-elle se préparer à ses tâches d'épouse et de mère ? Connaissance de la psychologie masculine ? de la psychologie enfantine ? Ménage ? Puériculture ? Education, etc. ?

Le temps des fiançailles. Comment le passer ? Comment le spiritualiser ? Comment en faire une véritable préparation au mariage

Comment les parents peuvent-ils aider les enfants à se préparer au mariage ? Education sexuelle, sentimentale et familiale... Préparation ménagère, préparation spirituelle... Choix du fiancé ou de la fiancée.

VII. — APPLICATIONS : LE FOYER CHRETIEN ET FRANCISCAIN.

Comment le foyer chrétien se distinguera-t-il des foyers païens ?...

A l'intérieur : les relations du foyer : les époux, les parents et les enfants. L'esprit chrétien dans la vie quotidienne du foyer.

A l'extérieur : les relations extérieures du foyer. Les beaux-parents. Les familles et belle-familles. Les amis. Les foyers-amis. Les amis célibataires. Les connaissances. L'hospitalité. Foyer clos ou foyer ouvert ? La juste mesure.

Les relations proprement *sociales* du foyer : les voisins, le quartier, la paroisse (œuvres et mouvements), la profession de la femme ou du mari.

L'évolution du foyer : la jeunesse... la maturité... la vieillesse... le veuvage.

Quelles sont les caractéristiques du foyer franciscain ?

La pauvreté. Pauvreté personnelle et pauvreté familiale ? Problèmes divers.

La paix et la joie. La paix franciscaine au foyer. La joie franciscaine au foyer.

VIII. — APPLICATIONS : LES GROUPES DE FOYERS.

Connaissez-vous des groupes de foyers ? Quels jugements fondez-vous sur eux ? Y avez-vous trouvé de l'aide ?

A quels besoins correspondent les groupes de foyers ? Pourquoi se sont-ils formés de notre temps ? Quels sont les différents groupes ? A quelles tendances ou quels milieux correspondent ces différences ?

Quels sont les avantages et les inconvénients des groupes de foyers ? Quels dangers les menacent-ils ? Comment y obvier ?

Quelle est la place des groupes de foyers dans la paroisse ? dans l'Eglise ? Par rapport aux mouvements d'action catholique générale ou spécialisée ?

Connaissez-vous les Associations familiales ? L'U.D.A.F. ? L'U.N.A.F... Quelles sont leurs fonctions ? A quels besoins correspondent-elles ? Les estimez-vous utiles ? Pensez-vous qu'il convient de les améliorer ? Quel peut-être le rôle des groupes de foyers par rapport aux Associations familiales et au mouvement familial ?

Quelle doit être la tâche des Foyers Compagnons parmi les groupes de Foyers ? Quelle est leur vocation propre ?

IX. — CONCLUSION.

La Sainte Famille de Nazareth. L'esprit de Nazareth. Les leçons de Nazareth. Applications à notre temps.

BIBLIOGRAPHIE.

La Bible :

Spécialement, dans l'Ancien Testament, le Livre de Tobie ; dans le Nouveau Testament, les Epîtres de St Paul.

*Le Missel et le Rituel.**Documents pontificaux :*

Léon XIII : l'encyclique « Arcanum ».
Pie XI : l'encyclique « Casti Connubii ».
Pie XII : Discours aux jeunes mariés.

St François de Sales :

Introduction à la vie dévote.

Union internationale d'études sociales :

Code familial (Paris - Ed. Spes).

Revues :

L'Anneau d'Or (9, rue G.-Flaubert, Paris, XVII^e).
Foyers (86, rue de Gergovie, Paris, XIV^e).

Doctrine du mariage :

A. Christian : Ce sacrement est grand (Paris - Mariage et Famille).
R.P. Carré : Compagnons d'éternité (Ed. du Cerf).
J. Guittou : Essai sur l'amour humain (Aubier).
G. Thibon : Ce que Dieu a uni (Lyon - Lardanchet).
H. Rambaud : La voie sacrée (Lyon - Lardanchet).

Exemples :

M. Dupouey : Lettres et Essais (Ed. du Cerf).
Liens immortels (Le ménage Ollé-Laprune) (Bloud et Gay).
E. Leseur : Ecrits divers.
M. Savigny-Vesco : L'amour et l'amitié chez les saints (Bonne Presse).

Famille et Problèmes actuels :

S. de Lestapis : Amour et institution familiale (Ed. Spes).
P. Archambaud : La famille, œuvre d'amour (Mariage et Famille).
Limitation des Naissances (ouvrage collectif : A.M.C.).
Morale sexuelle et difficultés contemporaines (ouvrage collectif A.M.C.).
Médecine et mariage (ouvrage collectif, Ed. Spes).
Médecine et sexualité (ouvrage collectif, Ed. Spes).

Numéros spéciaux de la Chronique Sociale de France :

Biologie et morale. - La famille devant les sciences modernes. - Les problèmes féminins. - La femme française. - 50 Ans d'évolution familiale.
Numéro spécial de « Foyers » sur les groupes de Foyers.

Les chapitres des foyers pendant les grandes activités 54

Les trois foyers chansonniers de chapitres nationaux se sont mis d'accord pour que les grandes activités des foyers, au cours de cet été, aient le même thème de chapitre. Comme plusieurs bandes ont déjà étudié, dans leurs réunions d'années, les problèmes concernant le sacrement de mariage, l'amour conjugal et l'éducation des jeunes enfants, ils ont choisi, dans le plan général rédigé par Joseph Folliet et publié ci-dessus, les chapitres IV et V relatifs à la famille (principes chrétiens, spiritualité familiale).

UN COMPAGNON NE PEUT PAS ÊTRE SECTAIRE

Le Gardien International me demande un billet spirituel pour « l'Appel de la Route ». Je suis tellement peiné par les divisions d'esprit entre les compagnons de saint François — spécialement en France — que je n'hésite pas à reproduire un texte récent de S. Ex. Mgr Renard, évêque de Versailles (20-1-57). Plutôt que de le plagier, je préfère le citer. J'aurais voulu vous écrire chacune de ces lignes, tellement je les fais miennes.

Abbé Michel CHARTIER.

31

Certains s'opposent, de fait, au nom d'options explicitement temporelles, sociales, civiles, politiques. Leur foi, leur charité ne seraient-elles donc point assez fortes pour dominer et pénétrer ce qui les divise au plan des idées terrestres ? Ce qui divise, hélas ! est plus influent que ce qui unit...

Certains semblent s'opposer au nom de la foi elle-même. N'ont-ils point vu que, dans leur foi, il y a — au moins inconsciemment — des opinions libres, qu'ils considèrent à tort comme des conclusions nécessaires de leur foi ? Mais, de la doctrine catholique, on peut légitimement tirer plusieurs conceptions également acceptables de la cité des hommes. On croit s'inspirer uniquement de sa foi dans le choix d'une option temporelle, et l'on ne se rend pas compte qu'au cours du raisonnement, on a inconsciemment introduit, sous l'influence de l'humeur, de l'hérédité, de l'éducation, de l'explication de l'histoire, des éléments purement humains ; en conséquence, la position prise est humaine, elle aussi, et l'on ne peut prétendre la justifier au nom de la foi seule, même si, comme il se doit pour le catholique, on s'éclaire de la foi et de la doctrine de l'Eglise pour penser et pour agir.

Parfois même, on présente sa propre position doctrinale comme si elle exprimait la doctrine catholique. La virulence avec laquelle on présente sa position doctrinale comme étant la seule vraiment catholique, n'est-elle pas l'indice qu'on y a introduit un choix temporel qui la rend plus ou moins mêlée ? On serait plus serein, moins agressif, si on vivait et présentait une foi plus pure. L'Eglise n'est ni de droite, ni du centre, ni de gauche. Pour purifier sa foi, il faut avoir le courage de la « dépolitiser », tout en gardant le droit d'une option politique avec la doctrine et les directives de l'Eglise.

Ce n'est point la foi qui rend sectaire : la foi, dans son propre mouvement, ouvre sur l'amour fraternel : « Seule compte la foi qui agit par la charité », écrit saint Paul ; ce qui rend sectaire, c'est ce « trop humain » qu'on insère dans la foi et qui diminue son ouverture sur la charité et, peut-être, sur la docilité filiale à l'Eglise d'aujourd'hui. Il est trop facile de s'attarder à l'Eglise d'hier ou d'attendre l'Eglise de demain ! L'Eglise enseignante d'aujourd'hui a seule autorité et grâce pour veiller sur la doctrine. Le Pape et les évêques, comme l'enseigne Pie XII, sont les seuls « maîtres du magistère ».

Saint Augustin disait : « In necessariis Unitas, in dubiis Libertas, in omnibus Caritas. Unité dans les vérités de la foi ; liberté dans les opinions ; toujours et en tout, charité ». Les options temporelles rentrent dans les questions libres, mais ne dispensent jamais de l'unité entre catholiques, dans la même foi qui rapproche par la charité en toutes choses. En toute rigueur de foi catholique, il faut s'aimer différents et s'accepter complémentaires.

Alors, dans la conjonction vivante de la foi et de la charité, il y aura correspondance au vœu suprême du Seigneur pour tous ses disciples : « Qu'ils soient un, afin que le monde croie ! »

LES BASES DU MOUVEMENT COMPAGNON

Nous avons toujours été jaloux de notre liberté au sein du Mouvement Compagnon. Cependant, au fur et à mesure que les bandes se multiplient, nous avons senti le besoin de nous sentir tout à fait d'accord sur les principes fondamentaux de notre idéal et sur les éléments indispensables de son incarnation. Pour répondre au désir de tous ceux qui réclament une synthèse de ces principes et de ces éléments, le gardiennat international a mis au point l'exposé que voici, après avoir pris l'avis de tous les gardiennats nationaux. Nous souhaitons que ce rappel de notre esprit et de nos méthodes aide chacun à voir plus clairement ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, et permette de trouver la solution de certaines questions posées au sein de l'une ou l'autre bande.



Le but premier du Mouvement Compagnon, c'est de lancer les compagnons sur une route de pèlerinage qui est la route de saint François, de les aider à demeurer orientés et tendus, dans leur vie de chaque jour, vers l'idéal de pèlerin et de franciscain.

En 1951, Pie XII rappelait aux compagnons que la fin essentielle et l'originalité de leur Mouvement était, dans l'Eglise, de porter un témoignage à l'esprit de pèlerinage.

C'est en lançant les compagnons sur la route que le Mouvement les prépare, du fait même de leur route et de leur idéal commun, à l'accomplissement de leur vocation personnelle, inséparable de leur idéal franciscain.

Pour atteindre ce but, le moyen le plus efficace est la route faite à pied, en esprit de pèlerinage, avec saint François comme guide. Puis viennent toutes les occasions d'enrichissement intellectuel et spirituel que procurent les chapitres et les diverses rencontres.



Le compagnon doit donc, en premier lieu, participer le plus régulièrement et le plus assidûment possible, autant que ses forces et ses devoirs d'état le lui permettent, aux pèlerinages majeurs et mineurs, avec la route, le plein air, la chanson, la vie commune et toutes les activités que cela suppose.

Cependant, s'il est indispensable, pour le compagnon qui veut vivre du Mouvement, qu'il parte en grand pèlerinage, on ne saurait considérer cette obligation comme automatique chaque année, à cause de l'âge, de la santé, des devoirs familiaux et professionnels qui créent parfois des obstacles insurmontables. Mais il faut du moins que le compagnon, s'il ne peut plus participer aux activités du pèlerinage, se tienne proche du Mouvement, qu'il s'associe au pèlerinage par la prière, le sacrifice, l'offrande, l'envoi

des intentions, qu'il s'efforce de prendre part aux chapitres locaux, régionaux, nationaux et internationaux. C'est ce qui le gardera ou le remettra le mieux dans l'esprit du Mouvement.



Celui-ci, néanmoins, ne demande pas seulement au compagnon de venir une fois par an se mettre à l'école de la route pour prendre mieux conscience de sa vocation de pèlerin, en préciser les conséquences et s'entraîner à vivre en communion, dans la charité, avec ses frères. Le Mouvement exige du compagnon, s'il veut être fidèle à son idéal, qu'il transpose la vie de la route de pèlerinage dans la vie quotidienne. Il lui demande de vivre pleinement dans son milieu humain, avec ce milieu, mais en pèlerin détaché du monde, de faire de sa vie un vrai pèlerinage, une quête de Dieu, en refusant de s'installer et de s'embourgeoiser, en voulant « décrocher » de toute richesse, de toute puissance et de toute gloire pour toujours poursuivre sa marche en avant. Il lui demande d'adapter son action et ses actions à l'idéal franciscain ; de s'engager dans les activités temporelles, au service des hommes, suivant ses goûts, ses aptitudes et les besoins de la société où il vit ; de s'engager enfin dans l'Eglise par une charité agissante qui doit s'épanouir en apostolat.



Les sentiments et les actes des compagnons s'inspirent de l'esprit de pèlerinage, c'est-à-dire de la route, avec tout ce qu'elle comporte de souffrances et de joies, de prière vécue, d'aventure et de goût du risque. Les sentiments et les actes des compagnons doivent s'inspirer aussi de l'esprit franciscain, qui est essentiellement fait de pauvreté, de paix et de joie, d'une volonté de servir en n'occupant pas la première place, mais les postes d'abnégation et de sacrifice. A l'exemple de saint François, le compagnon cherche à imiter le Christ en imprégnant d'esprit évangélique sa vie quotidienne.



Plutôt qu'une suite d'obligations, le Mouvement est un jaillissement de liberté. Il faut qu'il se distingue des autres Mouvements avec netteté, ne serait-ce que pour éviter les doubles emplois. Ce n'est pas un mouvement massif, hiérarchisé, institutionnalisé, discipliné, mais une organisation permanente de rencontres temporaires. Un certain nombre de compagnons doivent se donner au Mouvement pour constituer les cadres nécessaires à l'organisation permanente. Quant aux autres, ils viennent pour se refaire spirituellement, pour recevoir autant que pour donner. C'est normal si l'on se rappelle que, d'après l'esprit même du Mouvement, ils doivent être engagés ailleurs et qu'ils viennent donc demander au Mouvement de les soutenir dans leur action. Dès lors, ce qu'on peut et doit exiger d'eux, c'est d'accepter les obligations de la vie commune pendant qu'ils la pratiquent. Il reste que tous doivent prendre le souci du Mouvement, ce qui suppose la

participation à un certain nombre de rencontres et l'observance de toutes les conditions nécessaires à la vie sociale :

- accepter l'idéal du Mouvement,
- participer à ses activités,
- prier pour la communauté et pour chacun de ses membres,
- mettre en commun les idées, les expériences et les témoignages,
- pratiquer une totale fraternité avec tous les compagnons,
- accepter les décisions du Conseil du Mouvement et des gardiens,
- contribuer à la vie matérielle du Mouvement par l'offrande à la pauvreté et l'abonnement à « l'Appel de la Route ».



La promesse n'est pas une obligation. Elle n'est pas non plus un droit. Tout en faisant prendre au compagnon une plus vive conscience des liens qui l'unissent à ses frères de route, elle reste un acte très personnel. Elle est accessible à tous les compagnons qui acceptent l'idéal du Mouvement et promettent de faire tout leur possible pour s'en approcher chaque jour davantage.



Dans la mesure où le compagnon a compris tout ce que lui demande l'idéal du Mouvement et où il essaie de le réaliser, il trouvera d'inévitables difficultés sur sa route de pèlerin. Par exemple, il ne pourra peut-être pas s'unir autant qu'il le désirait aux activités organisées par le Mouvement. D'une façon paradoxale, ces difficultés pourront même grandir à mesure qu'il vivra plus et mieux l'esprit du Mouvement, c'est-à-dire qu'il mettra plus de temps au service des autres.

Mais les difficultés les plus sérieuses qu'il rencontrera viennent surtout de lui-même : la difficulté, par exemple, de dire un oui joyeux, définitif et sans restriction à sa vocation de pèlerin, à l'appel entendu sur la route de pèlerinage.

Le Mouvement aura atteint son but, s'il a aidé le compagnon à entendre cet appel et à répondre ce oui, s'il a fait de lui un pèlerin, libéré du désir de posséder les richesses humaines pour une jouissance égoïste, s'il lui a mis dans le cœur le désir de servir les autres, le désir de toujours cheminer pour trouver Dieu sur la route.

I - LES SOURCES

A - Sources orales

- Père H. Gradis, ancien séminariste du Prado, 24.03.85.
- Monsieur H. Hours, directeur des Archives Municipales, 16.04.85.
- Monsieur E. Poulat, directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, 26.04.85.
- Abbé P. Vial, archiviste dociésain, 30.04.85.
- Père Ch. Ponson, centre d'histoire religieuse, 30.04.85.
- Monsieur R. Voog, Chronique Sociale de France, 10.05.85.
- Madame C. Huissoud, secrétaire personnelle de J. Folliet à la Chronique Sociale et C.S.F., 10.05.85.
- Monsieur L. Achille, C.S.F., 11.06.85, 24.09.85 et 19.09.85.
- Monsieur L. Lathuilière, C.S.F., 18.06.85, 7.12.85 et 17.02.86.
- Père Berthelon, supérieur du Prado de 1971 à 1977, 12.07.85.
- Père Guéhenneux, directeur de la Semaine Religieuse à Nantes, C.S.F., 23.07.85.
- Abbé M. Chartier, aumonier international des Compagnons de St François, 5.12.85.
- Père P. Lathuilière, prêtre au séminaire St Iréné, C.S.F., 7.12.85.

B - Sources imprimées

1 - Oeuvres de J. Folliet

- La morale internationale

Bloud & Gay, Paris 1935, 216 pages.

- La Belle aventure de la route

Cahiers de la nouvelle journée - Bloud & Gay, 1935, 188 pages. J. Folliet : "Les compagnons de St François", chapitre III - épuisé - communiqué par L. Lathuilière.

- La spiritualité de la Route

Bloud & Gay, 1936, 191 pages. Les éditions C.L.D. ont réédité le livre épuisé - ~~CHAMBAAY~~ - 1984, 169 pages.

- Jeunesse !...

Recueil des chants de l'A.C.J.F. par J. Folliet, chansonnier général des Compagnons de St François. Paris, Editions Spes, 1946, 135 pages.

- Les chrétiens au carrefour

Chronique Sociale de France, Lyon, 1947, 190 pages

- Présence de l'église

Chronique Sociale de France, Lyon, 1949, 191 pages.

- Le père Rémillieux

Chronique Sociale de France, Lyon, 1962, 290 pages.

2 - Les revues des Compagnons de St François ou concernant ce mouvement

a - L'Âme populaire

De 1927 à 1930, des articles relatifs aux Compagnons de St François sont publiés dans l'Âme populaire, organe du Sillon.

- L'Âme populaire n° 78, mai 1927.

Paul du Roux : "Pour les vacances prochaines, un projet à réaliser".

Paul du Roux : "Une promenade du groupe des jeunes à Bierville".

b - L'Appel de la route

- Collection de l'Appel de la route, revue du mouvement Compagnons de St François, d'Avril 1930 à Décembre 1958. Communiqué par L. Lathuilière. Numéros manquants : Octobre 1935, Janvier et Mai 1936, Septembre et Octobre 1937, Novembre et Décembre 1937, Mai et Juin 1938, Juillet et Août 1938, Janvier et Février 1939, année 1958.

- Numéros de L'Appel de la route postérieurs à 1958 :

. L'Appel de la route - 4ème trimestre 1961.

Dom Thomas Becquet : "Pour entrer dans le mystère de l'unité chrétienne" - p. 1.

Père L. Joseph et L. Lesne, aumôniers nationaux : "L'oecuménisme, exigence de notre vocation de Compagnons de St François" - p. 7.

. L'Appel de la route - 2ème trimestre 1963.

Père L. Coolen, OFM aumônier compagnon : "La spiritualité de St François et le monde présent" - p. 1 à 4.

M. et Ch. Louis : "Croissance du mouvement" - p. 11 à 13.

. L'Appel de la route - 3ème trimestre 1965.

J. Folliet : "L'Eglise des pauvres" - p. 2 à 10.

. L'Appel de la route - 2ème trimestre 1973.

Numéro spécial consacré à J. Folliet.

c - La Brindille

D'Août 1940 à Février 1946, l'Appel de la Route est interrompue. Elle est relayée par la Brindille en zone sud.

Communiqué par L. Lathuilière.

- La Brindille - Septembre 1940.
Abbé F. Fauconnier : "Avons-nous compris ?
"Avons-nous réalisé ? p. 1 - 2.
- La Brindille - Mars 1941.
Père Basile - p. 1 - 2.
- La Brindille - Juillet 1941.
Nouvelles des prisonniers - p. 5.
- La Brindille - Décembre 1942
J. Folliet : "Prière après la deuxième année de captivité" - p. 4.
- La Brindille - Mars - Juin 1944
J. Folliet : "A tous et à toutes". p. 7.

d - La Main dans la Main

En 1945, est créée la bande Foyer pour les compagnons et compagnes mariés. Ils font paraître la revue : La Main dans la Main.

Communiqué par L. Lathuilière.

- La main dans la main - n° 1 - 20.10.1946.
- La main dans la main - n° 2 - 08.12.1946.
- La main dans la main - n° 3 - 16.02.1947.
Témoignage sur la pauvreté au foyer.
- La main dans la main - n° 6 - Noël 1947.
E. et J. Lancelot : "Pèlerinage aux sources".
- La main dans la main - n° 7 - Pâques 1948.
Chapitre : "L'unité et l'engagement".
Chapitre : "L'esprit compagnon".
- La main dans la main - n° 10 - Noël 1948.
J. Folliet : "De la route à la maison" p. 3.

3 - Documents communiqués par L. T. Achille

- Service Compagnon - Lyon 1948.
- En route, Esprit et vie des Compagnons de St François-Lyon 1953.
- Présentation des groupements de vie évangélique - Avril 1967.
"Fraternité Franciscaine" (sans nom d'auteur).
- Coutumier des pèlerinages (non daté).
- La vie catholique illustrée - n° 1107.
Anne Derville : "L'abbé Stock, archevêque en enfer" (non daté).

4 - Documents communiqués par L. Lathuilière

- Les Compagnons de St François : Esprit, Idées, Méthodes. Paris, Spes, 1932 - 108 pages - épuisé.
- La veilleuse - Octobre 1939 - n° 1.
- Sylvie Mingeolet, Souvenirs et Témoignages - Chronique Sociale-Lyon, 1958 - 235 pages.
- Les Compagnons de St François - Dossier 28 - Août 1983.
Père Pierre Lathuilière : "Aux sources du mouvement"
"J. Folliet" - p. 10 à 13.

5 - Documents communiqués par le père Chartier

- L'âme commune - Novembre 1980 - n° 31
P. Fouquer : "Un langage qui reste nouveau".
- Bulletin des Facultés Catholiques - Numéro spécial du courrier Foi et Société consacré à J. Folliet - n° 13- Janvier 1983.
P. Chartier : "Flashes sur sa vie et son oeuvre" - p. 26 à 28.
L. Lathuilière : "Le souvenir de J. Folliet" - p. 29 à 32.
L. T. Achille : "Son audience non hexagonale" - p. 33 à 35.

- L'âme commune - 4ème trimestre 1983 - n° 44.
J. Folliet : "Henri Colas, il chantait à la fois par plaisir et par enthousiasme apostolique".
- L'âme commune - 1er trimestre 1984 - n° 45.
E. Michelet : "Une figure inoubliable".
A. Lecomte : "L'abbé Stock, l'aumônier de l'enfer était de nos amis".
P. Maureille : "Franz Stock".
- L'âme commune - 2ème trimestre 1985 - n° 50.
J. Madaule : "M. Sangnier, prophète de notre siècle".

6 - Autres sources

- L'Almanach Catholique Français
1926 - Ch. Rousseau : "Le septième centenaire de la mort de St François d'Assise" - p. 59 à 61.
1927 - P. Martial Lekeux : "St François d'Assise et son action dans le monde depuis sept siècles" - p. 77 à 82 (consulté aux Facultés Catholiques).
- LEC (Lyon étudiant catholique) organe mensuel des étudiants catholiques, des facultés et écoles de l'université de Lyon - n° 16 - 1952.
J. Folliet : "Le mystère de la pauvreté".
- Chronique Sociale de France
Pour le 70e anniversaire de la Chronique Sociale de France. - 31 décembre 1962 - Cahier 8.
J. Folliet : "La vie secrète de la Chronique pendant la guerre et sous l'occupation" - p. 633 à 660.
- Le Cri (Journal national de la JEC.JECF) - n° 5 - Mars 1963.
A. Latreille : "La chronique, 70 ans mais toujours jeune".
- J. Folliet notre ami - Chronique Sociale de France - Lyon, 1973 - 142 pages.
L. Lathuilière : "L'aventure du Pèlerin" (en vente à la Chronique).
- Chronique Sociale de France - Février 1973. Numéro spécial consacré à J. Folliet.
J. Folliet : "St François et la justice" (en vente à la Chronique).
- Chronologie de J. Folliet (1903 - 1972).
"Quelques jalons d'une vie bien remplie" (communiqué par C. Huissoud) - non daté.

- Père Y. Musset - Exposé sur "St François et le Christ" (non daté).
Communiqué par le père Berthelon.
- Les mouvements de jeunesse
Coll : Le chef et ses jeunes, par l'école nationale des cadres d'Uriage - 140 pages.
A. Gortais : "L'A.C.J.F."
O. de Marichard : "Les auberges de jeunesse" (bibliothèque personnelle) - non daté.

C - Sources manuscrites

- J. Folliet : Le ferme propos - 120 pages.
Ce livre a été écrit par J. Folliet mais il n'a jamais voulu qu'il soit publié. Il est dédié à ses plus proches amis : "Ab usum privatum pro amicis meis" - Lyon, 1958. (disponible à la Chronique Sociale de France).
- J. Folliet : Lettre adressée à Paul et Marie Chauvet, datée du 3 mars 1970. Réflexions du père J. Folliet sur l'évolution du mouvement Compagnons de St François. (archives L. Achille).
- "Les Compagnons de St François" - Texte dactylographié, St Mandé - daté de Février 1971, sans nom d'auteur. Réflexions sur l'esprit, la vie, les activités et l'organisation du mouvement. (archives L. Achille).
- Père P. Lathuilière : "50 ans d'appel" - Texte dactylographié, établi en 1976. Histoire de la revue L'Appel de la route d'après la couverture, des origines à 1976.
- Père P. Lathuilière : Chronologie sous forme de tableau, retraçant l'histoire du mouvement Compagnons de St François de 1927 à 1978, établi en 1978, 5 pages. Par année, y sont étudiés :
 - . Les grands pèlerinages - Les thèmes de chapitres - les gardiens - l'évolution des structures - la presse compagnon - les événements internes - les événements de l'Eglise et du Monde.

- B. Buet, G. Dudon, D. Geffroy : "Réflexions à trois sur le mouvement Compagnons et Compagnes de St François" non daté (archives L. Achille).
- "Qu'est-ce que les Compagnons de St François ?" - Texte dactylographié, non daté (archives L. Achille).

II - BIBLIOGRAPHIE

- R. Bedarida : Histoire du Témoignage Chrétien 1940-1944
Editions ouvrières - Paris, 1977 - 378p.
- Père Berthelon : Antoine Chevrier 1826-1879.
Sans nom d'édition - sans date - 96p.
- J.P. Brunet : D'une guerre à l'autre 1914-1945
M. Launay - Coll. Hachette Université - Paris, 1974
270 pages.
- J. Chélini : Les chemins de Dieu - Histoire des pèlerins
H. Branthomme rinages chrétiens des origines à nos jours.
Hachette - Paris, 1982 - 433 pages
Chap. IV "Le pèlerinage à travers guerres et paix
1914 - 1982".
- G. Cholvy : Les mouvements de jeunesse
Editions du Cerf - Paris, 1985 - 432 pages.
- R. Closset : Franz Stock, l'aumonier de l'enfer
Editions Mulhouse Salvator - Paris 1964-
259 pages.
- A. Dansette : Destin du Catholicisme français
Flammarion - Paris, 1957 - 493 pages.
- A. Darricau : Marc Sangnier
Editions ouvrières - Paris, 1958 - 134p.
- J.C. Delbreil : Les catholiques français et les tentatives de rapprochement franco-allemand 1920 - 1933.
Centre de recherches internationales
de l'université de Metz - 1972 - 254p.

- J. Gadille : "Conscience internationale et conscience sociale dans les milieux catholiques d'expression française dans l'entre deux-guerres".
Relations internationales - n° 27 - Automne 1981 - p. 361 - 374.
- J. Gadille : *dir* Histoire du Diocèse de Lyon
Beauchesne - Paris, 1983 - 350 pages.
- G. Hoog : Histoire du Catholicisme social en France
Editions Domat Montchrestien - Paris, 1942-376 pages.
- Ph. Laneyrie : Les scouts de France : l'évolution du mouvement des origines aux années 80.
Editions du Cerf - Paris, 1985 - 456p.
- E. Leclerc : La sagesse d'un pauvre
Editions franciscaines - Paris, 1959 - 151 pages.
- E. Leclerc : François d'Assise, le retour à l'Évangile
Desclée de Brouwer - Paris, 1982 - 253p.
- H. de Lubac : Images de l'abbé Monchanin
Editions Montaigne - Lyon, 1967 - 156p.
- Ch. Ponson : Les catholiques lyonnais et la Chronique Sociale de France
Presses universitaires de Lyon - Lyon, 1979 - 379 pages.
- E. Poulat : Une Église ébranlée, de Pie XII à Jean-Paul II
Casterman - Paris, 1980 - 302 pages.
- M.A. Rousseau : Franz Stock
Editions Fleurus - Paris, 1969 - 42p.
- M. Ruby : La Résistance à Lyon (19 juin 1940 - 3 septembre 1944)
Editions l'Hermès - Lyon, 1979 - vol. 1 - 542 pages.

INDEX DES NOMS

- ABETZ O., 99.
 ACHILLE L., 43, 50, 67, 81, 82.
 116.
 ANCEL (Mgr), 22.
 AUBERTIN (R.P.), 26.
 BADEN POWELL, 15, 24.
 BARNIER P., 83, 88.
 BARRES M., 13.
 BARWITZKY C., 146.
 BEAUGEY R., 21, 23, 26, 27, 54.
 BECAUD J., 120.
 BECQUET (D.T.), 157.
 BELOT F., 82.
 BERNE V., 85.
 BERTHELON (R.P.), 4, 22, 86.
 BIDAULT G., 81.
 BIOT R., 87, 88, 141.
 BIRGY R., 90.
 BIANQUART L., 151.
 BOULARD (chanoine), 142.
 BOULIER J., 21, 23, 26, 84.
 BLARDONNE G., 22.
 CARDIJN (abbé), 24.
 CARLHIAN V., 13, 86, 87, 138.
 CARPENTIER (R.P.), 148.
 CASTELNAU (général de), 13.
 CHAILLET (R.P.), 76, 80, 81, 82.
 CHAMBERLAIN J., 132.
 CHARMETANT F., 88.
 CHARTIER (abbé), 28, 29, 55, 58, 67, 69, 77, 88, 117, 119, 124, 156, 164.
 CHEVRIER (R.P.), 139.
 CHIRAT F., 91.
 CLOSSET (R.P.), 108.
 COLAS H., 53, 54, 55, 141.
 COLIN (abbé), 138.
 COCQUELIN M., 12.
 COSSE BRISSAC (général de), 100.
 CRETINON A., 88.
 CRUVILLIER L., 75, 80, 81, 82.
 DALADIER E., 132.
 DANIEL (abbé), 151.
 DELORME A., 88.
 DEMULIER (abbé), 12.
 DIETRICH R., 27, 95.
 DONCOEUR (R.P.), 12, 16.
 DROGOUT A., 82.
 DRU G., 88, 91.
 DUPLACY J., 55, 88.
 DUHOURCAU H., 123, 162.
 ENGELS A., 146.
 ESTIENNES d'ORVES (H. d'), 105.

- FALLAIX J., 28, 55.
 FAUCONNIER (R.P.), 63, 64, 78.
 FERRON G., 12.
 FESSARD (R.P.), 80.
 FOLLIET J., *passim*.
 FOURNIER N., 66, 67, 88, 117, 118, 119, 124, 154.
 FRESNAY H., 80.
 FUMET S., 75, 81.
 GANNE (R.P.), 80.
 GAY F., 87.
 GERLIER (Mgr), 14, 65.
 GHIEL (Sergent), 102.
 GLASBERG (abbé), 75.
 GODIN (abbé), 151.
 GONIN M., 22, 65, 70, 85, 86.
 GOUNOT E., 88.
 GOURUT (cdt), 107.
 GRATIEN (R.P.), 148.
 GRIGNARD (prof.), 144.
 GRISON G., 146.
 GUEHENNEUX (R.P.), 126.
 GUY M., 90.
 HARCOURT (H. d'), 80.
 HITLER A., 13, 97, 131, 132.
 HOFLER H., 108.
 HOFFMANN (abbé), 25.
 HOOG G., 12.
 HOURDIN G., 22.
 HOURS H., 86, 87.
 HOURS J., 80, 82, 87, 88.
 HUISSOUD C., 68.
 IGONIN (abbé), 88.
 JEAN XXIII (S.S.), 6, 109, 160.
 LACHIEZE-REY P., 87.
 LACROIX J., 87, 88.
 LATHUILIERE L., 19, 30, 31, 40, 46, 48, 51, 52, 55, 61.
 LATHUILIERE (R.P.), 26, 56, 68, 69, 112, 119, 123.
 LATREILLE A., 85, 87, 141.
 LAVARENNE J., 138.
 LE MEUR (abbé), 107.
 LEON XIII (S.S.), 14.
 LUBAC (R.P. de), 80, 87.
 MADDALENA R., 84.
 MADINIER G., 87.
 MANDOUZE A., 82.
 MARIN L., 13.
 MASSIGNON L., 86.
 MAURIN (Mgr), 138.
 MAURRAS C., 13.
 MENTHON (F. de), 81.
 MICHELET E., 99, 100, 101, 102, 104, 106.
 MICHONNEAU (R.P.), 142.
 MINGEOLET S., 27, 28, 53, 54, 55, 65, 88, 89, 162.
 MOEHLER (J.A.), 80.
 MONCHANIN (abbé), 87, 141.
 MOUNIER E., 75.
 MUN (A. de), 14.

- MUSSOLINI B., 132.
 NAILLOD L., 88
 NEMOZ A., 82, 88, 123.
 NEUMANN (abbé), 25.
 PAGES M., 65, 88.
 PAUL VI (S.S.), 160.
 PERI G., 105.
 PICARD M., 65, 88.
 PIE X (S.S.), 14.
 PIE XI (S.S.), 13.
 PIE XII (S.S.), 6.
 PIERRIEAU L., 56, 72, 95,
 117, 123, 132.
 PLANCHET M., 83.
 PONS E., 13, 83, 138.
 PONSON C., 77.
 POUTIERS J., 101, 102, 103.
 RADISON R., 88.
 REMILLIEUX (abbé), 4, 12,
 13, 18, 35, 66, 75, 123,
 134, 137, 138, 139, 140,
 141, 142, 143, 144, 145,
 146, 147, 148, 149, 161,
 162.
 ROLLAND L., 12.
 ROULLET (colonel), 87.
 SANGNIER M., 12, 17, 18,
 20, 25, 133, 141.
 SHILDT H., 126, 128, 136.
 STOCK (abbé), 20, 53, 65,
 92, 93, 94, 95, 96, 97,
 98, 99, 100, 101, 102, 103,
 104, 105, 106, 107, 108,
 109, 110, 148, 162.
 STREHLER (abbé), 25.
 TERRENOIRE L., 75.
 T EILHARD de CHARDIN P.,
 86.
 VALLIER (abbé), 13, 138.
 VAN DER PUTTEN Y., 123, 129.
 VERDIER (Mgr), 22, 96.
 VERNIER H., 83.
 VIALATOUX J., 87, 88.
 VIDAL J., 90.
 SIGNAL E., 138.
 VITTET M., 88.
 WEYERGANS D., 123.

Table des Matières

	Pages
LISTE DES ABREVIATIONS	3
INTRODUCTION GENERALE	4
 <u>Chapitre premier : 1926 - 1938 : Naissance et</u> <u>Epanouissement d'un mouvement</u>	
<u>PREMIERE PARTIE : Les origines</u>	10
<u>INTRODUCTION</u>	10
I - OEUVRER POUR LA PAIX	11
A - Contexte d'après-guerre	11
B - Bierville, le congrès de la paix	17
II - ORGANISATION DU MOUVEMENT	21
A - Les fondateurs	21
B - Un souffle venu d'Allemagne	24
C - Premières routes, premiers compagnons	26
III - LES COMPAGNONS SUR LES PAS DE ST FRANCOIS	29
A - St François et son temps	29
B - La spiritualité franciscaine	32

C - Le message de St François	33
1 - La démarche du pèlerin	34
2 - La fidélité de St François à l'Eglise	34
3 - Le message de paix	35
4 - L'acceptation de la souffrance sur le chemin qui mène à la lumière.	36
 <u>CONCLUSION</u>	 38
 <u>SECONDE PARTIE : Un mouvement de jeunesse en route</u>	 39
 <u>INTRODUCTION</u>	 39
 I - LE PELERINAGE, SON ENVIRONNEMENT	 40
A - La route	40
1 - La route comme démarche physique	41
2 - La route comme démarche spirituelle	42
B - Structures et organisation	43
C - La vie intellectuelle	47
 II - L'APOSTOLAT PAR LA CHANSON	 50
A - Une vocation : l'apostolat	50
B - J. Folliet, chansonnier général	51
C - Les compagnons et l'A.C.J.F.	54

III - LE COMPAGNON IDEAL	57
A - Une foi vivante	57
B - L'engagement	60
C - L'amitié .	63
IV - LA DIVERSITE, SOURCE D'ENRICHISSEMENT	67
<u>CONCLUSION</u>	69
<u>Chapitre deuxième : 1939 - 1945 : Les Compagnons pendant la seconde guerre mondiale</u>	
<u>PREMIERE PARTIE : Le choc de la défaite et de l'occupation : conséquences</u>	72
<u>INTRODUCTION</u>	72
I - LYON, NOUVEAU CONTEXTE	74
A - Les débuts de la Résistance	74
B - Une lumière dans la nuit : <u>La Brindille</u>	76
II - LES CAHIERS ET COURRIERS DU TEMOIGNAGE CHRETIEN	80

III - LES COMPAGNONS ET LA CHRONIQUE	85
A - La Chronique Sociale de France	85
B - Une équipe au travail	88
<u>CONCLUSION</u>	92
<u>SECONDE PARTIE : Une vie consacrée : Franz Stock</u>	93
<u>INTRODUCTION</u>	93
I - UNE VOCATION POUR LA FRANCE	94
II - L'APOTRE DU RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND	99
A - Le prêtre	99
B - Celui qui sauve	101
C - Celui qui souffre	104
III - LE SEMINAIRE DES BARBELES	107
<u>CONCLUSION</u>	110
<u>Chapitre troisième : 1946 - 1958 : Les orientations d'après-guerre</u>	
<u>PREMIERE PARTIE : Les nouvelles préoccupations</u>	112
<u>INTRODUCTION</u>	112

I - NOUVEAU DEPART	113
A - Les bases	113
B - Naissance de la branche "Foyers"	117
C - Création de "Fraternité Compagnon"	121
II - LA DIMENSION INTERNATIONALE	123
A - Evolution des structures	123
B - L'intégration des pays étrangers	126
C - Une vocation "inter-nations"	127
III - LES RELATIONS FRANCE-ALLEMAGNE A TRAVERS <u>L'APPEL DE LA ROUTE</u>	131
A - Rappel historique	131
B - La souffrance des compagnons	132
C - Vers la réconciliation	134
1 - L'aspect complémentaire de deux nations	134
2 - La fraternité chrétienne	135
D - La réalité historique	135
<u>CONCLUSION</u>	136
<u>SECONDE PARTIE : Les compagnons de St François et l'Eglise</u>	
<u>INTRODUCTION</u>	137